This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françai̧s, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC IV/91
15686
TRANSFER
HN 3FLF 8
Digitized by Google

KC15686

Harvard College Library

FROM THE

CONSTANTIUS FUND

Established by Professor E. A. Sophocles of Harvard University for "the purchase of Greek and Latin books (the ancient classics), or of Arabic books, or of books illustrating or explaining such Greek, Latin, or Arabic books."

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

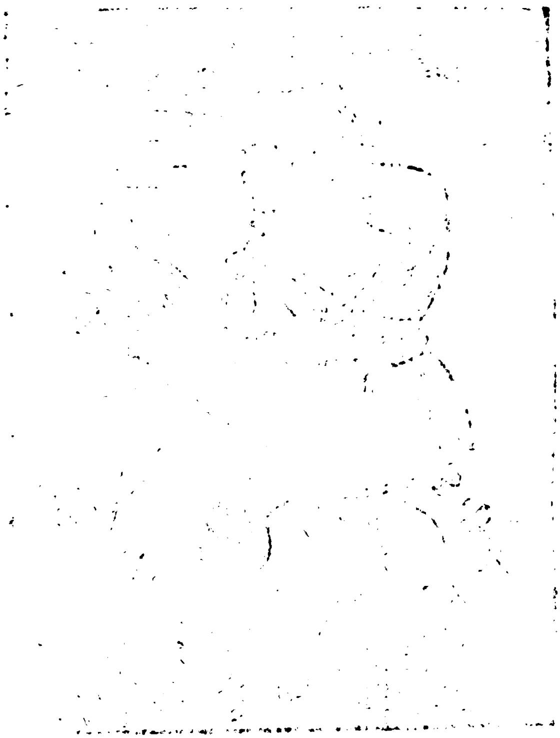
Digitized by Google

Digitized by Google

6 Schedisse

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

# *PORTRAIT D'ÉSOPE.*

La Vertu, le bon Sens, l'Esprit & la Prudence
Tomberent en partage au plus laid des Mortels;
Ne jugeons plus sur l'apparence;
Tel que nous méprisons mérite des Autels.

Digitized by Google

# LES FABLES
# D'ÉSOPE,

## MISES EN FRANÇOIS,

Avec le Sens moral en quatre Vers, & des Figures à chaque Fable.

*Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée de la Vie d'Ésope, avec Figures, & les Quatrins de Benserade,*

DÉDIÉE A LA JEUNESSE.

*A ROUEN,*
DE L'IMPRIMERIE PRIVILÉGIÉE.

M. D C C. L X X X I X.
*AVEC PERMISSION.*

Digitized by Google

KC 15686
Ga 10.67.8a
HARVARD COLLEGE
MAY 3 1919
LIBRARY
Constantius fund

Digitized by Google

# AVERTISSEMENT.

L'ON ne fait aucun doute que la maniere dont on a traité de nos jours les Fables d'Esope, ne soit fort au-dessus de tout ce que l'on pourroit imaginer sur ce sujet. Ainsi l'on n'auroit jamais pensé à donner ce Recueil au Public, après celui que l'illustre M. de la Fontaine a mis au jour, si l'on ne s'étoit apperçu que les Chefs-d'œuvre de cet Auteur, fort intelligibles pour les Enfans d'un âge à pouvoir entrer dans le style & dans le tour de la Poésie, ne l'étoient pas également en beaucoup d'endroits pour ceux d'un âge moins avancé. C'est donc précisément pour s'accommoder à la portée de ces derniers, qu'on a conté les Fables d'Esope en Prose. L'on s'est attaché dans les Récits, à les rendre les plus clairs & les plus exacts qu'il a été possible : & pour en relever



Digitized by Google

la simplicité par quelqu'ornement qui pût flatter le goût de ceux dont l'esprit est formé, l'on a joint au bas son application en quatre Vers. L'on souhaite que ce petit Ouvrage soit encore pour les uns & pour les autres de quelqu'utilité.

Pour rendre cette nouvelle Edition plus complette, on s'est cru dans l'obligation d'y joindre à la tête de chaque Fable les Quatrains du Sieur de Benserade, si connus & si estimés du Public. On se flatte que cette augmentation sera d'autant plus de plaisir, que la premiere Edition, où ces Quatrains n'ont pas été mis, a été fort bien reçue.

Digitized by Google

# A LA

# JEUNESSE.

*JEUNESSE, acceptez le Présent*
*Qu'Esope vous adresse :*
*Goûtez des Leçons qu'en riant*
*Lui dicta la Sagesse ;*
*Il ne vous faudra point craindre ici de Pédant.*
*Accourez, c'est l'Agneau qui sera votre Maître ;*
*Il ne peut que vous égayer.*

Digitized by Google

*Mille autres Animaux à vos yeux vont paroître ;*
*Mais gardez-vous de vous en effrayer.*
*Enfans, ce n'est point pour vous nuire*
*Qu'un Art ingénieux les tire de leurs Bois :*
*S'ils vont parmi vos Jeux faire entendre leurs voix,*
*Ce n'est que pour mieux vous instruire.*

F. M.

LA

Digitized by Google

# LA VIE D'ÉSOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, surnommé le Grand.

## CHAPITRE PREMIER.

*Du Pays, de la Condition, de la Figure, & de la vivacité d'esprit d'Esope.*

Venez à la leçon, Jeunesse vive & folle,
Esope vous appelle à sa riante Ecole.
Les Bêtes autrefois parloient mieux que les gens,
Et le siecle n'a pas de si doctes Régens.

PLUSIEURS grands Hommes se sont appliqués à examiner la nature des choses humaines, & les causes des révolutions, pour en instruire la postérité. Il semble, quand on considere la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d'Esope, qu'il ait été divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de préceptes de morale, si beaux & si utiles,



Digitized by Google

& qui ſurpaſſent infiniment tous ceux que les plus grands Philoſophes avoient donnés juſqu'alors. Il ne s'eſt point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raiſonnemens, à citer de grands exemples tirés de l'Hiſtoire pour perſuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, à fuir le vice. Il ne s'eſt ſervi pour les inſtruire, que du ſecours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiſeaux, & les autres animaux dépourvus de raiſon, & guidés par le ſeul inſtinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils aient de raiſon, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choſes honnêtes qu'Eſope feint avoir été pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands périls, par leur induſtrie & par leur adreſſe, & qui ſçavoient ſe procurer de grands avantages ſelon les occaſions. Eſope, qui ſe forma pendant ſa vie l'idée d'une Republique toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe, tant par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & naquit à Amorion, Ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit la Grande. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi élégamment que véritablement, dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, que la Nature & la Loi ſont ſouvent bien contraires l'une à l'autre : car la Nature avoit donné à Eſope un eſprit libre ;

mais la Loi des hommes réduisit son corps à la servitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de son ame, en l'obligeant de voyager, & de se transporter en plusieurs lieux différens. La multitude des affaires ne le fit jamais sortir de son assiette ordinaire.

Non-seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux & le plus difforme de tous les hommes de son siecle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les levres grosses, le teint noir & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela, il avoit le Ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homere a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée, & qu'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts aient contribué à la servitude d'Esope; car c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid & si difforme, il eût pu se garantir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eut dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eut l'esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates & les plus embrouillées.



Digitized by Google

# CHAPITRE II.

*L'innocence d'Esope injustement attaquée ; il se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues.*

LE Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun emploi domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre ; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zele & de courage. Son Maître vint à sa maison de campagne voir ses Ouvriers & les Ouvrages qu'on y faisoit. Un Jardinier lui fit

Digitized by Google

un présent de Figues très-belles, & bien conditionnées. Il les reçut agréablement, & les donna à garder à l'un de ses domestiques nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Esope fut obligé de rentrer dans la maison, pour quelqu'affaire domestique. Agathope se servit de cette occasion, & s'adressant à l'un de ses camarades : Mangeons ces Figues, lui dit-il; & si notre Maître les redemande, nous accuserons de concert Esope, & nous dirons que c'est lui qui les a mangées, après être entré furtivement dans la maison. Outre cela, nous inventerons plusieurs mensonges, pour rendre la chose plus vraisemblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir se justifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accusation si bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de mensonge, n'ayant aucune preuve contre nous ? Après avoir raisonné de la sorte, ils se mirent à exécuter leur complot, & disoient avec de grands éclats de rire, à chaque Figue qu'ils mangeoient : Malheur à toi, misérable Esope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les Figues; mais ayant appris qu'Esope les avoit mangées, il entra en grande colere, & commanda sur le champ de le faire venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçu : Malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'Office, & de manger les Figues que l'on



Digitized by Google

m'avoit destinées ? Esope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faisoit ; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer, l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, & se voyant menacé d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la Cuisine, il en apporta de l'eau tiede qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir ; il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître, sans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les Figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiede en sa présence. Ils y consentirent ; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier, pour se provoquer à vomir, ils se contentoient de les tourner autour des mâchoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau, que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit, ils la rejetterent avec les Figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mît nus pour les fouetter : ils connurent alors par leur propre expérience, la vérité de cette maxime, que celui qui dresse des

Digitized by Google

embûches à ſon prochain, attire ſur ſoi le mal qu'il veut faire aux autres.

## CHAPITRE III.

*Par quelle aventure la liberté de la parole fut rendue à Eſope.*

LE lendemain ſon Maître étant retourné à la Ville, Eſope s'occupoit à fouir la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de Diane, ou d'autres perſonnes s'égarerent par haſard, & rencontrerent Eſope. Ils le prierent, au nom de Jupiter Hoſpitalier, de leur montrer le chemin qui conduiſoit à la Ville. Il les fit d'abord aſſeoir



Digitized by Google

à l'ombre d'un arbre, & leur servit un repas frugal ; après cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces Voyageurs charmés de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, leverent les mains au Ciel, prirent avec beaucoup de zele pour leur bienfaicteur. Esope retourné au logis, fatigué de chaud & de travail, s'endormit : il s'imagina en dormant voir la Fortune auprès de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables Ah, que j'ai fait un sommeil agréable, dit-il en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe ! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses ; *un Bœuf, un Asne, un Rateau*. Par les Dieux immortels, je ne sçais qui m'a procuré un si grand bien ! C'est sans doute la récompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes. Ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en espérer que du bien. Esope plein de joie, pour l'heureuse aventure qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

Digitized by Google

# CHAPITRE IV.

*Esope est vendu en qualité d'Esclave.*

ZÉnas étoit l'Intendant de la maison de campagne où travailloit Esope. Etant allé voir si les travailleurs s'acquittoient fidellement des Ouvrages qu'on leur avoit ordonnés, il en apperçut un qui s'acquittoit négligemment de sa tâche ; il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fût légere. Esope touché d'un si mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort ? Tu accables de coups chaque



Digitized by Google

jour, ſans ſujet, tous les domeſtiques de la maiſon; aſſurément j'en avertirai le Maître. Zénas ayant entendu Eſope parler de la ſorte, fut étrangement ſurpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement; & raiſonnant en lui-même, il diſoit: Mes affaires iront très-mal, ſi le Maître eſt informé de ma conduite; il faut que je prévienne Eſope, & que je me hâte de l'accuſer, avant qu'il inſtruiſe le Maître de mes déportemens, ce qui pourroit me faire chaſſer de mon emploi. Après avoir raiſonné de la ſorte, il reprit le chemin de la Ville, pour aller trouver ſon Maître; il l'aborda, & le ſalua plein de trouble: D'où vient cette émotion & cette inquiétude qui paroiſſent ſur votre viſage, lui demanda le Maître? Il eſt arrivé à votre maiſon de campagne, lui repliqua Zenas, une choſe étonnante. Eh quoi! interrompit le Maître, quelqu'arbre a-t-il produit des fruits hors de ſaiſon? Ou quelque cavale a-t-elle fait quelque monſtre? Ce n'eſt point cela, repartit Zénas; mais c'eſt qu'Eſope, qui avoit toujours été muet, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet événement, lui repliqua le Maître, comme quelque choſe de monſtrueux? Sans doute, lui repliqua Zénas; je paſſe ſous ſilence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous & contre les Dieux, des blaſphêmes atroces. Ce récit mit

Digitized by Google

le Maître d'Esope dans une colere étrange. Il dit à Zénas: Je vous abandonne ce malheureux, faites-lui tous les traitemens que vous voudrez: Donnez-le, vendez-le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire; je le livre à votre discrétion. Zénas se voyant le Maître absolu d'Esope, lui fit sçavoir que sa liberté dépendoit entierement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Esope, & disposez de ma personne à votre choix. Sur ces entrefaites un Marchand vint par hasard dans la Ville où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zénas, & lui demanda s'il n'avoit point quelque bête à vendre: Non, lui repliqua Zénas; mais j'ai un Esclave qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Esope à la priere du Marchand, qui se mit à rire après avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zénas, ce Monstre, qui ressemble à un pot? Est-ce un homme ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Après avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre: Arrêtez un moment, lui dit-il; mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & se retournant vers lui: Eloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui repartit Esope,

pour quel sujet êtes-vous venu dans ce Village ? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand ; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous l'êtes. Achetez-moi, lui repliqua Esope, si vous m'en croyez ; vous ne serez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands services que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puisque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde ? N'avez-vous pas dans vôtre maison, lui repartit Esope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient sans cesse ? Prenez-moi pour leur servir de Maître, ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui se tournant vers Zénas : combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce Malheureux ? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le Marchand les lui donna, & dit : Je n'ai rien dépensé ni rien acheté. Ils se mirent tous deux en chemin ; & quand ils furent arrivés à la maison du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, se mirent à crier aussi-tôt qu'ils eurent apperçu Esope. Vous voyez déja, dit-il à son Maître, l'effet de ma promesse. Le Marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos Compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns

aux autres : En vérité, c'eſt un grand malheur pour notre Maître d'avoir acheté un homme ſi laid & ſi difforme. Apparemment qu'il ne l'a pris que pour ſervir de mauvais augure dans ſa maiſon.

## CHAPITRE V.

*L'adreſſe que fit paroître Eſope dans le choix des Fardeaux dont il ſe chargeoit.*

PEu de jours après le Maître étant de retour dans ſa maiſon, ordonna à ſes Valets de faire des Ballots, & de ſe tenir prêts le lendemain pour ſon voyage d'Aſie.

Digitized by Google

Ils disposerent donc toutes choses selon l'ordre du Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de tous côtés, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs & des paniers, il demanda qu'on lui mît sur le dos une corbeille pleine de pain que deux Valets devoient porter : Ils se mirent tous à rire, en disant : qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légere charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajouterent qu'il étoit juste de le contenter, & ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit : En vérité, dit-il, je suis déjà

récompensé de ce qu'il m'a coûté, car il porte lui seul la charge d'un cheval. Quand ils furent arrivés à l'Hôtellerie où ils doivent dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets, de sorte qu'après le repas sa corbeille demeura à demi-vuide; ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le souper des Valets. Le lendemain la corbeille d'Esope fut entierement vuidée, il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vîtesse, & devança de si loin tous ses Compagnons, qu'ils ne sçavoient qu'en dire: ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux étoit Esope ou quelqu'autre; mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux, & qui avoit montré sa souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étant chargés de Ballots, & de différentes Marchandises, ne pouvoient pas espérer de se voir soulagés de la sorte durant le voyage, parce que ces Marchandises ne se consommoient pas comme les provisions de bouche.

Digitized by Google

## CHAPITRE VI.

*Esope est vendu une seconde fois.*

LE Marchand étant arrivé à Ephese, vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente : il ne lui en demeura que trois, un Grammairien, un Musicien & Esope. L'un des amis du Marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'espérance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre ; mais ne

Digitized by Google

pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait, il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantés : Que fait là ce Monstre qui obscurcit l'éclat des autres? Quoiqu'Esope se vit exposé aux railleries & aux insultes de tous les passans, cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus qui faisoit en ce temps-là séjour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu deux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, qui avoit placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus près, demanda au Musicien d'où il étoit? De Cappadoce, répondit-il. Que sçavez-vous faire, lui repartit Xantus? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus qui l'accompagnoient ayant vu rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque Monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre ses dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il mis à rire de la sorte? Il ne rit pas, disoit un troisieme, il se ride & se renfro-

Digitized by Google

gne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire ; de sorte que l'un des Disciples de Xantus s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la sorte : Brebis de Mer, lui repliqua Esope, retire-toi d'ici. Cette réponse couvrit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Musicien : A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel Pays il étoit : Je suis Lydien, répondit-il. Que sçavez-vous faire, poursuivit Xantus ? Toutes choses, repartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'entendant. L'un des Disciples du Philosophe ne sçachant pourquoi Esope rioit des réponses des deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet, mais il en fut empêché par l'un de ses Compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé Bouc-Marin. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien : De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner ; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Esclaves ? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré ; mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est, lui repartit l'un de ses Disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plut difforme des trois, il vous

Digitized by Google

rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne seroit pas raisonnable, repliqua Xantus, que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la Marchandise; mais ma Femme aime trop la propreté & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid & si mal-propre. Ce n'est pas là une raison, lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave, car il y a une maxime qui dit qu'il ne faut point obéir à sa Femme, ni avoir pour elle de si grands ménagemens. Avant que de l'acheter, repliqua le Philosopho, voyons s'il sçait quelque chose, de peur de perdre notre argent. Alors s'approchant d'Esope: Réjouissez-vous, lui dit-il; pourquoi, demanda Esope? Etois-je triste? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus: Je vous le rends, répondit Esope. Xantus & ses Disciples parurent tout étonnés de ces réponses si promptes & si vives. Il lui demanda de quel Pays il étoit: Je suis Noir, lui dit Esope. Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je souhaite apprendre le nom de votre Patrie, & le lieu d'où vous êtes sorti: Du ventre de ma Mere, lui repartit Esope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus: Je vous demande en quel lieu vous êtes né? Ma Mere ne m'a point informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut ou dans un lieu bas. Que sçavez-vous faire, lui demanda le Philoso-

Digitized by Google

phe ? Rien du tout, repartit Esope. Qu voulez vous dire, poursuivit Xantus ? Ceux ci, repliqua Esope, ont dit qu'ils sçaven tout; & ils ne m'ont rien laissé à faire. Le Disciples du Philosophe étoient fort émer veillés de ses réponses. En vérité, dirent ils pleins d'admiration, cet homme fait pa roître beaucoup d'esprit & de vivacité dan tout ce qu'il dit : Il n'y a personne qui puisse se vanter de tout sçavoir; voilà pourquoi il rioit & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achete, lui demanda Xantus ? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez à propos; un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte; cette affaire dépend entierement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres: Par les Dieux immortels, il pousse notre Maître à bout ! Si je vous achete, dit Xantus, vous tâcherez peut-être de vous dérober par la fuite; Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, repliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela, comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philosophe regarde l'esprit &

Digitized by Google

non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand : Combien voulez-vous vendre cet Esclave, lui demanda-t-il ? Vous êtes venu ici, repliqua le Marchand, pour mépriser ma Marchandise : vous négligez des Esclaves beaux & bien faits, & vous choisissez celui qui est si laid & si difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci sur le tout. Non, repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir soixante oboles, dit le Marchand. Les Disciples de Xantus compterent sur le champ cette somme, & l'Esclave lui fut livré. Les Partisans qui se trouverent là, s'informoient exactement du nom du Vendeur & de l'Acheteur; mais la honte les empêchoit de se déclarer, à cause du vil prix, & du peu de cas qu'ils faisoient de la Marchandise. Esope se tenant au milieu : C'est moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu. Voici celui qui m'a acheté ; c'est celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre, il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partisans se mirent à rire : ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

Digitized by Google

## CHAPITRE VII.

*Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa Femme.*

Esope se mit à la suite de Xantus, qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant; Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derriere, & la tirant à lui : Revends-moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuirai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître

Digitized by Google

qui fait ce que vous faites ; car si vous qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature, & si vous pissez en marchant, que faudra-t-il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou que vous me chargerez de quelqu'affaire, moi qui ne suis qu'un simple Esclave ? Si la nature exige de moi de pareilles choses en chemin faisant, je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est-ce là ce qui vous alarme, lui demanda Xantus ? Je pisse en marchant pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Esope ? C'est, répondit Xantus, que le Soleil me brûleroit la tête, que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaise odeur de l'urine m'offenseroit l'odorat. Allons, lui dit Esope, vous m'avez persuadé. Quand ils furent arrivés au logis, Xantus ordonna à Esope de demeurer auprès de la porte, parce qu'il sçavoit que sa Femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, si on lui eût présenté un homme aussi laid & aussi dégoûtant qu'Esope, sans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelque plaisanterie. Il entra donc dans la maison, & l'ayant abordée : Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos servantes me rendent ; car j'ai acheté un Esclave pour moi d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vu

d'homme mieux fait & plus agréable ; il s'eſt arrêté à l'entrée de la maiſon. Les Servantes crurent que leur Maître parloit ſérieuſement, elles diſputoient déjà entr'elles avec beaucoup de chaleur à qui auroit Eſope pour Epoux. La Femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maiſon le nouvel Eſclave. L'une des Servantes doubla le pas, croyant, par cette promptitude, avoir la préférence d'Eſope pour ſon mariage : elle cherchoit & appelloit l'Eſclave ; mais quand il lui eut dit, c'eſt moi, me voilà, la Servante toute interdite, lui demanda ſi c'étoit lui en effet qu'on nommoit Eſope : C'eſt moi-même, répondit-il. Si cela eſt vrai, repliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maiſon, car vous feriez fuir toutes mes Compagnes. Une autre ſortit encore, & le vit ; Il faut lui dit-elle, avant qu'on vous permette l'entrée de cette maiſon, que l'on vous taille le viſage ; mais ſur toutes choſes, je vous défends de m'approcher. Eſope entra, & ſe préſenta devant la Maîtreſſe de la maiſon ; quand elle l'eut enviſagé, elle jetta les yeux ſur ſon Epoux : Où êtes-vous allé chercher ce Monſtre, lui dit-elle, pour me l'amener ici ? ôtez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma Femme, lui répondit Xantus, n'inſultez pas mon nouveau Serviteur. Comment voulez-vous que je le ſouffre, repliqua-t-elle ? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner & à me haïr, que vous voulez me donner

donner une Rivale, & prendre une autre Epouse : vous gardez encore quelques mesures avec moi ; vous n'osez, par un reste de bienséance, me dire durement en face, que je sorte de votre maison : vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déserter malgré moi, sçachant bien que je ne pourrai souffrir un Monstre aussi difforme : Rendez-moi ma Dot, & je m'en irai. Ce discours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui se tournant vers Esope : Vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaisanteries sur le chemin, en me voyant pisser, cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un seul bon mot pour l'appaiser. Jettez-la dans un Gouffre, repartit Esope. Taisez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus; ne sçavez-vous pas que j'ai pour elle une tendresse extrême ? Eh quoi ! repartit Esope, vous aimez effectivement cette Femme ? Oui, sans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux ! répondit Esope, en frappant du pied, le sage Xantus se laisse mener par sa Femme ; & se tournant en même temps vers elle : Madame, lui demanda-t-il, voudriez-vous que votre Mari vous eût acheté un jeune Esclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le Bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philosophe ? O grand Euripide ! que n'ai-je votre éloquence, pour dire sur le même ton

que vous difiez : « L'impétuofité de la Mer eft » terrible, le débordement des Rivieres eft » à craindre, la violence du feu caufe de grands » ravages, la pauvreté eft un malheur infup- » portable. Il y a mille autres accidens qui ren- » dent la vie trifte & ennuyeufe ; mais une mé- » chante Femme eft le plus grand de tous les » malheurs ». Sur ce principe, Madame, puif-que vous avez l'honneur d'être l'Epoufe d'un Philofophe, donnez-vous bien de garde de vous faire fervir par des Valets trop bien faits & trop beaux, pour ne pas vous expo-fer à déshonorer votre Mari. Ce difcours étonna la Femme de Xantus, & ne fçachant que répondre, elle fe tourna vers fon Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Efclave : En vérité, ajouta t-elle, quelqu'e f-tropié & quelque contrefait qu'il foit, il ne laiffe pas d'être plaifant ; je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adreffant à Efope : Votre Maîtreffe, lui dit-il, s'eft réconciliée avec vous. Je ne fuis pas trop malheureux, repartit Efope ; car ce n'eft pas une chofe aifée que d'appaifer une Femme. Taifez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me fervir, & non pas pour me contredire.

Digitized by Google

# CHAPITRE VIII.

*L'agréable réponse que fit Esope au Jardinier.*

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le suivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des Légumes. Esope prit un faisceau d'herbes que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus qui se disposoit à le payer : Je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi votre difficulté, lui dit Xantus :



Digitized by Google

Je ne sçaurois, répondit le Jardinier, deviner la raison pourquoi les Herbes que je cultive, & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne soient ni cultivées ni arrosées. Quoique cette question fut du ressort d'un Philosophe, Xantus ne put la résoudre, & se contenta d'y faire une réponse générale, en disant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choses de la sorte. Esope étoit présent; la réponse de son Maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philosophe, que vous riez de la sorte? Je me moque en effet, repartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit; car c'est la solution ordinaire que donnent les Sages à la plupart des questions qu'on leur propose, ils se contentent de dire, que tout est gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit: Il ne me conviendroit nullement à moi qui ai philosophé dans les Ecoles si fameuses, de disputer maintenant dans un Jardin; mais le Garçon qui m'accompagne, pourra résoudre votre problême, si vous le lui proposez, car il sçait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi! demanda le

Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid & si monstrueux ait quelque teinture des Belles-Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes: Quand une Femme se marie pour la seconde fois, ayant déjà des enfans de son premier Epoux, si le Mari qu'elle prend, a des enfans d'une autre Femme, elle est la mere des enfans qu'elle a amenés; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfants qu'elle a trouvés dans la maison de ce nouveau Mari: elle traite les uns & les autres avec une extrême différence: elle applique tous ses soins à nourrir & à bien élever ceux qu'elle a portés dans son sein, & qu'elle aime avec une grande tendresse; mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son Mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut, pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel, comme une partie d'elle-même; au contraire, elle hait les autres comme des étrangers. Ainsi, la terre est la mere de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y transplantez: elle nourrit donc avec plus de soin les Plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des Plantes que vous culti-



Digitized by Google

vez, elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des étrangers. Cette réponse charma le Jardinier. Je vous suis sensiblement obligé, dit-il à Esope, vous m'avez tiré d'un grand embarras par ce raisonnement, dont je suis très-satisfait. Allez & emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez besoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme si le Jardin vous appartenoit.

Digitized by Google

## CHAPITRE IX.

*D'un ſeul grain de Lentille qu'Eſope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres aventures plaiſantes.*

AU bout de quelques jours Xantus alla au Bain, il y rencontra quelques-uns de ſes Amis, & ordonna à Eſope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de Lentille. Eſope obéit à la lettre; & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de Lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus ſe fut baigné avec ſes Amis, il



Digitized by Google

les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit très-frugal, n'ayant que des Lentilles à leur donner, ajoutant qu'il ne falloit pas juger du zele de ses Amis par la diversité des mets, mais qu'il falloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faisoit. Si-tôt qu'ils furent entrés dans sa maison : Donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir & pour boire. Esope courut promptement au Bain, & apporta de l'eau de l'égout qu'il présenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur ; Où avez-vous puisé cette eau, demanda-t-il à Esope ? Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La présence des Amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colere. Il ordonna à Esope d'apporter un Bassin ; il l'apporta. Se tenant debout devant la compagnie : Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope ? Non, répondit-il, car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit, verse de l'eau dans le Bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires. Xantus se tournant alors vers ses Amis : Ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope si les Lentilles étoient cuites ; Esope prit la cuiller à pot, & tira du Coquemard le seul grain de Len-

Digitized by Google

tille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si les Lentilles étoient assez cuites; & le pressant entre les doigts: Apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les écuelles, & la servit aux Conviés. Où est la Lentille, demanda Xantus? Je vous l'ai donnée, repartit Esope. Eh quoi! reprit Xantus, n'en avez-vous fait cuire qu'un grain unique? Non, répondit l'Esclave; car vous m'avez dit expressément: Faites cuire une Lentille, & non pas des Lentilles, au pluriel. Cette réponse déconcerta entierement Xantus: Mes Amis, dit-il aux Conviés, je vous prie d'excuser la bêtise de cet Esclave, qui me fera devenir fou. Viens-çà, méchant Serviteur, dit-il à Esope; va nous acheter quatre pieds de Cochon, fais-les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de Cochon cuisoient, Xantus, qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelqu'affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de Cochon, & le cacha.



Digitized by Google

# CHAPITRE X.

*Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.*

ESope rentra un moment après, il fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de Cochon, ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait quelque supercherie. Il courut promptement dans l'Etable où l'on engraissoit un Cochon ; il lui coupa un pied qu'il mit dans la marmite bouillir avec les trois autres qui y étoient déjà. Xantus craignant qu'Esope ne prît la fuite quand il s'ap-

Digitized by Google

percevroit qu'il manquoit un pied de Cochon, le remit dans le pot. Après qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq : Qu'est-ceci, dit-il à Esope ? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai, repartit Esope ; mais combien de pieds ont deux Cochons ? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le Cochon que l'on engraisse ici près, en a trois ! Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il en s'adressant à ses Amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit ? Monsieur, dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison, ne sçavez-vous pas qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité, ou que l'on y ajoute ? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.



Digitized by Google

## CHAPITRE XI.

*Des Viandes & des Ragoûts que Xantus envoya à ſon Epouſe par Eſope.*

LE lendemain l'un des Diſciples de Xantus fit un Feſtin magnifique, où il invita le Maître & les Ecoliers. Xantus choiſit ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat ſur la table, & le donna à Eſope, qui étoit debout derriere lui. Allez, dit-il, & portez cela chez ma Bien-aimée. Eſope partit ſur le champ ; mais en chemin faiſant il raiſonnoit en lui-même : Voici, diſoit-il,

Digitized by Google

une belle occasion de me venger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi lorsqu'elle me vit la premiere fois; j'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella sa Maîtresse; & mettant devant elle les Viandes dont Xantus l'avoit chargé: Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoie, non pas à vous, mais à sa Bien-aimée. Il appella sur le champ la petite Chienne que l'on nourrissoit dans le logis: Tenez, mignonne, lui dit-il, mangez, voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux toutes les Viandes, & les jetta à la Chienne. Après cela il s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa Bien-aimée: Oui, répondit Esope, & elle l'a mangé en ma présence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus? Pas le moindre mot, repartit Esope; mais elle vous remercioit intérieurement. L'Epouse de Xantus bien fâchée de ce que son Mari ne lui avoit pas envoyé sa part du Festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que sa tendresse étoit refroidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa Chienne que de sa Femme: elle faisoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colere, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son Mari: elle s'enferma toute épleurée dans sa Chambre, & ne pouvoit se consoler de

l'indifférence de son Mari. Les Conviés s'étant bien échauffés à boire, après avoir proposé de part & d'autre plusieurs questions, l'un de la compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions & de grands désordres pami les hommes? Esope, qui se tenoit debout derriere celui qui parloit, répondit : Ce sera quand les morts ressusciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il possédoit en ce monde. Les Disciples de Xantus rirent de cette repartie ingénieuse, & avouerent de concert qu'Esope avoit infiniment de l'esprit. Un autre demanda, pourquoi une Brebis que l'on traînoit à la Boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire, un Cochon faisoit des cris épouvantables? Esope prenant la parole, dit que la Brebis accoutumée à voir traire son lait & tondre sa laine, à se laisser prendre & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal : Mais que la Truie, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela ni traînée ni liée par les pieds, sçachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la Boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Discipses de Xantus, qui donnerent de grandes louanges à Esope. Incontinent après le dîner, Xantus retourna à son logis, & de-

Digitized by Google

manda ſa Femme, pour lui parler familierement, ſelon ſa coutume ; mais elle le regardant d'un œil fier & mépriſant : Retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas : Donnez-moi ma Dot, & je ſortirai de votre maiſon, car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flatter votre Chienne à qui vous avez envoyé ſa part du Feſtin. Xantus fort ſurpris d'un reproche ſi peu attendu, ne ſçavoit à qui s'en prendre ni que répondre : Il faut, ſans doute, dit-il, qu'Eſope m'ait joué quelque tour, ou vous voulez me perſuader que je ſuis ivre. Eh quoi ! n'eſt-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat dans le Feſtin ? Non, en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la Chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Eſope ; à qui avez-vous donné la part du Feſtin ? A votre Bien-aimée, répondit Eſope. Eh bien, Madame, dit Xantus, ſe tournant vers ſon Epouſe, vous n'avez rien reçu ? Pas la moindre choſe, repliqua-t-elle. Monſieur, dit Eſope à ſon Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné ? A ma Bien-aimée, répondit Xantus. Alors Eſope appella la petite Chienne : C'eſt celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien ; car quoique votre Epouſe témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offenſe à tous propos pour la moindre choſe : elle vous contrarie,

Digitized by Google

elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures; elle menace de vous quitter: au lieu que votre Chienne, après avoir été grondée, menacée & battue, ne s'enfuit pas; elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il falloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma Femme, & non pas à ma Bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son Epouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Esope seul est coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerez pas d'occasion de le battre & de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas; elle sortit furtivement de la maison, & retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope en se tournant vers son Maître, que votre Chienne vous aime mieux que votre Femme?

Digitized by Google

## CHAPITRE XII.

*De quelle adresse se servit Esope pour appaiser la Femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son Mari.*

QUelques jours se passerent sans que Xantus pût fléchir sa Femme, ni par caresses ni par prieres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour l'engager à faire la paix, & oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée ; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez point de la sorte,

Digitized by Google

Monſieur, lui dit Eſope, & ne vous chagrinez point mal-à-propos. Je vous réponds que dès demain elle reviendra ici de ſon bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au Marché, & acheta des Oiſons, des Poules, du Gibier, & toutes les choſes néceſſaires pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maiſon en maiſon, & paſſa, à deſſein, devant le logis des parens de ſa Maîtreſſe, pour leur faire voir ces proviſions, ſans faire ſemblant de ſçavoir que cette maiſon leur appartînt, ni que ſa Maîtreſſe y demeurât. Ayant rencontré par haſard quelqu'un des Valets de cette maiſon, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque choſe de propre à faire un Feſtin de Noces. Pour qui, demanda ce Valet? pour le Philoſophe Xantus, répondit Eſope: car il doit ſe marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la Femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle ſe tranſporta promptement dans la maiſon de ſon Mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faiſant de grandes plaintes, avec de grands cris. Il ne vous eſt pas permis, lui diſoit-elle, d'épouſer une autre Femme, tant que je vivrai. Ainſi elle demeura dans la maiſon de ſon Mari, par l'adreſſe d'Eſope, comme elle en étoit ſortie par le tour qu'il lui avoit joué.

Digitized by Google

## CHAPITRE XIII.

*Quelles Viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités.*

AU bout de quelques jours Xantus voulut faire encore un Festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent. Esope se disoit à lui-même en chemin faisant : J'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal-à-propos. Il acheta quelques Langues de Cochon, & les apprêta pour régaler les Conviés. Il servit devant chacun une Langue grillée, avec de la

Digitized by Google

ſauſſe. Les Diſciples furent contens de ce premier ſervice, qui convenoit aſſez à des Philoſophes, parce que c'eſt par le ſecours de la Langue qu'ils expriment leurs plus belles penſées. Eſope leur ſervit pour le ſecond mets des Langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre ſervice, il mit encore des Langues ſur la table. Cette répétition fâcha étrangement les Diſciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des Langues : Eh quoi ! dirent-ils à Eſope avec une eſpece d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des Langues ? Eſope, ſans s'alarmer de leurs plaintes, leur en ſervit encore. Eſt-il poſſible, dit Xantus tout en colere, que vous n'ayiez autre choſe à nous donner ? Non, répondit Eſope d'un air tranquille. Comment, miſérable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis ? Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, répondit Eſope à ſon Maître, des reproches & des réprimandes que vous me faites en préſence de tant de Philoſophes ; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur & de plus excellent que la Langue ? C'eſt par le ſecours de la Langue que l'on enſeigne les Sciences & la Philoſophie. C'eſt par ſon moyen que nous donnons & que nous recevons, que l'on fait des Harangues, des Prieres, des Complimens, que l'on plaide des Cauſes, & que l'on étale toute la pompe de l'Eloquence. On fait les

Digitized by Google

Mariages, on bâtit les Villes, on pourvoit à la sûreté des hommes par le miniſtere de la Langue : enfin elle ſert à la conſervation de la vie ; par conſéquent, je crois qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la Langue. Tous les Diſciples approuverent ce raiſonnement, & dirent de concert, qu'Eſope avoit raiſon. Ils donnerent le tort au Maître, & ſe retirent chacun chez ſoi.

## CHAPITRE XIV.

*Xantus ordonne de faire un ſecond Feſtin, qui ne fut encore ſervi qu'en Langues.*

LE lendemain les Diſciples de Xantus lui firent quelques reproches ſur le repas qu'il leur avoit donné ; il s'excuſoit en di-

Digitized by Google

ſant que la choſe ne s'étoit point paſſée ainſi de ſon conſentement, & qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la malice de ſon Valet ; mais j'eſpere qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en votre préſence. Ayant fait ſur le champ venir Eſope : Achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant, & à meilleur marché, pour donner à ſouper à ces Meſſieurs. Eſope, ſans changer de méthode, acheta encore des Langues, & les ayant apprêtées les ſervit aux Conviés. Ils ne purent s'empêcher de murmurer, & de ſe dire les uns aux autres : Eh quoi, toujours des Langues de Cochon ! Un moment après il ſervit encore des Langues, & en apporta juſqu'à la troiſieme fois. Ce procédé irrita étrangement Xântus contre ſon Eſclave. Comment l'entendez vous, Eſope, lui dit-il ? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus excellent, vous avez acheté des Langues ; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant, & à meilleur marché, vous nous donnez encore des Langues : Il eſt vrai, Monſieur, répondit Eſope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la Langue ? N'eſt ce pas elle qui renverſe les Villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les menſonges, toutes les médiſances, tous les parjures ? Elle ruine les Mariages, les Provinces, les Royaumes entiers ; enfin elle cauſe une infinité de maux, &

Digitized by Google

remplit la vie de chagrins, d'erreurs & de troubles. Alors quelqu'un des Conviés dit à Xantus : *Si vous ne vous tenez bien sur vos gardes, & si vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'esprit; car il a l'ame comme le corps.* Vous n'avez pas raison, lui repartit Esope sur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins discours de mettre la division entre le Maître & le Valet.

Digitized by Google

## CHAPITRE XV.

*Esope amena à son Maître un Homme mal-habile & indolent.*

XAntus ayant entendu ce discours, & cherchant l'occasion de battre son Valet : Malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de se mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un assez indolent, pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la place publique. Après avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il

Digitized by Google

il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place, jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux & fort simple, il l'aborda, en lui disant que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique, sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon, avec des souliers mal-propres & crottés. Xantus demanda qui étoit cet homme? C'est un Indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingere nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme: Faites tout ce que je vous dirai, & obéissez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier séverement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un Bassin, & lavez les pieds de notre Hôte; car il se persuadoit que ce Rustique ne consentiroit jamais à se voir servir de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre, & que ce seroit un prétexe légitime pour le châtier. La Dame ayant versé de l'eau dans un Bassin, se préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtresse du Logis se disposoit à lui rendre ce service, se disoit à lui-même, elle veut me faire honneur;

voilà pourquoi elle se résout à me laver les pieds elle-même, quoiqu'elle pût ordonner à ses Servantes de me les laver. Alors étendant les pieds: Lavez-les, Madame, lui dit ce Rustaud. Après qu'elle les eut lavés, il se remit à table. Xantus ordonna de donner à son Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme se disoit en lui-même: La bienséance demande qu'ils soient servis avant moi; mais puisqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe, ce n'est pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie; ainsi il se mit à boire. Pendant le dîner on lui présenta un mets qu'il trouvoit fort de son goût, & qu'il mangeoit avec plaisir, & de bon appétit. Le Maître fit venir le Cuisinier, & le gronda fort d'avoir mal apprêté ce ragoût, & sur le champ il commanda qu'on le mît tout nu pour le châtier. L'Hôte disoit en lui-même: Ce ragoût me paroît excellent, il est très-bien apprêté, rien n'y manque; mais si le Maître du logis, pour contenter son envie, veut faire battre son Cuisinier sans sujet, que m'importe, ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & supportoit impatiemment le peu de curiosité & l'indolence de son Hôte, qui ne se soucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce soit. Quand on eut servi le Gâteau, cet Hôte indifférent le tournant de tous côtés, commença d'en manger comme si c'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais

Digitized by Google

goût, & cette grossiereté aigrit de plus en plus le Philosophe, lequel s'en prenant à son Boulanger : Ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'a-tu pas mis dans ce Gâteau du Miel & du Poivre, pour lui donner un peu de haut goût ? Monsieur, répondit le Boulanger, si le Gâteau est mal cuit, je consens d'être battu ; mais s'il est mal assaisonné, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maîtresse, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma Femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa Femme d'obéir à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Esope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la Femme de Xantus, & on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en empêcher ; mais sans s'alarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquillité ordinaire, & se disoit à luimême : s'il n'a aucune raison de se fâcher contre son Epouse, pourquoi se met-il de la sorte en colere ? Et s'adressant à Xantus : Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à votre Femme, attendez un moment, pour aller querir la mienne, afin que vous les fassiez brûler toutes deux ensemble. Le Philosophe entendant cet hom-



Digitized by Google

me parler de la forte, admira sa simplicité ou sa stupidité, son indolence ou sa fermeté, & dit à Esope: En vérité, tu ne te connois pas mal en gens; voilà, sans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui se soucie le moins des choses humaines. Je suis vaincu, & tu recevras la récompense que tu mérites. Me voilà content, j'oublie tous les tours que tu m'as joués par le passé, je te les pardonne; je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

Digitized by Google

## CHAPITRE XVI.

*De la réponse qu'Esope fit à un Juge.*

LE lendemain Xantus commanda à Esope d'aller au Bain, & de voir si la foule y étoit grande, parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant rencontra par hasard le Préteur, qui sçachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit ? Je n'en sçais rien, lui répondit Esope. Le Préteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier



Digitized by Google

de toute sa force : Vous voyez bien, Monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire que je ne sçavois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison; je vous ai rencontré par hasard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Préteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux Bains, où il trouva une compagnie très-nombreuse; il les considéroit attentivement les uns après les autres. Il vit à l'entrée du Bain, une pierre contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrerent pour se baigner voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit : Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodément, car je n'ai vu qu'un seul homme dans le Bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule des gens qui s'y baignoient : Eh quoi ! dit-il à Esope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un seul homme dans le Bain ? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope; car ayant vu cette grosse pierre que voilà à l'entrée du Bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient, un homme seul de toute l'Assemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas blesser, & l'a transportée

dans un autre endroit. Je vous ai donc dit que c'est le seul homme que j'avois vu aux Etuves, le préférant à tous les autres. Xantus souriant, dit qu'Esope avoit toujours la repartie prompte & pleine de sens.

## CHAPITRE XVII.

*Ce que répondit Esope touchant les superfluités que la nature rejette.*

UN jour Xantus sortant de la Garde-robe, demanda à Esope, pourquoi les hommes, après s'être soulagés le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excré-



Digitized by Google

mens ? Esope lui répondit en ces termes : Au temps passé il y eut un homme qui vivoit d'une maniere fort délicate & voluptueuse, & qui se plaignoit d'être long-temps sur le Bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident semblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien appréhender de pareil, car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand Festin où Xantus se trouva avec ses Disciples, après que le Vin les eut mis en belle humeur, ils commencerent à se proposer les uns aux autres plusieurs Questions sur différentes matieres. Xantus commençoit déjà à se troubler, parce que le Vin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprés de lui : Monsieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens ou trois différens degrés. Le premier, est le plaisir ; le second, l'ivresse ; & le troisieme, l'outrage. Vous avez bu à souhait, vous vous êtes tous bien réjouis, contentez-vous, demeurez-en là, & ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus qui commençoit déjà d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Esope. L'un des Disciples de Xantus voyant que le Vin commen-

Digitized by Google

çoit à lui ôter la raiſon : Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puiſſe boire la Mer tout entiere ? Oui, ſans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à quelle peine ſerez-vous condamné ? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma Maiſon. Alors pour confirmer cette Gageure, ils mirent tous deux leurs Anneaux en dépôt, & ſe retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa Bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenue ? Je n'en ſçais rien, répondit-il ; mais ce que je ſçais, c'eſt que vous avez perdu votre Maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'eſt qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boire la Mer, & vous laiſsâtes votre Anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe qui eſt infiniment au-deſſus de tout le pouvoir humain ? Mais, mon pauvre Eſope, je te prie de mettre en uſage tout ton eſprit, toute ton adreſſe, toutes tes ſubtilités, toute ton expérience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je ſuis ; en ſorte que je puiſſe reprendre mon gage avec honneur. A la vérité, répondit Eſope, il m'eſt impoſſible de vous faire exécuter ce que vous avez promis ; mais je ferai ſi bien, que je romprai la Gageure. Quand vous ſerez encore aujourd'hui tous raſſemblés, té-



Digitized by Google

moignez de l'aſſurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de ſens raſſis, les mêmes choſes que vous dites hier étant ivre. Faites étendre des tapis ſur le rivage, faites-y dreſſer une table; ordonnez à vos Valets de vous préſenter dans des Coupes l'eau de la Mer pour la boire. Quand vous verrez tout le Peuple aſſemblé pour ce ſpectacle, commandez, étant aſſis, que l'on vous préſente une Coupe pleine d'eau de la Mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puiſſe entendre, à celui qui a les Gages, quelles ſont les conditions de votre Traité. Il vous répondra que vous vous obligez à boire toute l'eau de la Mer. Alors vous tournant vers l'Aſſemblée, vous direz : Habitans de Samos, vous ſçavez que les Rivieres & les Fleuves ſe vont rendre dans la Mer. Pour moi je ne me ſuis engagé qu'à boire l'eau de la Mer ſeulement, mais non pas l'eau des Rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager ſa parole, & pour retirer ſon Anneau, en conçut une bonne eſpérance, & fut pénétré de joie. Le Peuple s'étant donc raſſemblé ſur le rivage, pour un ſpectacle ſi extraordinaire, & pour voir de quelle maniere Xantus ſe tireroit

Digitized by Google

d'embarras; il dit devant tout le monde ce qu'Esope lui avoit suggéré. Les Habitans de Samos admirerent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblerent de louange. L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la Gageure; ce qu'il accorda très-volontiers, à la priere de tout le Peuple.

## CHAPITRE XVIII.

*Xantus oubliant les bienfaits d'Esope, lui manque de parole.*

APrès qu'ils furent retournés au logis, Esope s'adressant à son Maître, lui dit: N'ai-je pas bien mérité, Monsieur, après

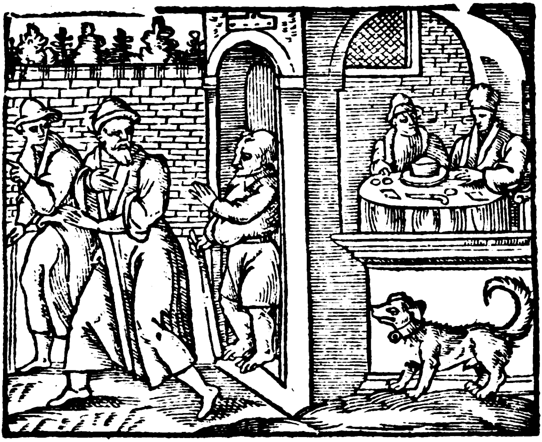


Digitized by Google

tous les ſervices que je vous ai rendus, d'être mis en liberté ? Mais Xantus lui faiſant des menaces fort aigres : Eſt-ce que je n'ai pas réſolu de vous affranchir ? Tenez-vous à la porte ; remarquez ſi vous ne verrez pas deux Corneilles, & venez me le dire, ce ſera bon augure ; ſi vous n'en voyez qu'une, ce ſera un mauvais ſigne. Eſope ayant apperçu deux Corneilles ſur un arbre, le vint dire à Xantus ; mais pendant qu'il ſortoit pour les voir, l'une des Corneilles s'envola, de ſorte qu'il n'en vit qu'une ſur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux Corneilles ſur un arbre ? Il eſt vrai, répondit Eſope, mais l'une des deux s'eſt envolée. Eſt-ce ainſi, miſérable Eſclave, que tu te moques de moi ? Alors il commanda qu'on le dépouillât ſur le champ, pour le fouetter. Tandis que l'on battoit Eſope, on vint prier Xantus à ſouper. Eſope s'écria : que je ſuis malheureux ! j'ai vu deux Corneilles, & je ſuis battu. Vous n'en avez vu qu'une, & cependant vous allez faire bonne chere. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure eſt faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité & la préſence d'eſprit de ſon Eſclave, & défendit de le battre plus long-temps.

Digitized by Google

## CHAPITRE XIX.



*Esope ne laisse entrer dans le Logis qu'un seul des Conviés.*

AU bout de quelques jours Xantus invita à un Festin plusieurs Philosophes, & plusieurs Rhéteurs ; il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du Logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du Festin étant venue, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des Conviés arriva, & frappa à la porte. Esope, sans

Digitized by Google

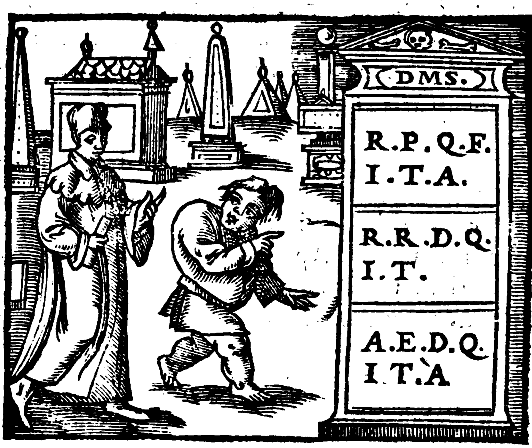
ouvrir, lui demanda : *Qu'eſt-ce que le Chien remue ?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, ſe retira en colere. Tous ceux qui arriverent à la file, s'en retournerent de même fort fâchés, croyant qu'on leur diſoit des injures ; car Eſope leur fit à tous la même queſtion. L'un des Conviés vint encore frapper à la porte. Eſope lui demanda comme aux autres : *Que remue le Chien ?* La queue & les oreilles, répondit celui-ci. Eſope trouva ſa réponſe bonne, lui ouvrit la porte, & le conduiſit à ſon Maître, lui diſant qu'aucun Philoſophe ne s'étoit préſenté pour venir à ſon Feſtin, à la réſerve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invités s'étoient moqués de lui. Le lendemain ſes Diſciples étant venus dans ſon Ecole, ſe plaignirent de l'inſulte qu'on leur avoit faite, en leur refuſant l'entrée de ſa maiſon. Eh quoi ! lui diſoient-ils, nous mépriſez-vous juſqu'à ce point que de mettre à votre porte un homme monſtrueux, pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer ? Eſt-ce un ſonge, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites eſt-il véritable ? C'eſt une vérité, répondirent-ils tout d'une voix, ou nous rêvons. Il appella ſur le champ Eſope, & lui demanda tout en colere, pourquoi il avoit renvoyé ſi honteuſement ſes amis ? Ne m'avez-vous pas défendu, Monſieur, repartit Eſope, de laiſſer entrer dans

Digitized by Google

votre maiſon des ſots & des ignorans, & de n'admettre à votre Feſtin que des Sages, des hommes doctes & d'érudition? Il eſt vrai, dit Xantus; mais tous ceux-ci ne ſont-ils pas ſçavans? Nullement, répondit Eſope; car comme ils frappoient à la porte, & que je leur ai demandé, *Que remue le Chien*, perſonne d'entr'eux n'a pu comprendre ma queſtion, ni la réſoudre; voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refuſé l'entrée de votre maiſon, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Après qu'Eſope eut achevé de parler, perſonne n'y put trouver à redire, & ils avouerent tous qu'il avoit raiſon.

Digitized by Google

# CHAPITRE XX.




*Du Trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.*

QUelques jours s'étant écoulés, Xantus suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un Cimetiere pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les Tombeaux : Cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces Tombeaux les Lettres suivantes, R. P Q F I. T. A. il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que ces

Lettres ſignifioient ? Xantus les conſidéra avec attention, mais il avoua de bonne foi qu'il n'en pouvoit trouver le ſens. Alors Eſope ſe tournant vers lui : Si je pouvois, Monſieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un Tréſor, quelle récompenſe me donneriez-vous ? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour votre part la moitié du Tréſor. Eſope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il ſe mit à fouiller, & trouva le Tréſor dont il avoit parlé à Xantus ; il le lui apporta, & lui dit : Acquittez-vous maintenant de votre promeſſe, & rendez-moi ma liberté que je rachete par ce Tréſor, dont vous êtes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le myſtere que ces Lettres cachent ; car j'aime mieux en ſçavoir le ſens que de poſſéder ce Tréſor. Eſope lui repliqua : Celui qui a enfoui dans ce lieu ce Tréſor, étoit un Sage : il a fait graver ces Lettres, qui ſignifient, étant jointes enſemble : Si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'Or. Puiſque tu es ſi habile, & ſi entendu, dit Xantus, je ne ſerois pas ſage ſi je te rendois la liberté. Monſieur, repartit Eſope, ſi vous y manquez, vous y perdrez plus que moi ; car j'irai avertir le Roi de Byzance, à qui

Digitized by Google

ce Trésor appartient. D'où le sçavez-vous, lui demanda Xantus ? Voici, lui répondit Esope ; d'autres Lettres qui me l'apprennent, R. R. D. Q. I. T. car elles signifient : *Rends au Roi Denis le Trésor que tu as trouvé.* Xantus persuadé par ces paroles que ce Trésor appartenoit effectivement au Roi de Byzance, n'oublia rien pour appaiser Esope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui repliqua Esope, c'est celui qui a enfoui ici ce Trésor. Ecoutez ce que ces caracteres signifient : A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le Trésor que vous avez trouvez.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent, & que je vous rende votre liberté. Xantus, craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qu'il venoit de leur arriver, le fit jetter en prison. Pendant qu'on l'y menoit : Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leur parole ? Non-seulement vous ne me rendez pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise, mais vous ordonnez encore qu'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit : Je ne doute point qu'après que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement, & plus de violence. Esope lui dit : Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez,

Digitized by Google

mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

## CHAPITRE XXI.

*De quelle maniere Esope fut mis en liberté.*

VErs ce temps-là il arriva dans la Ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit un Aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'Anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnés de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblerent, & prierent Xantus,

Digitized by Google

qui étoit l'un des plus considérables entre les Citoyens, & un grand Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un événement si merveilleux. Xantus ne sçachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse & d'inquiétude, & tomba dans une profonde mélancolie, parce qu'il ne pouvoit rendre raison de ce prodige. Esope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit son Maître, lui demanda pourquoi il se laissoit abattre de la sorte? Reposez-vous-en sur moi, & bannissez la tristesse qui vous dévore: Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'êtes point accoutumé à rendre raison des prodiges ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans votre maison, qui a de belles connoissances, & qui pourra leur donner des lumieres sur une aventure qui leur cause tant d'alarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monsieur, retombera sur vous d'avoir un Serviteur si habile: Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera sur moi. Xantus persuadé & consolé par ces paroles, alla le lendemain dans la Place publique, & se souvenant des avis d'Esope, répéta au milieu de l'Assemblée tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut présenté à l'Assemblée, les Habitans de Samos ayant

Digitized by Google

considéré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient en se moquant de lui : Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce prodige ? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce Monstre ? Et ils recommencerent tous à rire & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main pour demander silence à l'Assemblée : Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous ? A cause de la difformité de mon visage : C'est l'esprit, & non pas la figure, qu'il faut considérer, la nature a souvent enchâssé une belle ame dans un corps mal-fait. Vous arrêtez-vous à considérer la figure d'une bouteille ? N'êtes-vous pas plus touchés de la liqueur qu'elle renferme & de l'excellence du vin ? Tous les assistans ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent : Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme & le repos à notre Ville, hâtez-vous de nous rassurer. Alors Esope, plein de confiance, leur dit : Habitans de Samos, quand la fortune, qui aime à semer les dissensions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups ; il est supérieur à son Maître, on ne laisse pas de le battre ; ainsi, de quelque côté que la chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liber-

té, je vous déclarerai, sans rien craindre, ce que vous avez tant d'envie de sçavoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus : Affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos, accordez-lui sa liberté au nom de toute la Ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole, dit à Xantus : Si vous ne vous rendez aux prieres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du Préteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le Trompette de la Ville cria tout haut au milieu de l'Assemblée : *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priere des Samiens* : C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope, qui avoit dit à Xantus qu'il lui rendroit malgré lui la liberté. Esope se voyant donc libre, dit à toute l'Assemblée : Peuple de Samos, l'Aigle, comme vous le sçavez, est le Roi des Oiseaux; s'il a enlevé l'Anneau impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre que quelqu'un des Rois qui regnent maintenant, songe aux moyens de vous ravir votre liberté, pour vous mettre aux fers, & pour vous réduire en servitude, après avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours après les Samiens reçurent des

Lettres de la part de Crésus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans, leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dès-lors au combat. Ils s'assemblerent donc, pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté : ils craignoient, avec raison, de tomber sous la domination de Crésus ; ils jugerent à propos de consulter Esope, & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit : Messieurs, quand les Principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, & qu'il est à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous donne conseil ; mais je me contenterai de vous rapporter une histoire, pour vous apprendre de quelle maniere vous devez vous comporter en cette aventure. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposés ; l'un conduit à la liberté, mais l'entrée est rude & difficile, & l'issue en est commode & agréable : l'entrée du chemin qui conduit à la servitude est facile & commode, mais la sortie en est rude & épineuse. A ces paroles les Samiens s'écrierent tout d'une voix : Puisque nous sommes nés libres, on ne nous rendra pas Esclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambassadeur du Roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son Ambassadeur, résolut

Digitized by Google

de faire la guerre aux Samiens ; mais l'Ambassadeur lui dit : Je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez domter ce Peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages, tandis qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils ; je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient, vous n'en seriez pas ingrat, que vous les récompenseriez par d'autres moyens, & que dès à présent vous vous desistiez de la guerre, & que vous ne songiez plus à exiger d'eux aucun tribut ; alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles ; il envoya un Ambassadeur à Samos pour demander Esope : les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'Assemblée : Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses pieds, & de lui faire la révérence ; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux se parloient, les Loups déclarerent la guerre aux Brebis, elles étoient secondées des Chiens, qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher ; ils envoyerent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus songer à la guerre désormais,

pourvu

Digitized by Google

pourvu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laisserent persuader par les remontrances des Loups ; elles leur livrerent les Chiens, qui furent bientôt mis en pieces, après cela les Loups dévorerent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux, mais il n'y voulut pas consentir ; il fit voile avec l'Ambassadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

## CHAPITRE XXII.

*Du départ d'Esope pour se rendre auprès de Crésus, Roi de Lydie.*

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant été présenté à Crésus, ce Prince se mit en



Digitized by Google

colere en le voyant. Quelle honte pour moi! dit il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle. Grand Roi, repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte ni par force, ni par nécessité, c'est par mon choix, & de bon gré que je suis venu. Permettez-moi de vous parler un moment; & avant que d'entrer en matiere, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hasard une Cigale; elle lui dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles: Ne me faites point mourir sans sujet; je ne ronge point les Epis, je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit: le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux qui réjouit les passans; je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre chose en moi. L'ayant entendu parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince, vous me voyez prosterné à vos pieds, ne me faites pas mourir sans sujet; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit; si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aie le corps tout contrefait, & un extérieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit: Esope, ce n'est point

Digitized by Google

moi qui vous donne la vie, c'eſt le deſtin; demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai ſans reſtriction. Grand Prince, lui repartit Eſope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Créſus, je me réconcilie avec eux. Alors Eſope ſe proſterna aux pieds du Roi, pour lui rendre de très-humbles actions de graces.

## CHAPITRE XXIII.

*En quel temps Eſope écrivit ſes Fables.*

CE fut environ en ce temps-là qu'Eſope compoſa ſes Fables, qui ſe ſont conſervées juſqu'à maintenant. Il en fit préſent



Digitized by Google

à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur, avec des Lettres pour aller dire aux Samiens, qu'il leur accordoit la Paix, & qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priere & à la considération d'Esope; outre cela, le Roi le combla de présens, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires pour son voyage. Les Samiens donnerent à son arrivée toutes les marques de joie dont ils purent s'aviser: ils lui présenterent des Couronnes, & célébrerent des Jeux publics, pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les Lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre maniere, par les sentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la Paix de si bonne grace. Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs Pays différens, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycérus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouissoient d'une Paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient réciproquement des questions à la maniere des Sophistes, à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, paieroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient

convenus entr'eux. Eſope expliquoit ſans peine tous les Problêmes que l'on propoſoit au Roi Lycérus, ce qui acquit à ce Prince une haute réputation ; mais comme les autres Rois ne pouvoient réſoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycérus leur propoſoit, ils étoient contraints, ſelon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

## CHAPITRE XXIV.

*Eſope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.*

ESope ſe voyant ſans enfans, adopta un certain Gentilhomme nommé Ennus ; il

le présenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût été son Fils légitime : mais cet ingrat, peu de temps après, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant été averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrete contre son Maître, pour se venger contrefit une Lettre qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes qui envoyoient des Problêmes à Lycérus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leurs intérêts que dans ceux de Lycérus. Cette Lettre cachetée du Sceau d'Esope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce Cachet, & ne doutant plus qu'Esope ne le trahît, suivit les mouvemens de sa colere, & commanda sur le champ à Hermippus de faire mourir sans autre forme de Procès, & sans aucune information, le perfide Esope. Hermippus, qui étoit son ami particulier, lui donna en cette occasion une grande marque de son amitié ; il le cacha, sans que personne en sçût rien, dans un Tombeau, où il eut soin de le faire nourrir secretement. Ennus, par ordre du Roi, eut tout le bien & toutes les Charges d'Esope. Peu de temps après Nectenabo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Esope, écrivit à Lycérus pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs & des Architectes habiles, pour bâtir une Tour qui ne touchât ni le Ciel ni la Terre, & de lui

Digitized by Google

envoyer auſſi en même temps quelqu'homme d'un eſprit fin & délié, qui pût répondre ſur le champ à toutes les queſtions qu'il lui propoſeroit, ajoutant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut, autrement, qu'il le paieroit lui-même. Ces Lettres cauſerent une extrême inquiétude à Lycérus, parce qu'il n'avoit perſonne auprès de lui qui pût expliquer le Problême de la Tour. Le Roi, pénétré de douleur, diſoit qu'en perdant Eſope, il avoit perdu le principal appui de ſes Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit ſincere, & que la feinte mort d'Eſope le mettoit au déſeſpoir, vint le trouver, & l'aſſura qu'Eſope étoit encore plein de vie, ajoutant que le zele qu'il avoit pour la perſonne & pour les intérêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer, bien perſuadé que le Roi lui-même ſe repentiroit tôt ou tard de l'Arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit pas, le ſurprit, & le combla de joie. Eſope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du Tombeau, & préſenté ſur le champ au Roi, qui le voyant dans un état ſi pitoyable, ne put s'empêcher de verſer des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choſes néceſſaires. Eſope fit voir la fauſſeté de l'accuſation, & des calomnies que l'on avoit inventées contre lui; & pour pouſſer ſa généroſité à bout, il demanda la grace d'Ennus



Digitized by Google

au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycérus donna ensuite la Lettre du Roi d'Egypte à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette Lettre, se mit à rire, & dit à Lycérus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'Hiver seroit passé, il lui enverroit des Ouvriers pour bâtir la Tour dont il lui avoit parlé, & quelqu'Homme habile pour répondre à toutes les questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Licérus renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les charges & toutes les dignités qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus & tous ses biens.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXV.

*Des préceptes qu'Esope donne à Ennus.*

ESope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé ; il le reçut dans sa maison comme s'il eût été son Fils, & lui donna plusieurs beaux préceptes pour la conduite de sa vie. Mon Fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayez soin d'honorer la Divinité, respectez le Roi, rendez-vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils s'affectionnent toujours à vous



Digitized by Google

de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes ſortes de maux, qu'ils ſoient accablés de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils ſoient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez ſouvent pour la ſanté de vos amis. Ayez toujours beaucoup d'attachement & de tendreſſe pour votre Femme, de peur que l'envie ne la prenne de faire l'eſſai d'un autre homme; car les Femmes ſont naturellement volages & légeres; elles penſent moins au mal quand on les gagne par la complaiſance. Ne donnez point votre attention à des paroles indiſcrettes. Parlez peu, & ſoyez toujours le maître de votre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favoriſe; mais réjouiſſez-vous plutôt de leur proſpérité; car l'envie vous ſeroit plus nuiſible à vous-même qu'aux autres. Ayez ſoin de vos Domeſtiques, & veillez ſur leur conduite, afin qu'ils ne vous craignent pas ſeulement comme leur Maître, mais auſſi qu'ils vous aiment comme leur Bienfaiteur. Nayez point honte d'apprendre toujours de meilleures choſes. Ne confiez jamais à votre Femme des ſecrets importans; car elle épiera ſans ceſſe l'occaſion de prendre ſur vous l'aſcendant, & de vous maîtriſer. Amaſſez tous les jours quelque choſe pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux laiſſer en mourant du bien à ſes ennemis, que d'avoir pendant la vie beſoin de ſes amis. Recevez & ſaluez d'une ma-

Digitized by Google

niere honnête, ceux qui vous abordent. Les caresses que le Chien fait avec la queue à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Bannissez de votre maison les médisans, car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puisse vous reprocher, ni qui puisse vous causer du chagrin. Ne vous troublez point des divers événemens de la vie. Ne donnez jamais de mauvais conseils, & n'imitez point les mœurs corrompues des méchans. Ces remontrances toucherent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une fleche, par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, qu'il en mourut peu de jours après.



Digitized by Google

# CHAPITRE XXVI.

*De quelle maniere Esope nourrit & dressa quatre petits Aiglons.*

ESope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre Aiglons. Il les nourrit, & les dressa d'une maniere extraordinaire, s'il faut ajouter foi à une chose si peu vraisemblable; car on raconte qu'il leur apprit en volant bien haut à porter dans des Corbeilles des Enfans pendus à leur cou, & les accoutuma si bien à obéir à leur commandement, que ces Enfans les fai-

Digitized by Google

ſoient voler par-tout où ils vouloient, c'eſt-à-dire, auſſi haut & auſſi bas qu'ils le ſouhaitoient. Quand l'Hiver fut paſſé, au commencement du Printemps, Eſope prépara toutes les choſes néceſſaires pour un grand voyage. Il diſpoſa les Aigles & les Enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille ſi peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient ſaiſis, ils ne ſçavoient que penſer d'Eſope. Cependant Nectenabo ayant été averti de ſon arrivée, dit à quelqu'un de ſes amis : on m'a trompé, car je croyois qu'Eſope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de ſa Cour de ſe vêtir de Robes blanches. Il ſe vêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna ſa tête d'une Couronne toute ſemée de pierreries. Etant ainſi paré magnifiquement, il s'aſſit dans ſon Trône, & commanda qu'on lui fît venir Eſope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut : Eſope, à qui me comparez-vous, & ceux qui ſont auprès de moi ? Je vous compare, lui répondit Eſope, au Soleil du Printemps, & je compare vos Courtiſans à des Epis mûrs. Le Roi fut charmé de cette réponſe, & fit de grands préſens à Eſope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ſes Courtiſans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Eſope

Digitized by Google

aussi-tôt qu'il fut entré. Il lui répondit : Je vous compare au Soleil, & je compare vos Courtisans à ses rayons. Alors Nectenabo lui dit : Je fais peu de cas de Lycérus par rapport à moi. Esope se mit à sourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si légerement de Lycérus : Si vous vous comparez avec votre Peuple, vous brillerez comme le Soleil ; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycérus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Nectenabo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Ingénieurs pour bâtir la Tour sur le modele que j'ai proposé ? Ils sont tout prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi sortit de la Ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné pour construire cette Tour. Esope plaça aux quatre angles de la place les quatre Aigles, & les quatre jeunes enfans pendus aux corbeilles : il leur mit en main des Truelles, & les autres instrumens dont les Maçons ont coutume de se servir. Il fit signe aux Aigles de s'envoler. Quand ces enfans se virent enlevés dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble : Apportez-nous des Pierres & de la Chaux : donnez-nous du Bois, & tous les autres matériaux nécessaires pour bâtir. Nectenabo tout interdit de ce spectacle, & de voir ces enfans enlevés dans l'air par des Ai-

Digitized by Google

gles qui obéissoient à leurs ordres, demanda à Esope quel Pays produisoit ces hommes volans. Lycérus, lui répondit Esope, en a beaucoup de cette espece ; mais vous, continua-t-il, qui n'êtes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux ? Je suis vaincu, dit Nectenabo ; il ne me reste plus qu'à vous faire des questions, pour voir si vous y pourrez répondre sur le champ. J'ai, dit-il, une espece de Cavalles fort extraordinaire, car quand elles entendent le hennissement des Chevaux qui sont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout aussi-tôt. Si vous êtes assez habile pour me donner la raison d'un événement si étrange, développez-nous votre doctrine. Grand Prince, lui repartit Esope, donnez-moi du temps jusqu'à demain, & j'expliquerai votre Problême. Lorsqu'il fut retourné dans son appartement, il fit prendre un Chat par ses Valets, qu'ils conduisirent par toute la Ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande vénération pour ces animaux ; voyant que l'on fouettoit ce Chat, ils y accoururent en foule ; ils l'arracherent des mains de ceux qui le fouettoient ; & allerent promptement raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Esope : Vous ne sçavez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte les mêmes honneurs aux Chats qu'aux Dieux : Pourquoi avez-vous fait cela ? Je l'ai fait, répondit

Digitized by Google

Esope, pour venger Lycérus, dont ce Chat a étranglé la nuit passée le Coq, qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela très-vaillant & très-courageux. Eh quoi ! Esope, lui repartit le Roi, n'avez vous point de honte de mentir impunément, comme vous faites ? Comment seroit-il possible qu'un Chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone ? Esope lui dit en souriant : De la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les hennissemens des Chevaux qui sont à Babylone ; l'un n'est pas plus possible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher, en entendant cette réponse, d'admirer la subtilité & la prudence d'Esope. Peu de temps après le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'hommes sçavans, & fort versés dans les questions des Sophistes, il s'entretenoit avec eux du rare sçavoir, & des subtiles inventions d'Esope, & les pria d'un Festin où il devoit se trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophistes, venus d'Héliopolis, s'adressant à Esope : Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te proposer une question à résoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Esope ; car Dieu sçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui, ainsi il ne peut rien apprendre des hommes ; non seulement vous vous abusez vous-même, mais vous voulez encore faire connoî-

Digitized by Google

tre l'ignorance de votre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles est soutenue de trente Poutres que deux Femmes environnent. Voilà une belle question, lui répondit Esope, les enfans parmi nous sçavent expliquer cela dès le berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'est le Monde ; ce Pilier, c'est l'Année ; les Villes sont les Mois ; les Poutres, les Jours des Mois ; le Jour & la Nuit qui se succedent réciproquement, sont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ses Courtisans : Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligés de payer un tribut à Lycérus, à cause d'Esope ; mais un d'entr'eux dit au Roi : il faut lui proposer des questions bizarres, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne sçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Après cela il alla dans son appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles : Nectenabo confesse devoir à Lycérus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprès du Roi, il lui présenta ce Billet. Les Courtisans & les Conseillers du Roi dirent tout d'une voix, avant que de l'ouvrir : Nous sçavons cela ; il y a longtemps que nous en avons été instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque

Digitized by Google

vous confeſſez la dette, leur repartit Eſope, je vous en ſuis fort obligé, & vous en remercie très-humblement. Mais Nectenabo ayant lu le Billet, & ne pouvant ſouffrir les termes de dette & de tribut : Je ne dois rien à Lycérus, dit-il, & cependant vous portez tous votre témoignage contre moi, comme ſi j'étois ſon débiteur. Alors ils changerent de ſentiment & de langage, & dirent tous de concert : Nous n'en ſçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela eſt, leur repartit Eſope, votre queſtion eſt expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectenabo redoublant toujours : Il faut l'avouer, s'écria-t-il, que le Roi Lycérus eſt trop heureux d'avoir dans ſon Royaume un homme d'une érudition ſi profonde, & qui eſt comme une ſource inépuiſable de ſciences. Il mit donc entre les mains d'Eſope l'argent du tribut dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec de grandes démonſtrations d'amitié. Eſope étant retourné à Babylone, raconta à Lycérus tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Lycérus ordonna par reconnoiſſance de faire ériger, à la gloire d'Eſope, une Statue d'or.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXVII.

*Du voyage que fit Esope en Grece & à Delphes.*

PEu de temps après le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permission du Roi, qui y consentit, après qu'Esope lui eut juré qu'il retourneroit, sans y manquer, à Babylone pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de son éminent

Digitized by Google

ſçavoir, eut envie d'aller juſqu'à Delphes. Ceux du Pays étoient charmés de l'entendre diſcourir : cependant ils ne lui portoient point de reſpect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Eſope, les regardant : Habitans de Delphes, leur dit-il, je pourrois vous comparer, avec juſtice, à une piece de bois qui flotte ſur la Mer : Ceux qui la voient de loin pouſſée par les ondes, croient que c'eſt quelque choſe d'un grand prix ; mais ils en jugent tout autrement, quand la Mer l'a portée ſur le rivage. Lorſque j'étois fort éloigné de votre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui méritoient toute mon eſtime ; mais depuis que je ſuis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai abſolument changé de ſentimens, & je vous regarde comme les plus mépriſables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la ſorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il paſſeroit, prirent la réſolution de le faire mourir par artifice & par une calomnie concertée. Pour mieux exécuter leur deſſein, ils s'aviſerent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les meubles d'Eſope, qui, ne ſe doutant nullement de ce complot, & de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, ſortit de Delphes pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes

Digitized by Google

coururent après, ils l'arrêterent, & l'accuserent comme un sacrilege. Il se défendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche ; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils fouillerent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisant grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Esope, connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser continuer son voyage. Non-seulement ils refuserent de le relâcher, mais encore ils le traînerent en prison comme un sacrilege, & le firent condamner à la mort par les suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans sa prison son infortune. L'un de ses amis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une Femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli son Mari, alloit pleurer tous les jours sur son tombeau ; un Laboureur, qui travailloit à la terre assez près de là, conçut de l'amour pour cette Femme, &, ayant quitté ses Bœufs & sa Charrue, alla dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte ? C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma

Digitized by Google

Femme, lui répondit-il, & je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la Femme. Puisque nous sommes tous deux dans la même situation, ajouta le Paysan, qui peut nous empêcher de nous marier ensemble? J'aurai pour vous la même tendresse que j'avois pour mon Epouse, & vous m'aimerez comme vous aimiez votre Mari. Ce discours persuada la Femme, ils convinrent ensemble de se marier. Pendant qu'ils faisoient leurs conventions, un Voleur enleva les bœufs du Paysan, qui, retourné à son champ, & n'y trouvant plus ses bœufs, commença à se désespérer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme sortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur: Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore! Oui, sans doute, lui répondit-il; c'est maintenant que j'ai bien raison de pleurer. Voilà, à peu près, continua Esope, l'état où je suis; après avoir évité de grands périls, je ne vois point de moyen d'éviter la mort dont je suis menacé; c'est pour cela que je pleure.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXVIII.

*Esope est livré pour être précipité du haut d'un Rocher.*

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la prison d'Esope : ils l'en tirerent avec violence, pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lorsque les Bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenouille, la pria de venir souper avec lui : il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger.

Digitized by Google

Le Rat lui disoit : Mangez, mon Amie. La Grenouille, après qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle : Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil votre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang, elle nageoit entre deux eaux ; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boir. Il dit, en se mourant, ces paroles à la Grenouille : Vous êtes la cause de ma mort ; mais un plus grand que vous me vengera quelque jour. Sa prédiction fut accomplie peu de temps après ; car un Aigle ayant apperçu le corps du Rat qui flottoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessus, & l'enleva avec la Grenouille qui lui tenoit par le pied, & il dévora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force ; mais j'aurai des vengeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se réfugia dans le Temple d'Apollon ; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent sur une éminence, pour le précipiter. Durant le chemin Esope leur disoit : Ecoutez-moi, Peuples de Delphes : Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, ne sçachant où se cacher,

Digitized by Google

cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se réfugia dans le trou d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'Escarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre Animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'Aigle indigné, donna un coup d'aile à l'Escarbot, enleva le Lievre, l'étrangla & le dévora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'Aigle pour reconnoître son nid; il y entra, il y fit un trou par où les œufs de l'Aigle tomberent, & se casserent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé; l'Escarbot y monta, & fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne sçachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un Ennemi qu'il ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet Oiseau est sous la protection du Maître des Dieux,) & mit sur ses genoux la troisieme partie de ses œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand soin; mais l'Escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secouer, & ne se souvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber, & ils se briserent. Jupiter ayant appris de l'Escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer



Digitized by Google

vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impiété contre Jupiter même; puisque l'Escarbot l'avoit conjuré en son nom, sans en pouvoir rien obtenir, fit une févere réprimande à l'Aigle, lorsqu'il fut de retour, & lui dit que l'Escarbot étoit la cause de tous ses chagrins, & qu'il avoit eu raison de se venger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'espece des Aigles fût entierement détruite, persuada à l'Escarbot de se réconcilier de bonne foi. L'Escarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égard pour la médiation de Jupiter, qui ordonna sagement que les Escarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne méprisez point le Dieu dans le Temple duquel je suis venu chercher un asyle, quoique ce Temple ne soit pas fort grand, ni proportionné à la majesté de ce Dieu; car assurément il punira l'impiété des méchans. Les Habitans de Delphes ne se souciant pas de ses remontrances, le conduisoient toujours au lieu destiné pour son supplice. Esope voyant que tous ses discours ne les attendrissoient point, & ne pouvoient leur faire changer de résolution, leur parla en ces termes: Ecoutez, hommes cruels & avides de sang: Un Laboureur ayant vieilli à la campagne, sans avoir jamais mis le pied dans la Ville, pria ses valets de l'y trans-

Digitized by Google

porter pour la voir. Ils attelerent des Afnes à un Chariot, fur lequel ils mirent le Vieillard, & le laifferent aller tout feul. Peu de temps après il s'éleva un grand orage mêlé de pluies & de vents, & l'air s'obfcurcit. Les Afnes qui ne connoiffoient plus leur chemin, fans fçavoir où ils alloient, conduifirent le pauvre Vieillard fur le bord d'un précipice. Ce malheureux fe voyant dans un péril prefque inévitable : Hélas ! s'écria-t-il, en s'adreffant à Jupiter, en quoi ai-je offenfé votre Majefté, pour me faire mourir d'une maniere fi tragique, non point par des Chevaux courageux, ni par des forts Mulets, mais par des Afnes qui font les plus vils de tous les animaux ? Mon fort reffemble en quelque maniere à celui de ce malheureux Vieillard ; & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'eft que je fuis condamné à la mort, non point par des hommes fages & d'un grand mérite, mais par les plus indignes & les plus méchans hommes de l'Univers Etant fur le point d'être précipité, il leur dit encore cette Fable : Un homme devint éperdument amoureux de fa propre fille, dont il abufa, après avoir envoyé fa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'exécuter fon infame projet. Cette fille lui difoit : Mon Pere, vous faites une chofe abominable ; j'aimerois beaucoup mieux être déshonorée par d'autres hommes que par vous, qui m'avez donné la vie. Je vous

fais le même reproche, infames Habitants de Delphes ; j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Sylla & de Charybde, ou dans les Rochers de l'Afrique, que de périr injustement par des mains si indignes. Je déteste votre Patrie, & j'atteste les Dieux qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphes, sans s'arrêter à ses menaces, le précipiterent du haut d'un rocher, & il mourut. Peu de temps après tout le Pays se vit désolé par la peste. Ils consulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient faite à Esope, & qu'il falloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par sa mort. Le remords qu'ils en eurent, les obligea à lui dresser une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus Sages de ce temps-là ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Esope, vinrent à Delphes, & s'étant informés de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Esope, ils en tirent une cruelle vengeance.

LES FABLES

Digitized by Google

# LES FABLES D'ESOPE.

## FABLE PREMIERE.

*Le Coq & la Perle.*

Le Coq sur un fumier grattoit, lorsqu'à ses yeux
Parut un Diamant : Hélas ! dit-il, qu'en faire ?
Moi qui ne suis point Lapidaire ;
Un grain d'orge me convient mieux.

UN Coq trouva par hasard une Perle en grattant dans un fumier ; il la rejetta, & dit : Un Lapidaire rendroit graces aux Dieux d'une telle fortune ; mais à mon égard, une Perle me convient si peu,



Digitized by Google

que je m'estimerois beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Ce Trésor qu'un Coq mal-habile
Rebute, & voit ici d'un œil indifférent,
C'est Homere ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.

## FABLE II.

*Le Loup & l'Agneau.*

Un Loup querelloit un Agneau,
Qui ne sçavoit pas troubler l'eau:
A tous coups l'injuste puissance
Opprime la foible innocence.

LE Loup & l'Agneau se désaltéroient dans le courant d'un Ruisseau: Le premier fort près de sa source, l'autre fort au-dessous.

Digitized by Google

Le Loup, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour mettre l'Agneau en pieces, ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il courut à lui, & l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrois-je la troubler, lui dit l'Agneau tout tremblant? Je bois fort au-dessous de l'endroit où vous buvez: Croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas seulement la pensée. Hier, repliqua le Loup, je vis ton Pere qui animoit par ses cris des Chiens qui me poursuivoient. Il y a plus d'un mois, répondit l'Agneau, que mon Pere a senti le couteau du Boucher. C'étoit donc ta Mere, poursuivit le cruel: Ma Mere, repartit l'autre, mourut ses jours passés en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le Loup, en grainçant les dents, je sçais combien tu me hais, toi & tous les tiens, il faut que je m'en venge. Cela dit, il se lance sur l'Agneau, l'étrangle & le mange.

L'Agneau n'alléguoit rien pour sa juste défense,
Qui ne mît le Loup dans son tort:
Mais il ne sçavoit pas qu'opprimer l'innocence,
C'est le droit du Méchant, quand il est le plus fort.



Digitized by Google

# FABLE III.

*La Grenouille, le Rat & le Milan.*

Le Rat & la Grenouille auprès d'un Marécage
S'entretenoient en leur langage ;
Le Milan fond sur eux,
Et les mange tous deux.

LA Grenouille contestoit avec le Rat : La premiere soutenoit qu'à bon droit elle s'étoit mise en possession de certain Marais. L'autre prétendoit au contraire, qu'il lui appartenoit, & partant que la Grenouille devoit le déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la dispute s'échauffa entr'eux, & à tel point, qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beaucoup mieux fait de s'accorder ; car

Digitized by Google

tandis qu'échauffés au combat, ils ne pensoient à rien moins qu'au Milan, celui-ci qui les guettoit de loin vint fondre sur les combattans, & les mit tous deux en pieces.

C'est ainsi, petits Princes,
Qui vous entre-battez, que pendant le débat,
Un Voisin plus puissant fondant sur vos Provinces;
A vos dépens viendra terminer le combat.

## FABLE IV.

*Le Cerf & la Brebis.*

Le Cerf & la Brebis eurent une querelle;
Mais parce que le Loup en étoit le témoin,
Elle avoua la dette, & lorsqu'il fut bien loin,
Quand on promet par force, on ne doit rien, dit-elle.

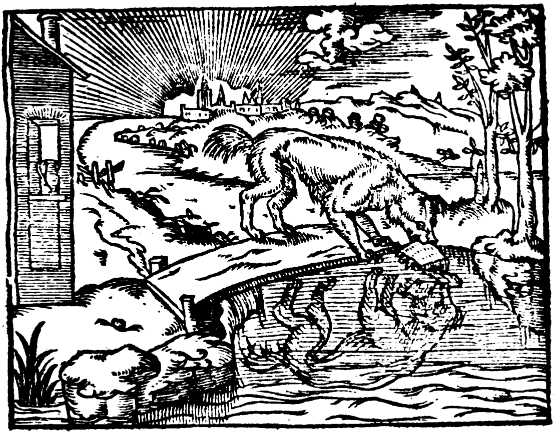
LE Cerf accompagné du Loup demandoit à la Brebis qu'elle eût à lui rendre un

boiſſeau d'Orge qu'il lui avoit, diſoit-il, prêté. La Brebis, que la préſence du Loup intimidoit, avoua la dette, quoiqu'elle n'eût jamais rien emprunté du Cerf, & prit jour pour s'acquitter envers lui. Ce jour venu, l'autre ne manqua pas d'aller chez la Brebis, & de la ſommer de lui tenir parole; mais celle-ci qui le vit ſeul, ſe moqua de lui. Je ne ſuis pas, lui dit-elle, obligée de vous la tenir, puiſque je ne vous l'ai donnée que par force, & de peur du Loup, qui vous accompagnoit: Allez, je ne vous dois rien.

Le Cerf n'étoit pas trop content;
Il crut que la Brebis l'alloit payer comptant.
Mais il étoit bien fou de compter ſur ſon Orge;
Tient-on un Traité fait le poignard ſur la gorge?

Digitized by Google

# FABLE V.



*Le Chien & l'Ombre.*

Le morceau dans la geule un Chien passoit à nage,
Et comme au travers l'onde il en eut vu l'image,
Pour elle il oublia le corps qu'il laissa cheoir.
Où ne nous réduit point l'avidité d'avoir !

UN Chien traversoit une Riviere sur un Pont, tenant un morceau de chair dans sa gueule ; il en vit l'Ombre dans l'eau, & crut que c'étoit quelque nouvelle proie. Aussi-tôt il lâcha la sienne, & s'élança vers ce rien, qui lui sembloit être un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée ! Malheureux que je suis ! s'écrioit-il, en



Digitized by Google

regrettant ce qui lui étoit échappé, pour n'avoir sçu m'en tenir à ce que j'avois, j'ai tout perdu.

Combien de Conquérans aussi fous que ce Chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, & n'ont rien !
Hé, sans porter le feu sur les Etats des autres,
Monarques, ne songez qu'à conserver les vôtres !

## FABLE VI.

*Le Lion allant à la Chasse avec les Animaux.*

Les Animaux disoient tout d'un commun accord,
Chassons, que les profits soient également nôtres :
Mais le Lion prit tout, ne laissant rien aux autres.
Voilà comme on partage avec le plus fort.

LE Lion, la Brebis & quelques autres Animaux allerent ensemble à la Chasse.

Digitized by Google

Le premier avoit juré qu'au retour il partageroit également entre tous ses Associés, ce que les uns ou les autres auroient pris. Un Cerf tomba dans les lacs de la Brebis, qui en avertit aussi-tôt le Lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, & en fit le partage, en présence des Animaux. Voici comment: Parce que je m'appelle Lion, la premiere part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux, ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisieme, comme au plus fort; & si quelqu'un de vous me dispute la quatrieme, je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi le Lion prit le Cerf tout entier, sans que ses Associés osassent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encore qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une Province,
Petits, qui vous liguez avec un méchant Prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.



Digitized by Google

# FABLE VII.

## *Le Loup & la Grue.*

La Grue ayant tiré de la gorge du Loup
Un os de son long bec, qui le pressoit beaucoup;
Il n'a tenu qu'à moi de vous manger, Commere,
Lui dit le Loup ingrat, & c'est votre salaire.

UN Loup mangea une Brebis, mais si goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans sa gorge, & y resta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du secours; mais il eut beau en demander, chacun le laissa crier, sans se mettre en peine du mal qu'il ressentoit. Il étoit, disoit-on, très-justement puni de sa gourmandise.

Digitized by Google

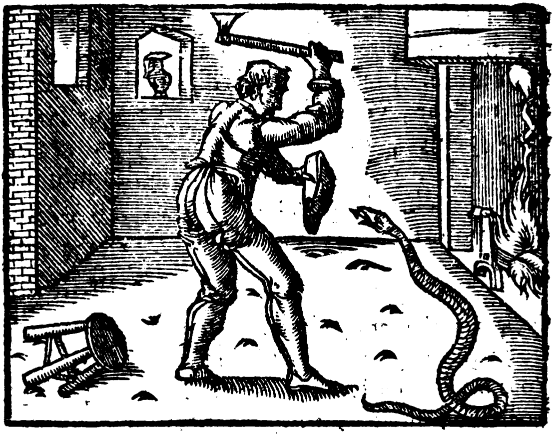
La Grue seule se laissa gagner par ses belles paroles, & se mit en devoir de le soulager, fourra son long bec dans son gosier, & en tira l'os qui le suffoquoit, puis lui demanda récompense du bon office qu'elle venoit de lui rendre. Ma mie, lui dit le Loup d'un ton railleur, vous n'y pensez pas : Moi, vous récompenser, quand vous m'êtes redevable de la vie, quand il n'a tenu qu'à moi de vous arracher le cou : Allez, ingrate, vous êtes trop heureuse de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat, pour toute récompense,
Un pareil compliment paiera votre imprudence.
Vous me fîtes du bien, je ne vous fis nul mal
Tout cela, diroit-il, me semble fort égal.



Digitized by Google

# FABLE VIII.



*Le Laboureur & la Couleuvre.*

Transſie & demi-morte étoit une Couleuvre :
Un homme auprès du feu la mit dans ſa maiſon ;
Qu'enſuite elle infecta de ſon ingrat poiſon.
Ah ! quel prix pour une bonne œuvre ?

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre tranſie de froid, & demi-morte, il en eut pitié, la prit, & l'emporta dans ſa Cabane, où après avoir allumé un grand feu, il la réchauffa ſi bien, & en prit tant de ſoin, que peu à peu elle reprit ſes forces ; mais le premier uſage qu'elle en fit, fut de s'élever contre ſon Bienfaicteur, &

Digitized by Google

de se lancer sur lui pour le piquer. Méchante, lui dit le Laboureur surpris de son ingratitude, est-ce ainsi que tu reconnois le bien que je viens de te faire ? Après que je t'ai sauvé la vie, tu cherches, ingrate, à me l'ôter. Cela dit, il prit une hache & la tua.

C'est ainsi qu'un ingrat est de son Bienfaiteur
Le plus cruel persécuteur :
Vous l'accablez de biens, il s'en sert pour vous nuire ;
Vous voulez l'élever, il cherche à vous détruire.

Digitized by Google

## FABLE IX.

*Le Sanglier & l'Asne.*

L'Asne, mauvais plaisant, railloit le Sanglier,
Qui d'abord en conçut un dépit effroyable :
Après il en eut honte, & tâcha d'oublier
Qu'il eut grincé les dents contre ce misérable.

L'Asne se moquoit un jour du Sanglier, & le bravoit. Celui-ci fut sur le point de l'en punir, mais il retint sa colere : Malheureux, lui dit-il en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me seroit aisé de rabattre ton insolence ! Mais aux Dieux ne plaise que je m'emporte contre un lâche, qui n'en vaut pas la peine.

Se venger d'un Faquin, c'est se déshonorer :
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

Digitized by Google

# FABLE X.

*Le Rat de Ville & le Rat des Champs.*

Le Rat de Ville étoit dans la délicatesse ;
Le Rat des Champs vivoit dans la simplicité ;
L'un avoit plus de politesse,
L'autre étoit plus en sûreté.

LE Rat de Ville & le Rat des Champs se traiterent tour à tour. Le dernier commença la Fête dans un endroit fort écarté, & tira de son trou l'élite de ses Provisions, des Pois, du Fromage, & quelque peu de Lard. Il étoit pauvre, ainsi ce fut là tout ce qu'il put servir à son Ami, qui plus content du bon accueil de son Hôte que de ses mets

Digitized by Google

grossiers, n'y touchoit par complaisance que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le Rat de Ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, & lui vanta fort la chere qu'il faisoit à la Ville. Le Campagnard s'y rendit, & trouva dans un fort beau Sallon le Festin préparé, sur un tapis couvert de relief de viandes exquises : Mais à peine eut-il commencé à manger, qu'un Valet ouvrant brusquement la porte du lieu où il étoit, vint troubler la joie des deux Amis, qui tout épouvantés s'enfuirent, qui deçà, qui delà. Le Valet retiré, le Rat de Ville rappella son Compagnon, qui demi-mort de la frayeur qu'il avoit eue, lui demanda si on lui donnoit souvent de pareilles alarmes : à tous momens, repliqua l'autre : mais il n'est point de plaisir sans peine. Quels que soient les vôtres, repartit le premier, s'ils ne sont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu, j'ai d'abord envié l'abondance de vos repas; mais comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens que de tous les vôtres.

Il n'est point de plaisir où la crainte se trouve,
Riches, c'est ce qu'ici ce Rat sensé vous prouve.
Liberté, vous dit-il, repos & sûreté
Sont des biens qu'on ne voit que chez la Pauvreté.

Digitized by Google

## FABLE XI.

*L'Aigle & la Corneille.*

La Corneille excroqua la pâture de l'Aigle,
L'Aigle en rit comme font les magnanimes cœurs :
Aux petits appartient la fourbe ; & dans la regle
Il faut mieux que les Grands soient trompés que trompeurs.

UN Aigle tenoit une Huître entre ses serres, & s'efforçoit d'en rompre l'écaille pour en tirer le Poisson qu'elle renfermoit, mais sans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une Corneille, qui mouroit d'envie de lui excroquer sa proie ; élevez-vous en l'air,

Digitized by Google

& le plus haut qu'il vous ſera poſſible ; puis laiſſez tomber votre Huître ſur ces cailloux, l'écaille ſera bien forte ſi elle ne s'y briſe. L'Aigle trouva l'expédient merveilleux, & fit ce que l'autre lui conſeilloit : mais la conſeillere ſeule y trouva ſon compte ; car l'Huître s'étant briſée en tombant, la Corneille en enleva le Poiſſon, & prit la fuite, non ſans rire de la ſotte crédulité de l'Aigle.

Quand un fourbe vous dit : Pour finir votre affaire
Voici ce qu'il faut faire ;
Vous croyez que pour but il n'a que votre bien ;
Mais déſabuſez-vous, il ne ſonge qu'au ſien.

Digitized by Google

## FABLE XII.

*Le Renard & le Corbeau.*

Le Renard du Corbeau loua tant le ramage,
Et trouva que sa voix avoit un son si beau,
Qu'enfin il fit chanter le malheureux Corbeau,
Qui de son bec ouvert laissa cheoir un fromage.

UN Corbeau tenoit un fromage dans son bec. Un Renard en sentit l'odeur, & s'avançant vers le Corbeau : Que vois-je, lui dit-il d'un air surpris ? On m'avoit fait entendre que votre plumage étoit noir. Hé, grands Dieux ! celui d'un Cygne n'est pas plus blanc. De grace, Seigneur Corbeau, permettez que je vous contemple un

Digitized by Google

moment tout à mon aise. Sans flatterie, vous me semblez si beau, que je ne puis me lasser de vous admirer. Mais, ajouta t-il, en adoucissant sa voix : Je suis bien persuadé que la beauté n'est pas la seule perfection qui vous distingue. La Nature qui s'est plu à vous rendre le plus accompli de tous les Oiseaux, vous a donné sans doute une voix divine; & pour bien chanter, il n'est, j'en jurerois, dans nos bois, que vous & le Rossignol. A ce discours le Corbeau, tout transporté d'aise, voulut faire connoître que le Renard ne se trompoit pas, & ouvrit le bec pour chanter; mais en l'ouvrant il laissa tomber sa proie, & le Renard s'en saisissant, prit aussitôt congé du Corbeau, aussi satisfait, disoit-il en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de la voix.

Ce Corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle, & ne s'apperçoit point
Que pour mieux le duper, un Flatteur le cajole:
Hommes, qui d'entre vous n'est Corbeau sur ce point?

Digitized by Google

## FABLE XIII.

*Le Renard & l'Aigle.*

Comperes & Voisins assez mal assortis,
A la tentation tous deux ils succomberent ;
Car l'Aigle du Renard enleva les petits,
Et le Renard mangea les Aiglons qui tomberent.

UN Aigle avoit fait son nid sur un Chêne. Au pied de cet arbre un Renard nourrissoit ses petits, & tous deux y sembloient s'entr'aimer. Un jour que le dernier étoit allé chercher pâture, l'Aigle fondit tout à coup sur les petits du Renard, les enleva, & en fit curée à ses Aiglons. L'autre de retour reconnut la per-

Digitized by Google

fidie de son voisin, & en fut outré; Mais comme il ne pouvoit atteindre son ennemi, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux Dieux le soin de sa vengeance. Ils ne laisserent pas long-temps cette méchanceté impunie; car quelques jours après, l'Aigle qui avoit remarqué que des Laboureurs sacrifioient une Chevre sur l'Autel de leur Dieu, vint en enlever un morceau, où quelques charbons en feu s'étoient attachés, & les emporta avec la chair dans son Nid. Comme il n'étoit fait que de paille & d'autres matieres combustibles, il s'embrasa d'abord, & les Aiglons tomberent à terre. Alors le Renard qui se tenoit au pied du Chêne, se jetta sur eux, & rendit la pareille à l'Aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Grand, quelque soit votre avantage
Sur un foible ennemi, craignez de l'outrager;
N'armât-il contre vous qu'une impuissante rage,
Tremblez; il est des Dieux qui sçauront le venger.

Digitized by Google

# FABLE XIV.

*Le Lion accablé de vieillesse.*

Contre un Lion caduc la rage se débonde
Des autres Animaux qui lui furent soumis.
C'est la plus grande pitié du monde
D'être vieux, & d'avoir quantité d'ennemis.

LE Lion couché dans sa Caverne, languissoit accablé de vieillesse, & sur le point d'expirer. Les animaux qui ne le craignoient plus dans cet état, accoururent de toutes parts pour l'insulter. L'Asne même parut, & vint avec bravade le frapper d'un coup de pied. Ah ! s'écria le Lion, en se tournant vers le Loup & le Sanglier, j'ai souffert patiemment tous vos outrages,

Digitized by Google

tout lâches qu'ils sont ; mais qu'un Asne ose me faire insulte, ah ! c'est ce que je ne puis endurer.

As-tu la force en main ? on te craint, on t'admire ;
Déchu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état de nuire ?
Tout, jusques au Faquin, insulte à ton malheur.

## FABLE XV.

*L'Asne & le petit Chien.*

L'Asne flatta son Maître, & crut qu'il feroit bien
S'il pouvoit imiter les caresses du Chien ;
Il lui mit lourdement ses pieds sur chaque épaule :
La riposte fut prompte, & faite à coups de gaule.

UN homme caressoit un petit Chien en présence de son Asne ; celui-ci envioit le

Digitized by Google

le bonheur du premier. Que fait ce Chien, disoit-il en lui-même, pour mériter les caresses de notre Maître ? Quelquefois il lui donne la patte. Eh bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt tout aussi heureux que ce petit animal. Cela dit, il se leve sur ses pieds de derriere, & présente lourdement ceux de devant à son Maître. Et celui-ci fort surpris, rebuta des caresses si grossieres, & appella ses Valets, qui accoururent, & payerent à grands coups de bâton la civilité du Baudet.

Ne sortez point de votre caractere :
Soyez ce que le Ciel vous fit :
Un Sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.



Digitized by Google

# FABLE XVI.

*Le Lion & le Rat.*

Un Lion prend un Rat, & ne lui fait point mal ;
En des filets tendus ce Lion s'embarrasse,
Ces filets sont rongés par ce foible Animal :
Et le grand du petit reçoit la même grace.

TAndis qu'un Lion dormoit, un Rat s'en approcha, fit cent tours autour de lui, enfin s'émancipa jusqu'à sauter sur sa croupe. Le Lion s'en éveilla, le prit, & fut sur le point de l'écraser ; mais le jugeant indigne de sa colere, il le lâcha. Celui-ci qui lui devoit la vie, trouva bientôt l'occasion de s'en revancher ; car quelques jours aprés, le Lion tomba dans les filets des Chasseurs. La Fo-

Digitized by Google

rêt retentit de ses rugissemens : à ce bruit, le Rat accourut, rongea les mailles des réseaux qui enveloppoient son Bienfaicteur, & fit si bien qu'il le délivra.

Ménager tout le monde est chose salutaire :
C'étoit fait du Lion sans le Rat, qui l'eût dit ?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire :
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.

## FABLE XVII.

*L'Hirondelle & les Oiseaux.*

L'Hirondelle aux Oiseaux qui voulurent l'entendre,
Dit : Tâchez d'empêcher la semaille du Lin :
Elle vous est nuisible ; & le project malin
D'en faire quelque jour des filets pour vous prendre.

UNe Hirondelle vit un Laboureur qui ensemençoit une Cheneviere, & courut



Digitized by Google

en avertir les Oiseaux. Un jour, leur disoit-elle, cette graine vous sera funeste. Le chanvre viendra, & l'Oiseleur en fera mille engins qui serviront à vous prendre : Croyez-moi, volez tous sur ce champ & mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas ; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crût. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe ; car si vous la laissez, vous vous en repentirez. Arrachez-la vous-même, lui repartit-on, pour nous, nous n'en avons pas le loisir. Enfin le chanvre étant mûr, l'Hirondelle courut aux Oiseaux, & leur dit : Ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver. Si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors elle quitta la compagnie des Oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu croire, car quelque temps après l'Oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, & les y prit presque tous.

Prévoyez les malheurs, comme fit l'Hirondelle ;
Mais sur-tout écoutez un Conseiller fidele :
Un bon avis n'est pas à rebuter ;
Heureux qui sçait en profiter.

Digitized by Google

## FABLE XVIII.

*Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Une Poutre pour Roi faisoit peu de besogne,
Les Grenouilles tout haut en murmuroient déjà ;
Jupiter à la place y mit une Cicogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

LES Grenouilles se lasserent de vivre en République. Jupiter, s'écrierent-elles un jour, donnez-nous un Roi qui sache nous gouverner. Le Dieu rit de leur imprudence, & leur refusa long-temps ce qu'elles lui demandoient : Mais enfin étourdi de leurs cris, il se résolut, quoiqu'à regret, de les contenter, & lança dans leurs marais un Soliveau.



Digitized by Google

Le bruit qu'il fit en tombant, intimida si fort les Grenouilles, qu'elles se plongerent au fond de leurs Marécages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, & d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau Roi, puis se rassura jusqu'à s'en approcher; enfin le voyant sans mouvement, se mit à sauter & resauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde d'une troisieme, & celle-ci de toutes les autres, qui fort mal satisfaites de leur Prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, & lui en demanderent un autre qui fût plus agissant. Le Dieu leur envoya la Cicogne, qui en fort peu de temps en croqua la moitié. Et celles-ci crierent plus fort que jamais, & demanderent à Jupiter qu'il les délivrât de leur Tyran. Mais il ne voulut plus les entendre: Puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon Roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à son Roi, tel que le Ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici sagement vous ordonne:
Tel Peuple las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

Digitized by Google

## FABLE XIX.

*Les Colombes & le Milan.*

Les Colombes en guerre avecque le Milan
Veulent que l'Epervier à leur tête demeure :
Mais leur condition n'en devient pas meilleure,
Ayant un Adversaire, & de plus un Tyran.

LE Milan faisoit rude guerre aux Colombes ses voisines. Celles-ci pour se mettre à couvert de ces hostilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de se choisir entre les Oiseaux un Roi qui pût faire tête à leur Ennemi. Le Faucon fut ce Roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le Colombier, sous prétexte de reconnoître les forces de



Digitized by Google

ſon parti, qu'il ſe jetta ſur les Colombes, & les tua toutes.

Nos voiſins, dit un Peuple, arment pour nous ſurprendre;
Oppoſons-leur un Chef qui puiſſe nous défendre.
On l'élit, mais bientôt le Chef eſt un Tyran,
Et le Faucon fait pis que n'eût fait le Milan.

## FABLE XX.

*Le Voleur & le Chien.*

Le Chien dit au Larron qui le vouloit ſurprendre
Par l'appas d'un morceau de pain:
Il n'eſt pas queſtion de profit ni de gain,
Et tu viens moins ici pour donner que pour prendre.

UN Voleur s'efforçoit d'entrer pendant la nuit dans une maiſon à deſſein d'y

faire quelque vole ; mais il en fut empêché par un Chien qui la gardoit. Comme celui-ci ne cessoit d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, & crut l'engager par ce moyen à se taire ; mais le Chien le rejetta : Méchant, dit-il à l'Homme, je pourrois accepter ton présent, si je ne connoissois dans quelle vue tu me l'offres. Va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Où sont les Serviteurs qui suivent de ce Chien
La prudence fidelle ?
En dépit des Méchans, Princes, tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modele.



Digitized by Google

# FABLE XXI.

*La Truie & le Loup.*

A la Truie en travail le Loup disoit, Madame,
Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup:
Elle qui reconnut l'intention du Loup,
Peste soit de la Sage-femme.

UN Loup vit une Truie en travail. Commere, lui dit-il, en s'approchant d'elle d'un air officieux, si vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée: & pour ce qui est de vos Petits, si vous voulez m'en confier la garde, comptez qu'ils seront près de moi fort en sûreté. Compere, lui dit la Truie, j'en suis bien persuadée; mais si tu voulois bien t'éloigner du

Digitized by Google

lieu où je suis, il me semble que les Petits & la Mere auroient encore moins à craindre.

La Truie en refusant les offres de service
Que lui faisoit un Loup passé Maître en malice,
Fort à propos, je crois, disoit au fond du cœur,
Fou qui donne sa Bourse à garder au Voleur.

## FABLE XXII.

*Le Chasseur & le Chien.*

N'êtes-vous pas injuste autant qu'on le puisse être ?
Vous m'aimiez autrefois, & vous m'estropiez,
Parce que je n'ai plus ni de dents, ni de pieds:
Voilà ce qu'un vieux Chien reprochoit à son Maître.

UN Chasseur lançoit un Cerf, & tâchoit de ranimer par ses cris, & par le son du



Digitized by Google

Cor, un Chien que la vieillesse avoit rendu pesant & tardif. Celui-ci qui manquoit bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort, & courut de telle vîtesse, qu'il atteignit la Bête, & la mordit, mais faute de dents, il ne put l'arrêter. Alors le Chasseur au désespoir de manquer sa proie, courut au Chien, & le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'étoit plus bon à rien. Si je ne suis plus ce que je fus autrefois, lui repliqua le Chien, ne t'en prends qu'à ma vieillesse. Maintenant je vaux peu, je l'avoue; mais, ingrat, souviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeunesse.

Que faire, dit un Grand, de ce vieil Officier ?
Qu'il parte : il ne peut plus me rendre aucun service.
D'accord : mais rendez-lui justice :
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier ?

Digitized by Google

## FABLE XXIII.

*Les Lievres.*

Le Vent faisoit du bruit dans une Forêt noire ;
Les Lievres eurent peur, nul ne les poursuivant :
Je crois, dit l'un d'entr'eux, que ce n'est que le Vent ;
Mais nous aurons toujours de la peine à le croire.

UNe Forêt battue du Vent, faisoit plus de bruit que de coutume. Les Lievres s'en effrayerent. Sauvons-nous, dit l'un d'eux ; j'entends les cris du Chasseur, & les abois des Chiens, & toute la bande prit aussi-tôt la fuite. Un Marais l'arrêta ; des Grenouilles y sautoient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faisoient en s'y plongeant

Digitized by Google

augmenta l'épouvante du Chef de nos Fuyards. Comme il ne pouvoit fuir en avant, & qu'il n'osoit rebrousser en arriere, son embarras s'accrut, & à tel point, qu'il ne sçavoit plus quel parti prendre. Cependant un de la Troupe réfléchissoit sur ce qui les avoit si fort effrayés. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du Vent & des Grenouilles. A ces mots les Lievres se rassurerent, & retournerent dans la Forêt.

Chaque Grenouille étoit pour le Lievre un Chasseur,
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur;
Un troupeau de Moutons, qui paît dans la Prairie,
C'est aux yeux d'un poltron de la Cavalerie.

Digitized by Google

## FABLE XXIV.

*Le Chevreau & le Loup.*

Ouvre à ta Mere, ingrat, peux-tu la méconnoître,
Dit le Loup au Chevreau, se contraignant beaucoup ?
Le Chevreau répondit : Vous pourriez fort bien l'être,
Mais par la fente on voit que vous êtes le Loup.

UNe Chevre enferma son Chevreau dans sa Loge, & s'en alla paître aux Champs. Un Loup qui s'en étoit apperçu, accourut dès que la Chevre fut partie, & vint frapper à la Loge. Ma fille, dit-il au Chevreau en contrefaisant la voix de la Chevre, j'ai oublié en partant de vous embrasser : Ouvrez vîte que je puisse vous marquer ma tendresse, ouvrez à votre chere Mere. Je ne puis m'y résoudre,

Digitized by Google

repartit le Chevreau, qui l'avoit reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une Chevre ; mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un Loup.

Gouverneurs, quand de près l'Ennemi vous menace,
Ainsi que ce Chevreau, veillez sur votre Place :
Tel entré dans le Fort, vous poignarde endormi,
Qui sur le Pont-levis se disoit votre Ami.

## FABLE XXV.

*La Brebis & le Chien.*

Le Mâtin ajourna la Brebis, ils plaiderent ;
Malgré sa bonne cause elle eut tort néanmoins :
Le Vautour & le Loup contr'elle déposerent.
Quelle partie, & quels témoins !

LE Chien somma la Brebis en présence de quelques Animaux, de lui rendre un Pain

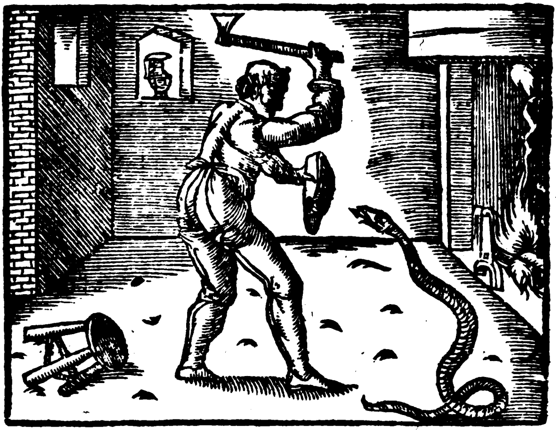
Digitized by Google

qu'il soutenoit à tort lui avoir prêté. La Brebis remontroit aux Juges, que le Chien, par une insigne mauvaise foi, demandoit ce qu'elle ne lui avoit jamais emprunté : Mais elle eut beau le lui soutenir, elle n'en perdit pas moins sa cause. Le Chien produisit pour Témoins du fait, le Vautour & le Milan ; de sorte que sur leurs dépositions, la Brebis se vit condamnée à rendre & sur le champ au premier ce qu'elle n'en avoit jamais reçu.

Plaidez contre Frippons ; faux Témoins, à grands flots,
Courront pour les servir, & seront crus : c'est l'ordre.
Vous rendrez le Pain, & si gros,
Que Milans & Vautours, chacun y pourra mordre.

Digitized by Google

# FABLE XXVI.



## *Le Serpent & le Laboureur.*

La cognée à la main, & d'une ame indignée,
L'Homme fuit le Reptile, après il s'en repent,
L'invite à revenir : Ma foi, dit le Serpent,
Je ne me fie à vous ; non plus qu'à la cognée.

UN Laboureur se fâcha contre un Serpent qu'il nourrissoit chez lui, & s'emporta jusqu'à le poursuivre une cognée à la main dans le dessein de le mettre en pieces : Mais celui-ci se sauva dans les bois voisins d'une telle vîtesse, que l'Homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque temps après, vit la grêle hacher tous ses grains, & crut qu'en

Digitized by Google

punition du mauvais traitement qu'il avoit fait au Reptile, les Dieux avoient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser il se met en quête du Serpent, dans la vue de se réconcilier avec lui, le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de sa part, & le prie de retourner dans sa Cabane; mais il eut beau l'en presser, le Serpent n'en voulut rien faire, & s'éloignant promptement de l'Homme: De grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerois chez toi, si je ne sçavois que tu y gardes encore ta cognée, & si je pouvois oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

Quand un Méchant me dit, d'une voix radoucie:
Sans rancune, oublions le passé, je vous prie:
Je ne vous nuirai plus. Je réponds: Je vous croi;
Mais m'éloigner de vous, c'est le plus sûr pour moi.

Digitized by Google

# FABLE XXVII.

## *Le Renard & la Cicogne.*

Maître Renard offrit un beau matin
A Dame la Cicogne un étrange Festin ;
Un Brouet fut par lui servi sur une assiette,
Dont l'Oison au long bec ne put attraper miette.
Aussi, pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps delà la Cicogne le prie :
Dans un Vase à long cou lui sert friand morceau,
Le Sot n'en put tâter ; & léchant son museau,
Il lui fallut à jeun retourner au Logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris.

VEnez dîner chez moi, dit un jour le Renard à la Cicogne, je veux vous y traiter, & de mon mieux. Celle-ci, sans se faire

Digitized by Google

beaucoup prier, accepta la parti, & s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans ; mais la chere n'y répondit pas. Pour tout mêts, l'Hôte servit à sa Voisine, sur une assiette fort plate, certain Brouet si clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas, ce fut de béquéter le plat, & presque toujours sans rien prendre ; à peine put-elle en goûter. Le Renard lapa le tout en moins de rien, non sans rire de la Cicogne, qui dissimuloit son dépit, aussi piquée qu'affamée. Il n'en rit pas long-temps. Le même jour la Cicogne l'invita à venir souper chez elle, & lui servit dans un Vase, dont l'embouchure étoit & fort longue & fort étroite, de la chair hachée : Et celle-ci qui profitoit alors de l'avantage que lui donnoit son long bec, mangea tout à son aise, & se mit à rire à son tour du trompeur, qui réduit pendant tout le Festin à ne lécher que les bords du Vase, quitta enfin la partie, & demi-mort de faim, se retira avec sa courte honte.

Vous me fîtes jeûner. Je vous rends la pareille,
Disoit la Cicogne au Renard baissant l'oreille :
Tout est dans les regles, Ami ;
Car à Fourbe, Fourbe & demi.

Digitized by Google

# FABLE XXVIII.

*Le Loup & le Buste.*

Un Loup, non sans merveille, entra chez un Sculpteur,
Il n'y va pas souvent une pareille Bête;
Voyant une Statue, il dit: La belle Tête!
Mais pour de la cervelle au dedans, serviteur.

UN jour un Loup entra dans l'Attelier d'un Sculpteur, & y apperçut un Buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté; mais dès qu'il l'eut vu de plus près, & qu'il eut remarqué que le Buste ne donnoit aucun signe d'entendement: O

Digitized by Google

la belle tête ! s'écria-t-il, c'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

Par-tout Bustes pareils, à la Cour, à la Ville ;
Qu'il vienne ce Loup habile,
Pour y rire de plus d'un Sot ;
O, que d'occasions d'y placer son bon mot!

## FABLE XXIX.

*Le Geai paré des Plumes du Paon.*

Oses-tu bien cacher tes plumes sous les nôtres,
Dirent les Paons au Geai rempli d'ambition ?
Qui s'éleve au-dessus de sa condition,
Se trouve bien souvent plus bas que tous les autres.

UN Paon perdit dans sa mue quelques-unes de ses plumes ; un Geai les ra-

Digitized by Google

massa, & s'en revêtit. Alors il crut surpasser en beauté les Paons même, & vint tout bouffi d'orgueil se faufiler avec eux, mais sa vanité fut bientôt punie. Les Paons qui reconnurent l'artifice, lui arracherent ses fausses plumes, & le chasserent à grands coups de bec de leur compagnie. Ainsi le Geai battu & déplumé, ne fut pas même plaint des autres Geais qu'il avoit méprisés.

Qui s'éleve au-dessus de sa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confusion,
On l'a dit & redit; mais on a beau le dire;
Dans ces lieux sur ce point, que de sujets de rire!

FABLE

Digitized by Google

## FABLE XXX.

*La Mouche & le Chariot.*

Un Chariot tiré par deux Chevaux fougueux,
Rouloit sur un chemin aride & sablonneux :
Une Mouche étoit là présomptueuse & fière,
Qui dit en bourdonnant, que je fais de poussiere !

UN Cocher poussoit sur une plaine sablonneuse un Chariot que deux forts Chevaux tiroient avec vîtesse : Une Mouche s'en apperçut & vint en bourdonnant se poser sur le timon du Char, & là s'imaginant qu'elle seule le faisoit mouvoir : Voyez s'écrioit-elle, quelle poussiere je fais lever !

J'ai battu l'ennemi, la Victoire est complete,
Nous crie un fanfaron, on me doit sa défaite ;
Voyons s'il est bien vrai qu'il ait sauvé l'Etat :
Voici ce qu'il a fait : il a vu le Combat.



Digitized by Google

# FABLE XXXI.

## *La Mouche & la Fourmi.*

La Mouche qui n'eſt pas orgueilleuſe à demi,
Diſoit par vanité : Je ſuis noble, légere,
Et j'ai des traits piquans. Pour moi, dit la Fourmi,
Je ne ſuis ſimplement que bonne ménagere.

LA Mouche prétendoit avoir des avantages qui rendoient ſa condition fort ſupérieure à celle de la Fourmi. Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui diſoit-elle avec orgueil, que je crois l'emporter ſur toi. Conſidere qu'elle eſt ma vie : Quelle Créature vit plus noblement que moi ? Je ne travaille point : J'entre partout où il me plaît, dans les Palais, dans les

Digitized by Google

Temples ; & de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le sçait. Sur quelle bouche, sur quel sein ne puis-je me reposer ? Et tu voudrois après cela, misérable, te comparer à moi, toi qui tapie dans un trou, n'y subsiste qu'à peine de quelques grains à demi-pourris, & encore ne les as-tu qu'à force de travaux & de fatigues ? Il est vrai, repliqua la Fourmi, que tu habites des Palais ; mais on ne t'y regarde que comme une Importune : Ces Belles dont tu dérobes les faveurs, te chassent & te maudissent. Je conviens qu'en Eté tu fais bien meilleure chere que moi ; mais en Hiver, comment vis-tu ? tandis que reléguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y mourras de faim & de misere, je vivrai, moi, sous terre de mes provisions, & j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc, Fainéante, de me mépriser. Si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge & plus sûre.

Un riche Fainéant voit cent mets sur sa table,
Et rit du Laboureur. Ce n'est qu'un misérable ;
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le Rieur est la Mouche, & l'autre la Fourmi.



Digitized by Google

## FABLE XXXII.

*Le Singe & le Renard.*

Le Singe fut fait Roi des autres Animaux,
Parce que devant eux il faisoit mille sauts :
Il donna dans le piege, ainsi qu'une autre Bête ;
Et le Renard lui dit : Sire, il faut de la tête.

Un jour les Animaux s'assemblerent dans le dessein de se choisir entr'eux un Roi ; le Singe qui mouroit d'envie de l'être, fit en leur présence des tours si surprenans, & des gambades si légeres, qu'après avoir charmé par sa souplesse toute l'Assemblée, il en enleva les suffrages, & fut nommé Roi. Cependant le Renard chagrin de voir que l'a-

Digitized by Google

dresse l'eut emporté sur le mérite, tendit au Singe ce panneau. Sire, lui dit-il en lui montrant une fosse, au fond de laquelle étoit un piege qu'il avoit préparé, & couvert de quelques feuilles, vous sçaurez que ces jours passés j'ai découvert dans ce trou un Trésor inestimable ; or, tout Trésor, comme bien sçait votre Majesté, appartient de droit au Roi : vous êtes le nôtre ; ainsi comme il vous est acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots le Singe sauta dans la fosse ; mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchoit, il s'y trouva pris au piege du Renard. Et celui-ci éclatant de rire : Pauvre fou, dit-il à l'autre, as-tu bien pu te mettre dans l'esprit, que tu sçaurois gouverner les autres, quand tu ne sçais pas te gouverner toi-même ?

Le Singe étoit fourni d'adresse.
On eût dans mainte foire admiré sa souplesse :
Mais il manquoit de jugement :
Et sans cela voit-on de bon Gouvernement ?



Digitized by Google

# FABLE XXXIII.

## *La Grenouille & le Bœuf.*

La Grenouille ſuperbe en vain tâche à s'enfler
Pour atteindre le Bœuf, elle n'y peut aller ;
Mais en ſimple Grenouille au Marais élevée,
N'eſt que dans ſon eſpece une groſſe crevée.

UNe Grenouille vit un Bœuf qui paiſſoit près d'un Marécage. Il ne ſera pas dit, cria-t-elle à ſa Fille, en ſe gonflant de toutes ſes forces, que ce Bœuf me ſurpaſſera en groſſeur. Regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins auſſi groſſe que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. M'y voici donc : Point du tout. Oh !

Digitized by Google

pourſuivit la Grenouille, j'y viendrai, ou je.... La Folle n'acheva pas, car pendant que pour s'enfler encore, elle ſe roidiſſoit plus que jamais, elle creva.

Le Marquis fait le Duc : le Duc veut être Prince ;
Chacun s'enfle, & chacun devient enfin ſi mince,
Qu'ainſi que la Grenouille, il creve avec éclat.
On ſe perd à vouloir ſortir de ſon état.

## FABLE XXXIV.

*La Chauve-ſouris & les Oiſeaux.*

Guerre entre les Oiſeaux ſanglante & meurtriere,
Dont pas un ne voulut avoir le démenti ;
Mais la Chauve-ſouris trahiſſant ſont parti,
N'oſa jamais depuis regarder la lumiere.

LEs Oiſeaux en guerre les uns contre les autres, ſe livroient bataille. Pendant



Digitized by Google

que divisés en deux troupes, ils s'entre-battoient, la Chauve-souris sortit de ses rangs, & passa du côté des Ennemis, dans la vue d'affoiblir les siens, dont elle souhaitoit la perte; mais après que la victoire se fut déclarée pour ceux qu'elle venoit d'abandonner, elle s'en repentit. Les Oiseaux & les vaincus, aussi-bien que les vainqueurs, justement indignés de sa lâche perfidie, la chasserent, & lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se présenter devant eux. De là vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, & qu'elle ne vole que de nuit.

Profitez de cette leçon,
Faux freres, rougissez de votre perfidie;
Et connoissez que l'infamie
Suit de fort près la trahison.

Digitized by Google

## FABLE XXXV.

*La Colombe & l'Epervier.*

La Colombe est en proie à l'Epervier subtil,
Qui dans les mains d'un homme après lui-même tombe.
Eh ! que vous ai-je fait ? pardonnez-moi, dit-il.
Eh ! que vous avoit fait, dit l'autre, la Colombe ?

UN Epervier, après avoir long-temps poursuivi une Colombe, sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un Oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui disoit l'Oiseau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'Homme, t'avoit fait



Digitized by Google

cette Colombe que je t'ai vu poursuivre ? Meurs. Cela dit, il le tue.

Ainsi le Ciel permet qu'un Méchant soit la proie
D'un plus Méchant que lui,
Qu'il le paie à son tour de la même monnie
Dont il payoit autrui.

## FABLE XXXVI.

*Le Renard & le Loup.*

Le Loup se voit trahi du Renard son Compere,
Qui mene le Berger jusques dans son repaire ;
Et comme à ce massacre il a contribué,
Il hérite du Loup, & puis il est tué.

UN Loup subsistoit dans sa taniere de quelques provisions qu'il y avoit amas-

Digitized by Google

fées. Un Renard qui s'en étoit apperçu, courut lui rendre visite, dans le dessein de les lui excroquer : mais comme le Loup se tenoit sur ses gardes, il ne put y réussir. Pour les avoir d'une façon ou d'autre, voici ce qu'il fait. Il court chez un Berger, lui découvre l'endroit où le Loup s'étoit retiré, & l'y conduit, non sans le conseiller de mettre en pieces cette mauvaise bête, qui lui avoit, disoit-il, étranglé si souvent ses meilleurs Moutons. Le Berger ne manqua pas de suivre le conseil ; mais après s'être défait du Loup, il se défit encore du Renard, qu'il assomma.

Le Berger eut raison ;
Son exemple nous fait connoître,
Que trouvât-on son compte en une trahison,
On doit toujours haïr & châtier le Traître.



Digitized by Google

## FABLE XXXVII.

*Les Loups & les Brebis.*

Une ſuppenſion d'armes ſe fit jadis
　　Entre les Loups & les Brebis :
Bientôt parmi les Loups grand tumulte s'éleve,
Comme ſi les Brebis avoient rompu la Treve.

LEs Chiens faiſoient ſi bonne garde autour des Brebis, que les Loups, qui ne penſoient qu'à les étrangler, n'oſoient en approcher. Comme on ne pouvoit, ſans beaucoup riſquer, employer la force ouverte, il fallut avoir recours à la ruſe ; & voici celle dont les Loups ſe ſervirent. Ils firent propoſer une Treve aux Brebis, qui l'accepterent ;

Digitized by Google

& pour la commune sûreté, l'on convint de s'envoyer des Otages de part & d'autre. Les Chiens passerent du côté des Loups, & les Louveteaux du côté des Brebis. Elles se crurent alors fort en assurance, mais fort mal-à-propos ; car quelques jours après, aux cris que faisoient les Louveteaux, qui se voyoient séparés de leurs Meres, les Loups étranglerent les Chiens pendant qu'ils dormoient ; ensuite ils accoururent, & se jetterent sur les Brebis, sous prétexte qu'elles avoient rompu la Treve, & maltraité les Otages. Comme celles-ci n'étoient plus gardées par leurs Chiens, elles se trouverent à la merci de leurs Ennemis, qui n'eurent pas de peine à les mettre toutes en pieces.

Prétextes aux Méchans ne manqueront jamais.
Les articles signés, tel égorge son Hôte,
Qui le poignard en main, lui dit : c'est votre faute.
Vous pensiez, je le sçais, à violer la paix.

Digitized by Google

# FABLE XXXVIII.

*Le Bucheron & la Forêt.*

La Forêt parut indignée
Contre le Bucheron, qui son bois désoloit,
N'en ayant demandé qu'autant qu'il en falloit,
Pour faire un manche à sa cognée.

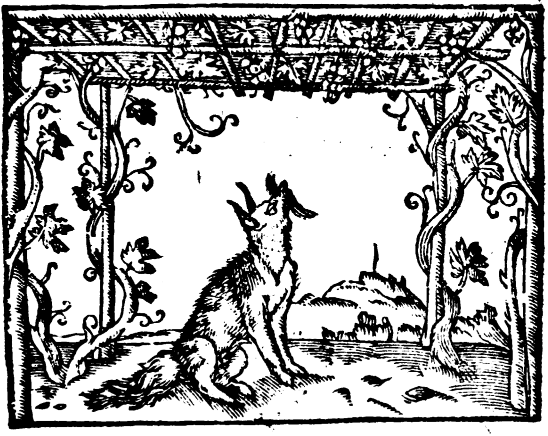
UN Bucheron pria la Forêt de lui donner de son bois autant qu'il lui en falloit pour faire un manche à sa cognée; ce qu'elle lui accorda très-volontiers : Mais elle s'en repentit, lorsqu'elle eut reconnu que ce bienfait seroit la cause de sa ruine. Le Bucheron n'eut pas plutôt emmanché sa cognée, qu'il s'en servit contre les arbres de la Forêt même, & fit si bien que coupant aujourd'hui celui-

Digitized by Google

ci, & demain cet autre, il la détruisit enfin toute entiere.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente Forêt ;
N'armez point un Méchant qui cherche à vous détruire ;
Mais pesant sagement tout ce qui peut vous nuire,
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.

## FABLE XXXIX.



*Le Renard & les Raisins.*

Les plaisirs coûtent cher ! Eh ! qui les a tout purs ?
De gros Raisins pendoient, ils étoient beaux à peindre,
Et le Renard n'y pouvant pas atteindre,
Ils ne sont pas, dit-il, encore mûrs.

Un Renard qui mouroit de faim, apperçut des Raisins qui pendoient sur le haut d'une treille assez élevée. Ils étoient mûrs,

Digitized by Google

& le drôle en eût volontiers fait son profit. Mais il eut beau sauter & resauter, la treille se trouva si haute, qu'il ne put y atteindre. Comme il vit que tous ses efforts étoient inutiles : Ces Raisins, dit-il en se retirant tête levée, je les aurois fort aisément, si je voulois ; mais ils me semblent si verds, qu'ils ne valent pas la peine que je me donnerois pour les prendre.

Ce Renard, dans le fond, étoit au désespoir.
On croit qu'il dit après, avec plus de franchise :
Les Raisins étoient mûrs ; mais toujours on méprise
Ce qu'on ne peut avoir.

Digitized by Google

# FABLE XL.

*Le Loup & le Chien.*

Que tu me parois beau, dit le Loup au Limier,
Net, poli, gras, heureux & sans inquiétude!
Mais qui te pese ainsi le cou? Mon collier.
Ton collier? Fi des biens avec la servitude.

UN Loup s'entretenoit avec un Chien des mieux nourris, & le félicitoit sur son embonpoint. Ami, lui disoit-il, à te voir si gras & si poli, il est aisé de juger que ton sort est fort au-dessus du mien. N'en fais aucun doute, repliqua le Chien. En vérité,

Digitized by Google

mon cher, quand je me repréſente que tu ne couches que dans des bois, & preſque toujours à l'air, que le plus ſouvent on t'y voit mourir de faim, haï, couru, perſécuté de tout le monde, je ne puis concevoir comment tu peux ſupporter une vie ſi miſérable. Pour moi, je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri, chez un Maître qui me fait cent careſſes; ainſi je te laiſſe à penſer ſi j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, pourſuivit-il, réſous-toi à me ſuivre. En faiſant ce que je fais au logis, tu pourras, & ſans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire, repartit le Loup? Preſque rien, répondit l'autre; écarter les Voleurs, & de temps en temps flatter le Maître : du reſte, tu n'auras qu'à boire, manger & dormir à ton aiſe. Ami, reprit le Loup tout tranſporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout auſſi-bien que toi. Cela dit, il ſuivit l'autre. Chemin faiſant, le Loup s'apperçut que le cou du Chien étoit pelé, & lui en demanda la cauſe : Ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du Colier qui ſert à m'attacher. Attacher, dit le Loup : Tu ne cours donc pas où tu veux? Pas toujours, reprit le Chien; mais à cela près, j'ai tout à ſouhait. Grand bien te faſſe, dit le Loup en rebrouſſant chemin. Quant à moi, je n'envie plus ton ſort. Moins de

Digitized by Google

biens, & plus de liberté, c'est ma devise. Cela dit, il court encore.

Dépendre dans les fers du caprice d'un Maître,
Dure condition, disoit le Loup au Chien ;
Il lui fit bien connoître,
Que sans la liberté, tout le reste n'est rien.

## FABLE XLI.

*Les Membres & le Ventre.*

Contre le Ventre un jour les Membres disputerent.
En son pressant besoin, nul ne le secourut ;
Tous las de le servir enfin se révolterent,
Et tel à qui ce Ventre appartenoit mourut.

UN jour les Membres se dépiterent contre le Ventre. Nous nous tuons, dirent-

Digitized by Google

ils, à travailler ; & pour qui ? pour un Glouton, qui sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disoit le Bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce Fainéant, disoit le Pied, que j'en suis tout fatigué ; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disoit d'une autre part la Jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le Ventre ainsi abandonné, ne tarda guere à s'affoiblir. Aussi-tôt tous les Membres s'en sentirent ; & comme chacun d'eux perdoit ses forces à mesure que le Ventre perdoit les siennes, ils tomberent bientôt en défaillance, & périrent enfin avec lui.

Dans un Etat le Souverain
Est au Peuple ce qu'est le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étroits l'un à l'autre s'unisse ;
L'un ne peut succomber que l'autre ne périsse.

Digitized by Google

## FABLE XLII.

*Le Singe & le Renard.*

Donne-moi, dit le Singe en parlant au Renard,
La moitié de ta queue. Il iroit trop du nôtre,
Dit-il, & j'aurois tort si je t'en faisois part;
Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre.

LE Singe prioit un Renard de lui donner une partie de sa queue. Voisin, lui disoit-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Et le Renard, à ce compliment, éclata de rire de toute sa force. Quand j'en aurois, repliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois

Digitized by Google

beaucoup mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

Chez vous un Sot parcourt votre bibliotheque :
Je voudrois, vous dit-il, ce Platon, ce Séneque ;
Qu'en fera-t-il, s'il les obtient ?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

## FABLE XLIII.

*Le Cheval & l'Asne.*

L'Asne vit le Cheval traîner une Charrue,
Que naguere il voyoit si pompeux & si fier,
Sous un riche harnois éclater dans la rue.
Des vanités du monde il faut se défier.

UN Cheval de parade marchoit tête levée, & se carroit, fier du riche harnois qui le couvroit. Un Asne en passant lui

Digitized by Google

coupa chemin par mégarde. Faquin, lui dit le Cheval d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : Retire-toi, si tu ne veux que je te passe sur le ventre. Et l'Asne tout effrayé, s'écarta au plus vîte. Alors le Cheval, pour montrer sa vigueur, & de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force ; mais en courant il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine, & devint inutile à son Maître. Celui-ci le vendit à un Laboureur ; & l'Asne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au Moulin, il vit quelques jours après le Cheval qui tiroit la Charrue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie ; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un Fat le vent en pouppe, insulte au Misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table ;
Le Sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

Digitized by Google

# FABLE XLIV.

*Le Cerf regardant dans l'eau.*

Le Cerf dans un ruiſſeau ſe mirant autrefois,
Trouvoit ſa jambe laide, & ſon bois admirable,
Mais comme les Chaſſeurs preſſoient ce miſérable,
Il fit cas de ſa jambe & mépriſa ſon bois.

UN Cerf ſe miroit dans le cryſtal d'une Fontaine, auſſi ſatisfait de la hauteur de ſon bois, que mécontent de ſes jambes, qui lui ſembloient mal taillées, & trop menues : il les contemploit d'un air chagrin, lorſqu'un Chaſſeur parut, & lâcha ſes Chiens après lui. Auſſi tôt le Cerf prit la fuite au travers de la Forêt : là, comme il étoit ſur le point de ſe ſauver par la légereté de ſes jambes, ſon

Digitized by Google

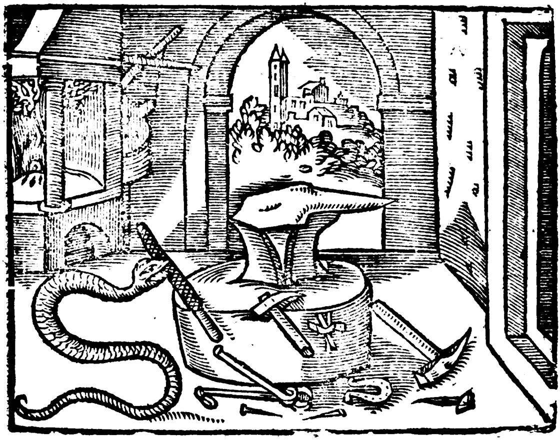
son bois s'embarrassa dans un Fort très-épais, & l'arrêta tout court. Alors le Cerf qui se voyoit en proie aux Chiens, changea de sentiment, & loua ce qu'il avoit méprisé; comme au contraire, il méprisa ce qu'il avoit loué.

Souvent ce qui nuit, plaît. L'Ambitieux suppose,  
Que la Terre est du Ciel don le plus charmant;  
S'il sçavoit à quels maux la Grandeur nous expose,  
Il changeroit de sentiment.



Digitized by Google

# FABLE XLV.



*Le Serpent & la Lime.*

Le Serpent rongeoit la Lime :
Elle disoit cependant
Quelle fureur vous anime,
Vous qui passez pour prudent ?

UN Serpent entra dans la boutique d'un Serrurier, & voulut ronger une Lime qu'il y trouva. Pauvre fou, lui dit celle-ci, à qui t'adresses-tu, & ne vois-tu pas bien que les dents ne peuvent consumer ce qui consume le fer même ?

Vous, petits Souverains, qui bouillant de furie,
Courez mal-à-propos insulter un grand Roi,
Ecoutez ce Serpent, il vous dit : C'est folie
De vouloir se joüer à plus puissant que soi.

Digitized by Google

## FABLE XLVI.

*Là Belette & le Renard.*

Un Renard efflanqué voit du bled dans un Clos,
S'y glisse par un trou ; menu, léger, alegre,
Quand ce vint pour sortir, il se trouva trop gros :
La Belette lui dit : Seigneur, devenez maigre.

UN Renard des plus maigres entra par une ouverture fort étroite dans un Clos à bled, & là il s'en donna à cœur joie pendant plusieurs jours. Il y fit telle chere, qu'en fort peu de temps il engraissa, & à tel point, que lorsqu'il fut question de sortir du Clos, il lui fut impossible de repasser par où il étoit entré ; ce qui le mit dans un fort



Digitized by Google

grand embarras. Pendant qu'il alloit & venoit de tous côtés, ſans ſçavoir que devenir, une Belette qui l'avoit apperçu, lui donna ce conſeil. Compere, lui dit-elle en ſouriant, tâche de redevenir, en jeûnant, auſſi maigre que tu l'étois lorſque tu t'es fourré dans ce Clos, & tu te tireras d'affaire.

Ainſi dans certains Clos l'on entre tout défait :
Et là, comme embonpoint on gagne, Dieu le ſçait ;
Car on n'empire pas à prendre :
Le mal eſt qu'il y faut ou reſter, ou tout rendre.

Digitized by Google

# FABLE XLVII.

*Le Paon & le Rossignol.*

Le Paon dit à Junon : Par ton divin pouvoir,
Comme le Rossignol que n'ai-je la voix belle ?
N'es-tu pas des Oiseaux le plus beau, lui dit-elle ?
Crois-tu que dans le monde on puisse tout avoir ?

LE Paon se plaignoit à Junon de ce que les Dieux ne lui avoient donné qu'une voix glapissante & désagréable, tandis qu'il leur avoit plu de rendre celle du Rossignol douce & mélodieuse. Cette voix si charmante, disoit-il, je la méritois bien mieux que ce petit Oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, re-



Digitized by Google

pliqua la Déesse, parce que tu es le plus beau des Oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce Rossignol, dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage, il sçait que les Dieux ont fait diverses parts de leurs dons, & que chacun doit se contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Cesse donc de te plaindre; & crains que pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

Nul n'est content du Lot qui lui tombe en partage;
Sans biens & sans honneurs, me donner le sçavoir:
Y pensez-vous, grands Dieux! dit un Sçavant peu sage,
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir.

Digitized by Google

## FABLE XLVIII.

*Le Bucheron & le Loup.*

Un pauvre Loup étoit à la miséricorde
D'un Homme à qui quelqu'un des Chasseurs demandoit,
L'as-tu vu ? Non, dit-il, & le montra du doigt.
Voilà comme la bouche avec le cœur s'accorde.

UN Loup que des Chasseurs poursuivoient, se sauva chez un Bucheron, & le pria de ne le point déceler ; ce que l'autre lui promit avec serment. Sur ces entrefaites les Chasseurs arriverent, & demanderent au Bucheron, si le Loup ne s'étoit point retiré dans sa Cabane. Celui-ci le nia d'un ton fort assuré ; mais en même temps il leur montra du doigt



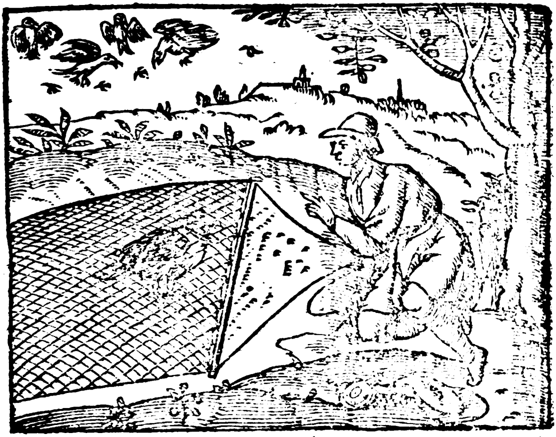
Digitized by Google

l'endroit où l'Animal qu'ils cherchoient s'étoit retiré. Les Chasseurs y accoururent, mais ils n'y trouverent que le gîte. Le Loup qui s'étoit apperçu de la mauvaise foi de son Hôte, avoit gagné pays. Quelques jours après le Bucheron le rencontra, & lui fit reproche de ce qu'il s'étoit ainsi retiré, sans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'est un devoir, repartit le Loup, dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter envers toi, si je n'avois remarqué, qu'en parlant très-bien, tu agissois fort mal.

Tous vos sermens sont superflus;
Fourbes, portez ailleurs vos promesses frivoles;
Vous haranguez en vain, j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.

Digitized by Google

# FABLE XLIX.



*Le Merle & l'Oiseleur.*

Le Merle à l'Oiseleur qui tendoit ses filets,
Demande, que fais-tu ? Je bâtis une Ville.
L'Oiseau s'y prend, & dit : Ah, que je m'y déplais !
Et pour les habitans le fâcheux domicile !

UN Merle vit un Oiseleur qui tendoit ses réseaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'Homme ? Je bâtis une Ville, répondit celui-ci. Ces paroles exciterent la curiosité de l'Oiseau, & le porterent à s'approcher des réseaux, & de si près, qu'il s'y trouva pris. Perfide, s'écria l'Oiseau, si tu



Digitized by Google

bâtis toujours de telles Villes, tu n'y verras pas beaucoup de Citoyens.

Sur l'infidélité qu'un Empire se fonde,
Il ne s'étendra pas :
Mais si la bonne foi regne dans vos Etats,
Monarques, espérez la conquête du Monde.

---

## FABLE L.

*Le Lion, l'Asne & le Coq.*

Le Coq craint du Lion, & l'Asne étoient ensemble,
Du Lion qui passoit l'Asne soutint le choc ;
Le voilà du Lion le Vainqueur, ce lui semble :
Le Lion le mangea quand il fut loin du Coq.

LE Lion craint le chant du Coq. Ce dernier s'étant mis à chanter, un Lion qui passoit près du lieu où il étoit, en fut si fort

Digitized by Google

effrayé, qu'il prit auſſi-tôt la fuite; & cela à la vue d'un Aſne, qui paſſoit le long du chemin. Le Baudet qui le vit fuir avec précipitation, s'imagina qu'il l'avoit épouvanté par ſa préſence, & ſe mit à le pourſuivre: Mais le Lion ne ſe vit pas plutôt hors de la portée de la voix du Coq, qu'il retourna ſur ſes pas & mit l'Aſne en pieces. Mal-aviſé que je ſuis, s'écrioit ce dernier, ſur le point d'expirer! M'appartenoit-il de faire le brave, & d'aller mal-à-propos inſulter un Lion?

Concluez de ceci,
Qu'un Poltron quelquefois ſe pique de courage;
Mais c'eſt quand vous fuyez: Il vous criera merci,
Si vous tournez viſage.



Digitized by Google

## FABLE LI.

*L'Asne malade.*

L'Asne étoit fort malade, & les Loups en cervelle
S'adressent à son Fils : Hé bien ! quelle nouvelle ?
S'en va-t-il point mourir, ou n'est-il point mort ? Non.
Vous ne le tenez pas encore, dit l'Asnon.

L'Asne étoit dangereusement malade, & quoiqu'il commençât à donner quelqu'espérance de sa guérison, le bruit s'étoit répandu parmi les Loups & les Chiens, qu'il tiroit à sa fin. Alors ces derniers accoururent dans l'espérance de profiter de sa peau si-tôt qu'il seroit mort. Pendant qu'ils en attendoient la nouvelle avec impatience, & qu'ils regar-

Digitized by Google

doient au travers des fentes de la porte de la Loge où l'Asne étoit couché, ils apperçurent son Asnon. Et de grace, mon Fils, lui crierent ces bons Amis, apprends-nous comment se porte ton Pere; nous en sommes, je t'assure, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, repartit brusquement l'Asnon.

Replique très-sensée, & que très-volontiers
Je ferois en tel cas à tous mes Héritiers.
Oui, Messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

## FABLE LII.

*Le Chat & les Rats.*

Un Chat faisoit le mort, & prit beaucoup de Rats ;
Puis il s'enfarina pour déguiser sa mine:
Quand même tu serois le sac à la farine,
Dit un des plus rusés, je n'approcherois pas.

UN Chat, la terreur des Rats, en avoit presque détruit l'engeance. Il eût bien voulu croquer encore le peu qui en restoit ; mais le malheur des premiers avoit rendu les derniers plus sages. Ceux-ci se tenoient si bien sur leurs gardes, qu'il n'étoit pas aisé de les avoir. Je les aurai pourtant, dit le Chat, & bon gré malgré qu'ils en aient. Cela dit, il

Digitized by Google

s'enfarine, & se blottit au fond d'une huche. Un *Rat* qui l'apperçut le prit pour quelque piece de chair, & s'en approcha; le Chat se retrouve aussi-tôt sur ses pattes, & lui fait sentir sa griffe. Un second vint après, puis un troisieme, qui fut suivi de plusieurs autres; & de ceux-ci, pas un ne s'en retourna. Cependant un dernier, vieux & ratatiné, mit la tête hors de son trou, & d'abord regarda de tous côtés; puis de là, sans vouloir s'avancer plus loin, se mit à contempler le bloc enfariné; enfin secouant la tête: A d'autres, mon Ami, s'écria-t-il, il ne te sert de rien à mon égard de t'être ainsi blanchi. Quand tu serois farine, sac, huche ou tout ce qu'il te plaira, je n'en approcherois pas en mille ans une fois.

Vieux Routier rarement se prend au trébuchet.
Hommes, pesez toujours mûrement votre objet,
Et n'en jugez jamais par ce qu'il paroît être.
Sage qui veut à fond tout voir & tout connoître.

Digitized by Google

## FABLE LIII.

*Le Lion & le Chevreau.*

Le Chevreau chanta pouille au Lion par la fenêtre :
Quoi ! vous ſçavez déjà, dit le Lion, comme il faut
Prendre ſon avantage ? Ah ! mon mignon, peut-être
Parleriez-vous plus bas, ſi vous étiez moins haut.

UN Chevreau vit en regardant du haut d'une Colline, un Lion qui paſſoit au-deſſous. Alors profitant de l'avantage que lui donnoit l'élévation de l'endroit où il étoit, il ſe mit à l'injurier, & à lui faire les reproches les plus outrageans. Lâche, lui dit le Lion, en le regardant avec dédain, qui ne m'inſulte que parce que le lieu où je te vois te met à couvert de mon reſſentiment, tu me tien-

Digitized by Google

drois un langage bien différent, si je pouvois t'atteindre.

Du haut de son rempart un Polteron vous menace ;
En plaine, devant vous, il trembleroit de peur :
Qu'il vienne au pied d'un mur me prouver son audace,
Et je dirai de lui : C'est un homme de cœur.

## FABLE LIV.

*L'Homme & le Lion.*

L'Homme aux yeux du Lion expose la Statue
D'un Homme qui terrasse un Lion & le tue ;
Et comme il s'en prévaut, le Lion dit : Chez vous
Sont Peintres & Sculpteurs, il n'en est point chez nous.

L'Homme & le Lion voyageoient ensemble. Il arriva qu'ils apperçurent sur la route une Statue qui représentoit un Athlete ter-

Digitized by Google

raſſant un Lion. Ce que vous voyez, dit l'Homme à ſon Compagnon, vous prouve que nous ſommes & plus forts & plus courageux que vous. Tout doux, repliqua le Lion : Si l'on trouvoit parmi nous des Sculpteurs, comme on en trouve parmi vous, vous verriez beaucoup plus d'Hommes terraſſés par des Lions, que des Lions terraſſés par des Hommes.

Qui ſe peint ſur la toile à ſon gré, peut tout feindre.
Ce portrait de Héros, où ta main t'a flatté,
Qu'il ſeroit différent, ſi tu t'étois fait peindre
Par celle de la vérité !

Digitized by Google

## FABLE LV.

*L'Homme & la Puce.*

Pardon, disoit la Puce : un petit animal
Tel que moi, ne sçauroit faire qu'un petit mal.
Vaine excuse, dit l'Homme, inutile défense !
A personne il ne faut faire la moindre offense.

LA Puce mordit un Homme au bras : celui-ci, dès qu'il se sentit piqué, pensa à se défaire de cette incommode, & fit si bien qu'il la prit. Comme il alloit la tuer : Considérez, lui dit-elle, que je ne vous ai que piqué. Vous voulez m'ôter la vie : hélas ! c'est tout ce que j'aurois mérité, si j'avois cherché à vous l'ôter à vous-même. S'il eût été en ton pouvoir de le faire, repartit

Digitized by Google

l'Homme, tu l'aurois sans doute fait. Cela dit, il l'écrasa.

L'Homme punit la Puce un peu séverement,
Il n'avoit ressenti qu'une douleur légere;
Mais sa raison étoit qu'on est assez méchant,
Quand on fait, de sang froid, tout le mal qu'on peut faire.

## FABLE LVI.

*La Perdrix & les Coqs.*

La Perdrix bien battue, eut un dépit extrême
Que les Cops, peu galans, la traitassent ainsi;
Depuis voyant qu'entr'eux ils en usoient de même:
Patience, dit-elle, ils se battent aussi.

UN Fermier acheta une Perdrix, & la mit dans sa basse-cour. A son arrivée

Digitized by Google

les Coqs qui ne pouvoient se résoudre à souffrir cette Etrangere, la reçurent à grands coups de bec. Les jours suivans elle ne fut pas mieux traitée. Alors elle se retira toute affligée dans un coin du Poulailler Comme elle y gémissoit, elle apperçut les Coqs qui pour quelque sujet de jalousie, s'entre-battoient. Allons, dit-elle, me voilà résolue à prendre patience. Comment ces Brutaux pourroient-ils me traiter avec douceur, lorsqu'ils s'entre-déchirent eux-mêmes avec tant de fureur ?

Vous, qui sous les Méchans vivez dans les alarmes,
Vertueux, essuyez vos larmes.
Vous vous plaignez. Hélas! l'un de l'autre jaloux,
Ils sont dans leurs fureurs plus malheureux que vous.

Digitized by Google

## FABLE LVII.

*La Cigale & la Fourmi.*

On connoît les Amis dans les occaſions ;
Chere Fourmi, d'un grain ſoyez-moi libérale ;
J'ai chanté tout l'Eté : Tant pis pour vous, Cigale ;
Et moi j'ai tout l'Eté fait mes proviſions.

LA Cigale, qui pendant tout l'Eté n'avoit penſé qu'à ſe donner du bon temps, ſe trouva aux approches de l'Hiver dans une diſette extrême. Comme elle ne ſçavoit où trouver de quoi ſubſiſter, elle eut recours à la Fourmi, & la pria de lui prêter quelques grains. Me refuſer, diſoit-elle, c'eſt vouloir que je meure de faim ; car je n'ai fait, je

Digitized by Google

vous jure, aucunes provisions. Tant pis, repartit la Fourmi. Il falloit songer à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ses magasins de bonne heure. Et que faisiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle saison? Je chantois jour & nuit, dit la Cigale. Mais vraiment, reprit l'autre en se moquant, vous ne pouviez mieux faire que de penser à vous réjouir. Ainsi, croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée, & puisque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danser.

Vous qui chantez, riez, & toujours sans souci,
Ne songez qu'au présent, profitez de ceci.
Pleurs, dit un vieux refrein, sont au bout de la danse.
J'ajoute: L'on périt faute de prévoyance.

Digitized by Google

## FABLE LVIII.

*Le Corbeau & le Mouton.*

La Corneille une fois dans la laine empêtrée,
Voltigeoit sur le dos de la Brebis outrée,
Qui lui dit : Tu n'en veux qu'à moi parmi nos champs ;
Toujours méchante aux bons, toujours bonne aux méchans.

UN Corbeau voltigeoit en folâtrant autour d'un Mouton, & prenoit plaisir à lui donner de temps en temps des coups de bec. Suis je donc fait pour vous servir de jouet, lui disoit le Mouton ? Pourquoi vous adresser plutôt à moi qu'à ce Chien qui garde le Troupeau ? Pourquoi, reprit l'autre ? c'est parce que je te crains bien moins que lui.

Digitized by Google

lui. Apprends que je suis aussi bon envers les méchans, que méchant envers les bons.

Les méchans aux bons seuls font sentir leur malice ;
On souffre, on ne dit rien. Les bons sont trop prudens
Pour se mettre à couvert de leur noire injustice :
Ils feroient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

## FABLE LIX.

*Le Chéne & le Roseau.*

Un arbre reprochoit au Roseau sa foiblesse :
Il vient un prompt orage ; un vent souffle sans cesse ;
L'arbre tombe plutôt que de s'humilier,
Et le Roseau subsiste à force de plier.

LE Chêne se moquoit du Roseau. Jouet du moindre souffle, lui disoit-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je



Digitized by Google

te vois ſur les bords d'un Marais où l'on ne te découvre qu'à peine, baiſſer la tête devant les plus foibles Zéphyrs : Regarde-moi, vois juſqu'où la mienne s'éleve, & combien eſt robuſte ce tronc qui réſiſte aux plus furieuſes tempêtes. Pendant qu'il ſe vantoit de la ſorte, un ouragan s'éleva, & vint tout à coup fondre ſur le Roſeau & ſur lui. Le vent eut beau ſouffler contre le premier ; comme celui-ci plioit, il ne fit que l'agiter, tout le mal tomba ſur le Chêne. Pendant qu'il ſe roidit, & croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle & le renverſe. Alors on vit cet Orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venoit d'inſulter.

Le Chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le Roſeau ſoutient leur courroux mutiné.
Hélas, s'il eſt ainſi, que les Grands ſont à plaindre !
Plus on eſt élevé, plus on a lieu de craindre.

Digitized by Google

# FABLE LX.

*Le Mulet & le Loup.*

L'Asne disoit au Loup : Je suis estropié
D'une épine, & voyez de quel air je chemine.
Comme à l'Asne le Loup vouloit tirer l'épine,
L'Asne au milieu du front lui tire un coup de pied.

Un Loup vit un Mulet qui paissoit dans un Pré : il l'eût volontiers mis en pieces ; mais comme il le voyoit sur ses gardes, & de taille à se bien défendre, il crut qu'il en viendroit mieux à bout par la ruse que par la force. Il l'aborde donc, se dit Médecin des plus experts, & lui fait offre de ses remedes. J'en ai, lui disoit-il, de si sûrs, que



Digitized by Google

si vous ressentez quelqu'incommodité, je me fais fort de vous en délivrer sur le champ. Vous m'obligeriez beaucoup, repartit le Mulet, qui se doutoit du dessein, si vous vouliez bien me tirer une épine qui vient de me blesser le pied. Disant cela, il leve celui de derriere, & le présente au Loup. Celui-ci, qui ne cherche qu'à prendre son temps pour se lancer sur le Mulet, s'en approche; mais tandis qu'il le considere, l'autre lui desserre une ruade qui lui fracasse toute la mâchoire. Je n'ai que ce que je mérite, dit le Loup tout triste. Devois-je faire le Médecin, moi qui ne suis que Boucher?

Lorsque pour vous duper, un Fourbe vous amuse,
Repoussez sagement la ruse par la ruse;
Feignez d'être sa dupe, & dans le fond du cœur,
Méditez quelque trait qui le tire d'erreur.

Digitized by Google

## FABLE LXI.

### *Les Dragons.*

Pluralité de Têtes importune.
Un Serpent en eut ſept, un autre n'en eut qu'une ;
Il paſſa : le premier eut de grands embarras.
Un Chef eſt abſolu, pluſieurs ne le ſont pas.

DEux Dragons voulurent paſſer au travers d'une Haie vive, fort touffue, qui leur barroit le chemin. L'un avoit une tête & pluſieurs queues ; l'autre une queue & pluſieurs têtes. Ce dernier, quelqu'effort qu'il fit, n'en put jamais venir à bout. Comme toutes ces têtes ſe nuiſoient les unes aux autres, elles ne purent ſe faire dans la Haie une ouverture aſſez large, pour y faire paſſer le corps de la Bête. L'autre eut moins de peine à ſe faire un paſſage ; la tête s'ouvrit ſeule le chemin fort aiſément, tira enſuite les queues, & fit ſi bien, que tête, corps & queues, tout paſſa.

On eſt ſous pluſieurs Chefs toujours dans l'embarras ;
L'un dit *blanc*, l'autre *noir* ; on ne s'accorde pas.
Un ſeul, bien abſolu, nous tire mieux d'intrigue :
On a vu rarement réuſſir une Ligue.



Digitized by Google

# FABLE LXII.

*La Tortue & le Lievre.*

Le Lievre & la Tortue alloient pour leur profit :
Qui croiroit que le Lievre eût demeuré derriere ?
Cependant je ne ſçais comme cela ſe fit,
Mais enfin la Tortue arriva la premiere.

LE Lievre railloit un jour la Tortue, & lui reprochoit ſon extrême lenteur. Parions, lui dit celle-ci, que j'arriverai plutôt que toi à cet arbre que tu vois planté au bout de ce champ. Une Tortue défier un Lievre à la courſe, repartit l'autre ! Allez, ma Mie, la tête vous tourne. Avant que de me faire un défi ſi extravagant, il falloit conſidérer que je puis faire en quatre ſauts plus de chemin,

Digitized by Google

que vous n'en feriez, vous, en quatre ſemaines. N'importe, reprit la Tortue ; & cela dit, elle partit ſans perdre le moindre inſtant. Le Lievre, ſans s'en mettre en peine, lui laiſſa prendre le devant, badine, recule, s'amuſe à brouter l'herbe, bien sûr, diſoit-il en lui-même, de regagner le temps qu'il perdoit. Cependant la Tortue avançoit toujours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance, & part comme un éclair ; mais il n'étoit plus temps, la Tortue touchoit au but. Quelqu'effort que le Lievre fit, il n'y put arriver que le dernier, & perdit ainſi la gageure.

Eſt-il temps de partir, lorſque votre adverſaire
Arrive au bout de la carriere ?
Négligens, ou toujours demeurez en repos,
Ou ſi vous voulez vaincre, hâtez-vous à propos.



Digitized by Google

# FABLE LXIII.

*Le Porc-épic & le Loup.*

Un jour au Porc-épic disoit le Loup subtil :
Croyez-moi, quittez-là ces piquans : ils vous rendent
Désagréable & laid. Dieu m'en garde, dit-il,
S'ils ne me parent pas, au moins ils me défendent.

UN Loup rencontra un Porc-épic, & s'avança dans le dessein d'en appaiser la faim qui le pressoit. Celui-ci, qui s'en apperçut, se hérissa d'abord de ses piquans. Si vous vouliez vous défaire de toutes ces pointes, lui dit l'autre bien fâché de ne sçavoir par où le prendre, vous n'en feriez que mieux, car elles vous défigurent extrêmement. Croyez-moi, ne les portez plus. Les

Digitized by Google

Dieux m'en gardent, repartit le Porc-épic, en les dressant encore davantage. Ami, si ces piquans me parent mal, ils me défendent bien.

Quand un méchant vous dit : Ami, quittez vos armes,
Je vous aime, vivez en paix & sans alarmes :
N'en faites rien. Devant un ennemi trompeur
Retranché jusqu'aux dents, ayez encore peur.

## FABLE LXIV.

*Le Renard & le Coq.*

Le Renard pris au piege, étoit mélancolique :
Hélas ! dit-il au Coq, daignez me soulager ;
J'ai souvent mis le deuil dans votre domestique ;
Mais qu'il seroit honnête à vous de m'obliger !

UN Renard, grand croqueur de Poules, se vit enfin pris au piege qu'un Fermier

lui avoit tendu dans sa basse-cour. Comme il s'efforçoit, mais en vain, de s'en dégager, il apperçut un Coq. Frere, lui dit-il, garde-toi bien, je te conjure, de me déceler; & si tu veux me rendre un service très-important, cours vîte avertir les Renards du péril où je suis, & leur dire que je les prie de venir m'aider à me tirer d'ici. Le Coq qui dissimuloit la joie qu'il ressentoit à pouvoir se venger, lui jura qu'en gardant le secret, il exécuteroit ponctuellement ce dont il le chargeoit. Mais bien loin de lui tenir parole, il courut droit au Fermier lui conter tout ce qui se passoit. Et celui-ci accourut & assomma le Renard. Hélas! s'écria ce dernier avant que d'expirer, devois-je compter sur le secours de celui à qui j'ai tué tant de Femmes?

*Dans un péril pressant, c'est en vain qu'on implore*
*Le secours de celui que l'on vient d'outrager:*
*Loin de vous en tirer, il vous y plonge encore;*
*L'appeller, c'est lui dire: accours pour te venger.*

Digitized by Google

# FABLE LXV.

*Le Renard & le Chat.*

Le Renard se vantoit d'être subtil & fin :
Le Chat tout au contraire, alloit son grand chemin :
Les Chiens viennent, le Chat dessus un arbre monte :
Et le Renard s'écrie : Ah ! j'en ai pour mon compte.

LE Renard & le Chat voyageoient ensemble. Chemin faisant, ils se mirent à discourir de choses & d'autres. Enfin, le premier dit à l'autre : Ami, pour peu que tu consideres combien mon esprit est fécond en subtilités, tu seras forcé d'avouer franchement que ma finesse l'emporte de beaucoup sur la tienne. Je le crois, repartit le Chat :



Digitized by Google

Mais voyons, je te prie, de quoi elle te servira présentement. Vois-tu bien ces deux Lévriers qui me semblent venir droit à nous ? Voilà, si je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruses à bout. Pour moi, voici la mienne, c'est la seule que j'aie, mais je te la soutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre. Le Renard, tout habile qu'il étoit, n'en sçut faire autant. Il amusa bien les Chiens par ses tours pendant quelque temps ; mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le sauva pas. Ils l'atteignirent à la fin, & l'étranglerent.

N'ayez qu'un tour, mais qu'il soit bon :
On l'a dit avant moi ; mais je ne puis mieux faire.
Tout Auteur n'est pas si sincere,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en second

Digitized by Google

# FABLE LXVI.

*Le Coq & le Coq-d'Inde.*

Du Coq-d'Inde le Coq fut jaloux, & crut bien
Qu'il étoit son Rival; mais il n'en étoit rien:
Car il faisoit la roue, & libre & sans affaire,
Pour avoir seulement le plaisir de la faire.

LE Coq est jaloux de son naturel. Celui-ci remarqua qu'un Coq-d'Inde, qui vivoit avec lui dans la même basse-cour, faisoit la roue en présence de ses Poules, & en prit ombrage. Traître, lui disoit-il, ce n'est pas sans dessein que tu fais ainsi montre de tes plumes. Tu cherches sans doute à plaire à mes Femmes, & par conséquent

Digitized by Google

à me les débaucher. Moi, repartit l'autre, c'est à quoi je n'ai jamais pensé, & tu t'alarmes bien mal-à-propos. Eh quoi ! ne sçaurois-tu souffrir que je fasse la roue devant tes Femmes, quand je souffre, moi, que tu viennes chanter tout autant qu'il te plaît devant les miennes ?

Dans le Siecle d'Esope on fut jaloux d'un rien ;
Ce Coq nous en instruit. Les choses changent bien :
L'on craint dans celui-ci même de le paroître,
Bien que souvent on ait fort grand sujet de l'être.

Digitized by Google

# FABLE LXVII.

## *Le Bœuf & le Chien.*

Un Bœuf affamé, las, & venu d'assez loin :
Ami, tu me parois d'une humeur bien étrange,
Dit-il au Chien grondant dessus un tas de foin,
Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange.

UN Chien s'étoit couché sur un tas de foin. Un Bœuf que la faim pressoit, voulut en approcher pour en prendre quelque peu : mais il en fut empêché par le Chien, qui grinçoit les dents, & s'éleva contre lui. Envieux Animal, lui dit le Bœuf,

Digitized by Google

quelle est ta rage de ne pouvoir souffrir que je profite d'une chose dont tu ne fais aucun usage ?

Telle est de maint esprit la nature perverse :
Je sollicite un poste, un Voisin me traverse ;
Lui conviendroit il ? Non : mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, si je l'ai, craint d'être au désespoir.

## FABLE LXVIII.

### *Le Duc & les Oiseaux.*

Les Oiseaux en plein jour voyant le Duc paroître,
Sur lui fondirent tous à son hideux aspect.
Quelque parfait qu'on puisse être,
Qui n'a pas son coup de bec ?

LE Duc qui voyoit qu'il étoit généralement haï de tous les Oiseaux, se retira tout dépité dans le creux d'un chêne, &

Digitized by Google

n'osa plus se montrer que de nuit. Une fois seulement il se hasarda à voler en plein jour, mais il s'en trouva mal. Les Oiseaux ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils vinrent de toutes parts fondre sur lui, & depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun se fit un plaisir de lui donner son coup de bec.

L'espece volatile
Qu'on voit ici charger un Duc, objet d'horreur,
C'est la Cour & la Ville
Qui vont se déchaîner contre un méchant Auteur.

Digitized by Google

# FABLE LXIX.

*Le Loup & les Chiens.*

Deux Mâtins se battoient ; le Loup en sentinelle,
Voulant prendre son temps, les vit se rallier.
Un nouveau différent ne fait pas oublier
Une vieille querelle.

UN Loup observoit de loin deux Chiens qui s'entre-battoient. Si-tôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que s'il alloit les attaquer, tandis qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre, il les mettroit aisément en pieces. Dans cette pensée, il courut droit à eux ; mais le contraire arriva. Les Chiens qui s'étoient accordés sur le champ, à l'approche du Loup, se rallierent,

puis ils coururent tous deux ensemble fondre sur le Loup & l'étranglerent.

Voit-on ses voisins s'entr'battre ?
On court les attaquer, mais souvent sans succès.
Chacun dans le péril, pend au croc son Procès.
En presser un, c'est en accorder quatre.

## FABLE LXX.

*L'Aigle & le Corbeau.*

L'Aigle, par une adresse extrême,
Dans les airs enleve un Mouton :
Le Corbeau veut faire de même,
On le tue à coups de bâton.

L'Aigle fondit sur un Mouton & l'enleva à la vue d'un Corbeau. N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier ? Cela dit,

Digitized by Google

il s'abattit ſur le plus gras du Troupeau : Mais bien loin de faire ce que l'Aigle avoit fait, il s'embarraſſa tellement dans la toiſon du Mouton, qu'il y demeura. Comme il ſe débattoit pour s'en dégager, le Berger accourut, le prit & le mit en cage, puis il le donna pour jouet à ſes Enfans.

Meſurez-vous. Ce Brave eut un ſort favorable ;
Et ſans doute, dis-tu, je l'aurai tout ſemblable.
Il entreprit : Entreprenons. Tout beau.
L'Aigle prit le Mouton, mais non pas le Corbeau.

Digitized by Google

## FABLE LXXI.

*Le Chat & le Coq.*

Le Chat veut sur le Coq passer sa grosse faim,
Et cherchant un prétexte honnête pour le faire,
Ah! dit-il, il mourra l'incestueux vilain
Qui couche avec ses Sœurs, ainsi qu'avec sa Mere.

UN Chat entra dans une basse-cour, il y vit un Coq, & d'un coup de griffe l'abattit sous lui. Son dessein étoit d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainsi, s'écria le Coq? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais fait aucun mal, qui ait pu mériter que

Digitized by Google

vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurois aucun sujet légitime de me plaindre de toi, repartit l'autre d'un ton composé, je me rendrois moi-même coupable envers les Dieux, si je ne te punissois des vols que je te vois commettre, méchant, qui va roder tous les jours sur le champ de ton Maître, pour dérober le grain qu'il y seme, tu mourras. Disant cela, il l'étrangle & le mange.

Sous les griffes d'un Chat le Coq dit en mourant :
Tu penses beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime ;
Mais couvrir ses forfaits d'un prétexte apparent,
C'est de tout Scélérat la commune maxime.

Digitized by Google

## FABLE LXXII.

*La Poule & ses Poussins.*

La Poule du Milan connoissant les desseins,
Sans songer qu'elle-même en étoit poursuivie,
Dans une Cage enferma ses Poussins,
Et les mit en prison, pour leur sauver la vie.

UNe Poule mena ses Poussins aux champs & s'écarta fort loin de sa basse-cour. Pendant qu'elle ne pensoit à rien moins qu'au Milan, celui-ci parut prêt à fondre sur sa couvée. Tout ce qu'elle put faire alors pour la sauver, ce fut de fuir, & de se sauver dans une Ferme, d'où elle se trouvoit fort proche, & là de s'enfermer avec ses Poussins dans une Cage qu'elle y trouva. Le Fermier qui s'en

Digitized by Google

apperçut, accourut, & prit ainsi d'un seul coup la Mere & ses Petits; mais celle-ci s'en consola, parce que du moins elle avoit, disoit-elle, mis ses Poussins à couvert des serres de leur plus cruel Ennemi.

Pour échapper aux fers d'un Vainqueur odieux,
C'est ainsi qu'au Voisin l'on se livre soi-même.
On dit que le Vaincu n'en est souvent pas mieux;
Mais l'on fuit où l'on peut, dans un péril extrême.

---

## FABLE LXXIII.

### *Le Singe & le Perroquet.*

Le Perroquet eut beau par son caquet
Imiter l'Homme, il fut un Perroquet.
Et s'habillant en homme, sous le linge,
Le Singe aussi ne passa que pour Singe.

UN jour le Singe & le Perroquet penserent se donner pour Animaux raisonnables, & se mirent en tête de se faire passer pour tels. Le premier crut qu'on le prendroit pour un Homme, dès qu'il en auroit pris les habits. L'autre s'imagina qu'il le feroit aussi, s'il pouvoit contrefaire la voix humaine. Le Singe donc s'habilla. Le Perroquet apprit quelques mots, après quoi l'un & l'autre sortirent de leurs Bois, & vinrent se produire à certaine Foire. Lorsqu'ils parurent, chacun y fut trompé: Mais comme le Singe ne disoit rien, & que le Perroquet ne disoit jamais que la même chose, on sortit bientôt d'erreur. Ainsi ceux qui les avoient pris d'abord pour

Digitized by Google

pour de vrais Hommes, ne les prirent un quart d'heure après que pour ce qu'ils étoient.

En vain l'on se déguise. Un Homme est-il né sot,
Il le sera toujours : un geste, un ris, un mot,
Sa démarche, son air, tout le fait reconnoître;
Il faut ne l'être point, pour ne le pas paroître.

## FABLE LXXIV.

### *Le Loup, le Renard & le Singe.*

Le Renard en Procès vint le Loup attaquer,
Le Singe comme Juge, écouta leurs Requêtes;
Après il dit : Je ne sçaurois manquer,
En condamnant deux si méchantes bêtes.

LE Loup & le Renard plaidoient l'un contre l'autre pardevant le Singe. Le premier accusoit l'autre de lui avoir dérobé quelques Provisions : Celui-ci nioit le fait. Le Singe qui connoissoit de quoi l'un & l'autre étoient capables, ne sçavoit lequel croire, ainsi il se trouvoit dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira. Après bien des contestations de part & d'autre, il imposa silence aux Parties, & prononça ainsi : Toi, Loup, je te condamne à payer l'Amende, parce que tu demande au Renard ce qu'il ne t'a point pris. Et toi, Renard, tu la paieras aussi, parce que tu refuse de rendre au Loup ce que tu lui a dérobé.

L'Arrêt vous semble injuste & rendu par caprice;
Esope sur ce point, est d'un avis divers;
On peut, dit-il ici, sans blesser la Justice,
Condamner un Méchant à tort & à travers.



Digitized by Google

# FABLE LXXV.

## *Le Renard & le Buisson.*

Du Renard poursuivi la patte se déchire
Contre un Buisson, qui dit en s'éclatant de rire :
Ta coutume est de prendre, Ami, pour ton repos
Tu t'es venu ici prendre mal-à-propos.

UN Homme donnoit la chasse à un Renard. Celui-ci recourut au Buisson, & s'y réfugia, dans la pensée qu'il pourroit s'y dérober à la vue de celui qui le poursuivoit; mais lorsqu'il sentit que les épines du Buisson le déchiroient : Malheureux que je suis, s'écria-t-il ! Quelle est mon imprudence, d'avoir eu recours à ce méchant ? Hélas ! je perds ici plus de sang que le Chasseur même ne m'en eût fait répandre.

On ne sort pas franc d'un Asyle,
Il faut à mainte Epine y laisser mainte Ville.
L'Hôte veut un Tribut, peut-être un rançon.
Autant vaudroit se rendre au Chasseur qu'au Buisson.

Digitized by Google

# FABLE LXXVI.

## *L'Homme & l'Idole.*

Quelqu'un las de prier un de ses Dieux frivoles,
Lui fend la tête en deux, il en sort des pistoles.
Quel caprice, dit-il, je n'en ai pas tant eu
Quand je l'ai respecté, que quand je l'ai battu.

UN Homme ne bougeoit des pieds de son Idole, il le flattoit, prioit, conjuroit. Aujourd'hui il brûloit de l'encens, demain il immoloit des Victimes; & pourquoi? pour obtenir du Dieu quelque trésor; mais tout cela fort en vain. Le Dieu sourd ne lui fit pas seulement présent d'une obole. Cependant l'Homme bien loin de s'enrichir, s'ap-



Digitized by Google

pauvrissoit. Il ne se rebute point; il redouble ses soins, ses prieres, ses offrandes, rien ne vient. Il persévere encore quelque temps, & sans fruit. Enfin, il perd patience, prend un levier, & met, de désespoir, son Idole en morceaux. Il en voit tomber des pieces d'or: Oh! oh! dit l'Homme, en les ramassant tout transporté de joie, qu'est-ce que ceci? Voici vraiment un Dieu bien fantasque: Aurois-je jamais pu croire que je devois plus gagner à le battre qu'à le prier?

Pour gagner certains cœurs, douceur est sans amorce;
On n'en a rien que par la force:
Delà les Monts, dit-on, l'on connoît ce défaut;
Pour avoir, il est bon d'y parler un peu haut.

Digitized by Google

## FABLE LXXVII.

*L'Homme & les deux Femmes.*

Un Homme à cheveux gris étoit des plus galans,
Deux Femmes le peignant sans en faire scrupule,
La vieille ôtoit les noirs, la jeune ôtoit les blancs :
Il devint si pelé, qu'il en fut ridicule.

UN Homme qui commençoit à grisonner, cherchoit à plaire à deux Femmes qu'il aimoit. L'une étoit dans la fleur de la jeunesse, l'autre entre deux âges, touchoit au déclin de sa beauté. Celles-ci qui prenoient plaisir à ajuster leur Galant, chacune suivant son goût, avoient soin de le peigner tour à tour. Il s'en trouva mal ; car pendant que la jeune, fâchée de trouver sur sa tête des

marques d'un âge avancé, en ôtoit tous les cheveux blancs, & que l'autre qui le trouvoit trop jeune pour elle, en enlevoit tous les noirs, il se vit chauve en très-peu de temps.

En plaignant ce Galant, plaignez ce Bel-esprit,
Qui veut à deux Censeurs plaire dans quelqu'Ecrit,
Chacun selon son goût se hâte de le tondre;
C'est hasard s'il ne voit tout son Ouvrage fondre.

## FABLE LXXVIII.

### *Le Pere de Famille & ses Enfans.*

Un Pere à ses Enfans, qui s'entre-mangeoient tous,
Disoit, vous périrez avec votre divorce:
Ces verges brin à brin n'ont pas beaucoup de force,
Rien n'est plus ferme en gros; ainsi sera de vous.

UN Pere de Famille avoit plusieurs Enfans. Comme il se vit dans une extrême vieillesse assez proche de sa fin, il les manda tous. Si-tôt qu'il les vit assemblés, il prit plusieurs baguettes, & les lia toutes ensemble en faisceau, puis il le donna à l'aîné de ses Enfans, lui ordonna de le rompre. Celui-ci se mit en devoir de le faire; mais quelqu'effort qu'il fit à plusieurs reprises, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au second, & celui-ci au troisieme, sans que ni les uns ni

les autres en eussent pu rompre une seule baguette. Cela fait, le Vieillard reprit le faisceau, & en sépara les baguettes ; ensuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ses Enfans, & leur commanda d'essayer une seconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le Pere, quand j'aurai pris congé de ce Monde, il en sera ainsi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous serez si forts que rien ne pourra vous ébranler : mais dès que vous serez désunis, vous vous affaiblirez de telle sorte, que le moindre choc suffira pour vous abattre.

A voir, sans union, mille & mille Familles
Plaider, s'entre-manger souvent pour des vétilles,
Qu'on connoît aisément que l'on n'y goûte point
Ce qu'Esope, si juste, a pensé sur ce point.

# FABLE LXXIX.

*Le Berger Menteur.*

Un Berger ennemi de la mélancolie,
A faux & sans sujet, crioit au Loup toujours;
A la fin son Troupeau patit de sa folie,
Quand ce fut tout de bon, nul ne vint au secours.

UN Berger pour se récréer, crioit de temps en temps au Loup, quoiqu'il n'en vît point. A ses cris, les Voisins accouroient, & l'autre les remercioit de la peine, & n'en faisoit que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois. Cependant il arriva qu'un jour le Loup vint effectivement fondre sur ses Moutons; alors il se mit à crier tout de bon, & de toute sa force; mais il eut beau appeller à son aide, ses Voisins qui pensoient qu'il crioit

Digitized by Google

encore à faux, se garderent bien de venir au secours. Ainsi le Loup eut le temps d'étrangler tout le Troupeau.

Evitez le mensonge avec un soin extrême:
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

## FABLE LXXX.

*Le Milan & le Rossignol.*

Le Rosignol surpris par le Milan agile,
Crioit: Cherchez ailleurs de quoi faire un repas.
Mais, lui dit le Milan, je serois mal-habile
De quitter ce que j'ai pour ce que je n'ai pas.

UN Milan fort affamé tenoit un Rossignol sous ses serres. Milan, s'écrioit celui-ci,

F 5

Digitized by Google

donnez-moi la vie, & je vous ferai entendre des chanſons capables de vous ravir. Ma voix, vous le ſçavez, enchanteroit les Dieux même. J'en doute ſi peu, repliqua le Milan, que je t'écouterois de grand cœur, ſi je ne ſentois qu'à préſent j'ai beaucoup plus beſoin de nourriture que de muſique. Cela dit, il le croque.

Chanſons & beaux diſcours n'appaiſent point la faim.
Jadis à maint Prêcheur, le dit maint Catholique :
La Ligue avoit, dit-on, bien plus beſoin de Pain
Que de leur Rhétorique.

Digitized by Google

# FABLE LXXXI.

## *Le Lion & le Renard.*

C'étoit pour le Renard une horrible entrevue,
Que celle qui se fit de lui & du Lion.
Le Renard humble & doux l'aborde, le salue,
Et l'affaire se tourne en conversation.

LE Lion à son avénement à la Couronne, fit sçavoir à tous les Animaux qu'ils eussent à venir lui rendre hommage : ceux-ci accoururent & s'empresserent à obéir. Le Renard se hâta moins que les autres, & parut le dernier à la Cour du Lion. Comme celui-ci en rugissoit de colere : Sire, lui dit le Renard d'un ton respectueux, qu'il me soit au



Digitized by Google

moins permis de représenter à votre Majesté, que le zele que j'ai pour elle, est l'unique cause de mon retardement. Dès que je sçus que vous régniez, je courus consulter l'Oracle sur la durée de votre Regne. Ces Dieux que tous les jours je prie pour vous, Sire, me sont témoins de la joie que je ressentis, lorsque j'appris qu'aucun Regne de Lion n'a été ni ne sera plus long ni plus heureux que le vôtre doit l'être. Et c'est la nouvelle que je serois venu apporter bien plutôt à votre Majesté, si l'éloignement où j'étois de l'Oracle, m'eût permis de le faire. L'excuse plut au Lion, & si fort, que bien loin de garder contre lui du ressentiment, il le remercia de la peine qu'il avoit prise, & lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

Si vous craignez quelque disgrace,
Cajolez le Lion aigri;
La flatterie adroite & placée avec grace,
Souvent d'un criminel a fait un favori.

Digitized by Google

# FABLE LXXXII.

*La Fourmi, la Colombe & le Chasseur.*

La Colombe sauva la vie à la Fourmi,
Qui mordant par le pied l'Oiseleur ennemi,
Sauva pareillement la vie à la Colombe.
Jamais l'ingratitude en un bon cœur ne tombe.

UNe Fourmi tomba par mégarde dans un Ruisseau : Comme elle s'y noyoit, une Colombe qui l'avoit apperçue fit tomber dans l'eau quelque petite branche de l'Arbre sur lequel elle étoit perchée. Ce fut pour l'autre comme un petit Radeau, qui lui donna moyen de se sauver sur la rive. Dans le temps qu'elle abordoit, un Chasseur y bandoit son Arc

Digitized by Google

& y miroit la Colombe. Il alloit la percer d'un coup de trait, lorſque la Fourmi reconnut le danger où étoit ſa bienfaictrice. Alors elle accourut, & piqua l'homme au pied. Au bruit que celui-ci fait en ſe retournant, la Colombe le découvre & s'envole. Ainſi celle qui lui devoit la vie, la lui ſauva à ſon tour, & lui rendit par ce moyen le bon office qu'elle en avoit reçu.

Obligez ſans eſpoir même de récompenſe,
Un bienfait n'eſt jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous eſt rendu ;
Et ſouvent dans le temps que le moins on y penſe.

Digitized by Google

# FABLE LXXXIII.

*La Mere & l'Enfant Voleur.*

Un Enfant s'adonna de bonne heure au larcin,
Et commença de prendre au sein de sa Nourrice.
Depuis il acheva dessus le grand chemin.
Belle gradation du vice !

UNe Mere ne châtioit point son Enfant des petits larcins qu'il faisoit presqu'à la mamelle, & le gâtoit. Celui-ci crût en malice à mesure qu'il crût en âge. Au sortir du berceau il prit une pomme, & l'on ne pensa point à l'en reprendre. Lorsqu'il fut au College, il déroba les livres de ses Camarades, & courut les montrer à sa Mere,

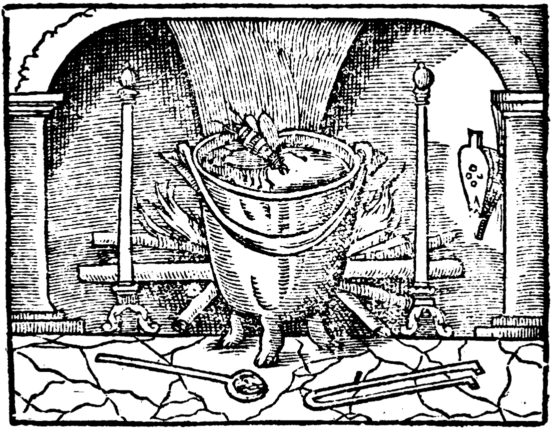
Digitized by Google

qui n'en fit que rire. Devenu plus grand, il prit chez ses Voisins des choses de plus grand prix, & n'en fut point réprimandé. Bientôt, comme il se portoit toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vola dans les Villes, puis sur les grands Chemins. Le Prévôt l'y prit, & enfin la Justice le condamna à perdre la vie sur un gibet. Etant sur l'échelle, il dit à l'Assistance qu'il vouloit voir sa Mere pour la derniere fois, & demanda en grace qu'on l'allât chercher de sa part; ce que l'on fit. Lorsqu'il la vit, il la pria de s'approcher, & feignit de vouloir l'embrasser; ensuite il lui prit l'oreille à belles dents, & la lui emporta toute entiere. Puis se tournant vers le Peuple: Messieurs, leur dit-il, si cette Malheureuse m'eût châtié dans mon enfance toutes les fois que mes fautes le méritoient, je ne me verrois pas réduit à finir ma vie par une mort infame. Cessez donc d'être surpris du traitement que je viens de faire à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Peres, n'écoutez pas une aveugle tendresse.
Corrigez vos enfans, lorsque dans leur jeunesse
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

Digitized by Google

## FABLE LXXXIV.



*La Mouche.*

Je voulois être soule, & voulois avoir chaud,
Dit la Mouche, & j'en ai par-delà mon envie,
Je meurs dans la Marmite : Hélas ! en cette vie
L'on a trop peu toujours, ou trop de ce qu'il faut.

UNe Mouche des plus gourmandes entra dans une Cuisine, & là, pour manger tout son soul, se plonga dans la Marmite : elle y but & elle y mangea, mais sans mesure, & à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivresse.
Excès, source de maux. Pensez-y bien, Jeunesse.
On se livre au plaisir : mais qu'il en coûte cher !
Pour quelques momens d'or, combien de jours de fer !

Digitized by Google

# FABLE LXXXV.

*Mercure & le Bucheron.*

Mercure au Bucheron qui perdit sa Cognée,
En offrit d'or, d'argent, ou de fer à son choix :
Il s'en tint à la sienne, & les eut toutes trois.
Probité reconnue, ainsi que témoignée !

UN Bucheron perdit sa Cognée. Comme c'étoit son gagne-pain, le pauvre homme se désespéroit. Mercure, touché de ses cris, vint à lui, & lui montrant une Cognée d'argent : Ne seroit-ce pas là, lui dit-il, la Cognée que tu viens de perdre ? Non, répondit l'Homme sans hésiter. Et cette autre, reprit le Dieu en lui en faisant voir

Digitized by Google

une seconde d'or. Ni celle-là, lui repartit-on. Ce sera donc celle-ci, poursuivit Mercure, en lui en découvrant une troisieme de fer. Voilà, s'écria le Bucheron, celle que je cherche, & l'unique que je vous demande. Prends-la, lui dit le Dieu ; & pour prix de ta bonne foi, emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força à les prendre toutes trois.

Qui d'entre vous voyant la premiere Cognée,
N'eût crié : C'est la mienne, & ne l'eût empoignée ?
On s'en fût mal trouvé. Tout pesé mûrement,
Il n'est rien tel en tout, que d'agir rondement.

Digitized by Google

## FABLE LXXXVI.

*La Mere & l'Enfant qui crie.*

Mon fils, ſi vous pleurez, le Loup vous mangera,
Dit la Nourrice : il vint dès que l'enfant pleura ;
Mais elle n'étoit pas ſi folle
Que de lui tenir ſa parole.

UN Enfant étoit couché dans ſon berceau. Il y jettoit de tels cris, que ſa Mere en perdoit patience, & le menaça de le donner à manger au Loup, s'il ne ſe taiſoit. Sur ces entrefaites, un Loup qui paſſoit ſous la fenêtre de la Mere, entendit la menace. Alors il courut tout joyeux à la porte attendre la proie ſur laquelle il comptoit, mais aſſez mal-à-propos ; car la Mere ne l'eut pas plutôt dé-

Digitized by Google

couvert, qu'elle appella ses Voisins. Ceux-ci bien armés vinrent au secours, & à grands coups de bâton & de fourche, donnerent bien la chasse au Loup.

Sur un friand repas, le Loup comptoit à tort :
Il en convient forcé de battre la retraite,
Et dit : On ne tient point une promesse faite
Contre son intérêt, dans le premier transport.

## FABLE LXXXVII.

*La Tortue & l'Aigle.*

Une Tortue étoit fiere au dernier degré,
Et ramper lui sembloit le plus grand des désastres:
Dans les serres de l'Aigle elle se sçut bon gré
De se voir une fois au moins si près des Astres.

UN jour la Tortue qui se lassoit de ne se traîner que sur des sables, pria l'Aigle de

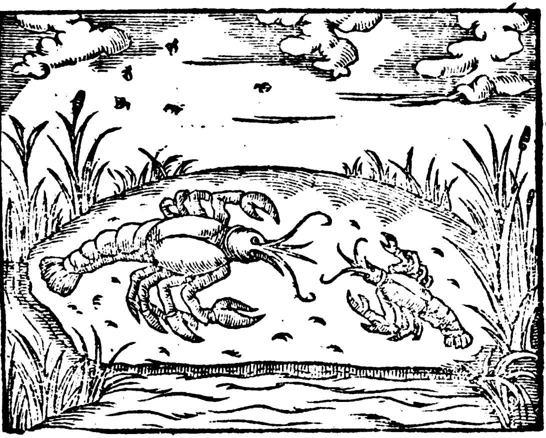
Digitized by Google

l'élever avec lui dans l'air, & le plus haut qu'il lui seroit possible. Celui-ci, pour la contenter, la prit entre ses serres, & la porta au-dessus des nuages les plus élevés. Mon Roi, lui disoit la Tortue, qui ne se sentoit pas d'aise, sans doute que tous ces animaux qui ne me regardoient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, si fort élevée au-dessus d'eux. Tandis que celle-ci s'en faisoit ainsi accroire, l'Aigle se lassa de la soutenir, ouvrit ses serres, & la lâcha; alors on vit l'orgueilleuse Tortue tomber tout à coup sur des rochers, & y voler en éclats.

Tel plaisoit le matin, qui le soir importune.
Un Patron se dégoûte, adieu votre fortune.
Vous voilà sans crédit, sans dignité, sans bien.
Que de Faquins perdus en perdant leur soutien!

Digitized by Google

# FABLE LXXXVIII.



*L'Ecrevisse & sa Fille.*

L'Ecrevisse disoit à sa Fille rétive,
Il ne faut pas ainsi marcher à reculons :
Elle lui repartit : Hé bien, ma Mere, allons,
Montrez-moi le chemin qu'il vous plaît que je suive.

VOus devriez bien, disoit l'Ecrevisse à sa Fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-temps en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons, & que n'allez-vous en avant, comme font tous les autres Animaux? Celle-ci lui répondit : Ma Mere, je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me

Digitized by Google

corrige, commencez par vous corriger vous-même la premiere.

On ne réforme point ses enfans par la langue.
C'est l'exemple qui les instruit.
Si bons que soient les mots, je siffle une harangue,
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne suit.

## FABLE LXXXIX.

*L'Asne revêtu de la peau du Lion.*

De la peau du Lion une fois l'Asne s'arme,
A tous les Animaux donne une chaude alarme;
Et son Maître lui dit, le connoissant au ton,
Vous faites le Vaillant, que de coups de bâton!

UN Asne se revêtit de la peau d'un Lion. Cela fait, il sortit du Moulin, & de Forêt en Forêt courut ainsi travesti donner l'épouvante

Digitized by Google

l'épouvante à tous les Animaux. Dès qu'il se montroit, ceux-ci qui pensoient qu'il fût en effet ce qu'il leur sembloit être, prenoient la fuite tout effrayés. L'alarme étoit générale parmi eux, lorsque le Meûnier qui cherchoit le Baudet, le rencontra, comme il donnoit la chasse aux Lions même. D'abord il le prit de loin pour un vrai Lion, & en fut épouvanté; mais l'ayant considéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'Asne qui passoit, & reconnut ainsi la ruse. Alors il courut droit à lui; & sans autre compliment, le fit rentrer au Moulin à grands coups de bâton.

L'Asne doublant le pas,
Regagna le Logis. Quelqu'un lui fit comprendre,
Que devant Connoisseurs un Poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.



Digitized by Google

# FABLE XC.

*La Grenouille & le Renard.*

Parmi les Animaux une Grenouille avide
Trancha de l'Hypocrate, & trompa le plus fin :
A voir sa bouche pâle, à voir son teint livide,
Je crois, dit le Renard, que c'est un Médecin.

UNe Grenouille apprit à connoître quelques Simples qui croissoient sur les bords de son marais. Ensuite elle se mit en tête de faire croire aux Animaux qu'elle avoit, en fait de Médecine, tout l'art d'un Esculape. Comme elle publioit par-tout qu'elle sçavoit guérir infailliblement les maux les plus désespérés, un Renard qui se trouvoit attaqué d'une maladie très dangereuse, eut recours à elle. Celle-ci le vit, & lui conta qu'elle avoit

Digitized by Google

fait des cures presque divines ; guéri celui-ci, sauvé celui-là : peu s'en fallut qu'elle n'eût ressuscité. Le récit fini, elle exhorta le Malade à s'abandonner entierement à ses remedes. Ils devoient, disoit-elle, & en très-peu de temps, le tirer d'affaire. L'autre l'écouta avec grande attention, & la harangue finie, y fit cette réponse. Tu t'énonces si bien, lui dit-il d'un ton moqueur, que de tout ce que tu viens de me conter, j'en croirois, je te jure, plus de la moitié, sans la réflexion que j'ai faite à ton arrivée. Je t'ai vu les levres jaunes & livides, qui dénotent certainement chez toi une très-mauvaise disposition. Comment, ai-je dit alors, pourroit-on me guérir, quand on ne sçauroit se guérir soi-même ? Cela dit, il lui tourne le dos, & la congédie.

Celle-ci pour sçavoir, n'eut qu'un babil frivole :
Le Médecin, je crois, sortit de son Ecole,
Lui dont l'Art à coup sûr guérit tout chez autrui,
Quand tout est, par malheur, incurable chez lui.



Digitized by Google

# FABLE XCI.

*Le Chien qui porte un bâton au cou.*

Quelqu'un fit mettre au cou de son Chien qui mordoit
Un bâton en travers ; lui se persuadoit
Qu'on l'en estimoit plus, quand un Chien vieux & grave
Lui dit : On mord en traître aussi souvent qu'en brave.

UN Chien hargneux mordoit tous les Passans. Son Maître fut averti des désordres qu'il causoit. Pour les prévenir, il lui suspendit un bâton au travers du cou, & cela dans la vue d'avertir un chacun, qu'on eût à se donner de garde de lui. Le Chien, qui s'imaginoit que ce qu'il portoit étoit une marque d'honneur, marchoit le long des rues, tête levée, & ne regardoit qu'avec mépris les autres Chiens. Un d'entr'eux ne put souffrir son

Digitized by Google

impertinente vanité, & lui dit : Pauvre sot, quel est ton égarement de t'énorgueillir ainsi de ce qui devroit t'humilier ? On ne t'a donc point dit, que ce que tu portes au coû, est moins la marque de ton courage que celle de ta méchanceté ?

Ce Chien mal-à-propos ici se glorifie
De ce qui marque sa fureur ;
C'est ainsi parmi nous que de son infamie
Plus d'un Ecervelé prétend tirer honneur.

## FABLE XCII.

*Le Chameau qui se plaint à Jupiter.*

Le Chameau veut avoir des cornes sur le front,
Et Jupiter lui dit : Qu'en avez-vous affaire ?
Il est vrai, les Taureaux pour leur défense en ont,
D'autres en ont aussi qui n'en sçavent que faire.

UN jour le Chameau se plaignit à Jupiter de ce que les Dieux avoient donné des



Digitized by Google

Cornes au Taureau, tandis qu'il n'avoit lui, que des Oreilles. Il me semble, disoit le Mécontent, que des Cornes me siéroient aussi-bien qu'à cet Animal, & que tout n'en seroit que mieux, si je les voyois placées sur ma tête; elles pourroient m'y servir tout à la fois d'ornement & de défenses. Sa plainte finie, il crut que Jupiter y auroit égard, mais le contraire arriva. Le Dieu choqué de sa folle remontrance, loin de lui donner des Cornes, comme il l'en prioit, lui raccourcit encore les Oreilles.

Cessez, Hommes, cessez de reprocher aux Dieux,
Qu'ayant tout fait très-bien, ils pouvoient faire mieux.
Ce Chameau rebuté vous fait assez connoître,
Que dans cet Univers tout est comme il doit être.

Digitized by Google

# FABLE XCIII.

*Les deux amis qui vendent la peau de l'Ours.*

Deux Amis voyageoint, rencontrent un Ours,
L'un gagne un arbre haut, l'autre tout plat se couche;
Ainsi, sans les blesser, va l'Animal farouche:
On se sauve souvent par différens détours.

UN Fourreur avoit besoin de la peau d'un Ours. Ne vous mettez pas en peine, lui dirent deux de ses Voisins, nous allons tout de ce pas dans la Forêt voisine vous en tuer un des plus gros. Cela dit, & marché fait pour la peau qu'ils devoient livrer, ils partent, & arrivent dans la Forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un Ours sort de sa taniere, & vient droit à eux. Nos deux Braves



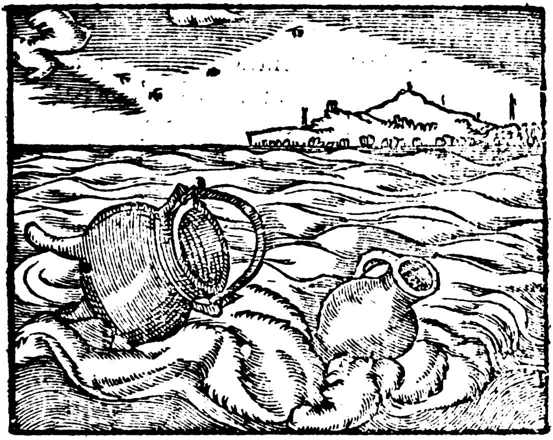
Digitized by Google

oublient le marché, & ne pensent qu'à se sauver. L'un grimpe sur un arbre; l'autre, qui sçait que l'Ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, se couche par terre, retient son haleine, & contrefait le mort. L'Ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne & le prenant pour un cadavre, passe & s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre descend de l'arbre, & vient demander à son camarade, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorsqu'il s'en étoit approché de si près. Qu'on ne doit jamais, repartit celui-ci à demi-mort, vendre la peau d'un Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans son Camp jamais ne nous étonne,
On le cherche. Vient-il, on s'assemble, on raisonne,
Il n'est pas temps, dit-on, de risquer le combat.
Si l'on étoit battu, que deviendroit l'Etat ?

Digitized by Google

# FABLE XCIV.



*Le Pot de fer & le Pot de terre.*

Le Pot de fer nageoit auprès du Pot de terre,
L'un en Vaisseau Marchand, l'autre en Vaisseau de Guerre.
L'un n'appréhendoit rien, l'autre avoit de l'effroi,
Et tous deux sçavoient bien pourquoi.

LE Pot de fer dit un jour au Pot de terre : Frere, ne verrons-nous jamais que le coin d'une Cuisine ? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter, & d'ailleurs, on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le Pays, & si tu as la même curiosité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette Riviere qui passe au pied du Logis ? Il nous faudra y entrer. Cela fait, nous nous y laisse-



Digitized by Google

rons emporter par le courant de l'eau. De cette maniere nous pourrons faire en très-peu de temps beaucoup de chemin, & cela, comme tu vois, ſans fatigue. L'autre fort ſatisfait de l'expédient, ſortit, entra dans l'eau avec le Pot de fer, & le ſuivit; mais il n'alla pas loin. Son camarade qui flottoit tantôt à droit & tantôt à gauche, le heurtoit à tous momens. Le Pot de terre ne fut pas à trente pas du bord, qu'il ne fut que pieces & morceaux.

Ainſi mal-à-propos petit Prince ſe briſe
Aux côtés d'un grand Roi.
Ceci vous dit : Malheur à qui s'aviſe
D'approcher de trop près d'un plus puiſſant que ſoi.

Digitized by Google

## FABLE XCV.

*Les Rats tenant Conſeil.*

Le Chat étant des Rats l'adverſaire implacable,
Pour s'en donner de garde un d'entr'eux propoſa
De lui mettre un Grelot au cou : nul ne l'oſa.
De quoi ſert un conſeil qui n'eſt point praticable ?

LEs Rats tenoient Conſeil, ils délibéroient ſur ce qu'ils avoient à faire pour ſe garantir de la griffe du Chat, qui avoit déja croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinoit à ſon tour, un des plus habiles ſe leva. Je ſerois d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque Grelot au



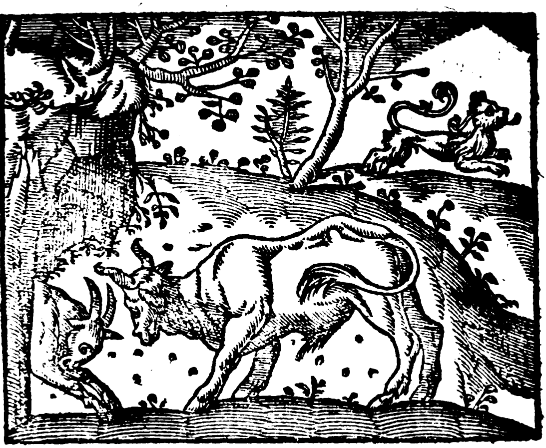
Digitized by Google

cou de cette méchante Bête. Elle ne pourra venir à nous, ſans que le Grelot nous avertiſſe d'aſſez loin de ſon approche, & comme en ce cas nous aurons tout le temps de fuir, vous concevez bien qu'il nous ſera fort aiſé de nous mettre par ce moyen à couvert de toute ſurpriſe de ſa part. Et toute l'Aſſemblée applaudit auſſi-tôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un Rat qui voulût ſe haſarder à attacher le Grelot; chacun s'en défendit. L'un avoit la patte bleſſée, l'autre la vue courte. Je ne ſuis pas aſſez fort, diſoit l'un. Je ne ſçais pas bien comment m'y prendre, diſoit l'autre. Tous alléguerent diverſes excuſes, & ſi bonnes, qu'on ſe ſépara ſans rien conclure.

C'eſt ainſi que ſans fruit plus d'un Conſeil s'aſſemble;
Jamais en opinant, le Conſeiller ne tremble:
Lui parle-t-on d'agir, le cas n'eſt pas égal;
L'on conſeille fort bien, l'on exécute mal.

Digitized by Google

# FABLE XCVI.



*Le Taureau & le Bouc.*

Le Bouc s'oppose en lâche au Taureau malheureux,
Qui vouloit du Lion éviter la poursuite.
Il arrive souvent que ceux qui sont en fuite,
Ne sont pas bien reçus des cœurs peu généreux.

LE Lion poursuivoit un Taureau : Celui-ci pour se sauver voulut se réfugier dans la loge du Bouc : mais ce dernier lui en barra la porte, & osa même lui présenter ses cornes. Lâche, lui dit le Taureau en se retirant, si tu n'avois apperçu celui qui me poursuit, tu te donnerois bien de garde de me repousser de la sorte. Crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurois bien

Digitized by Google

de force, si j'avois le temps de l'employer contre toi.

De lâches Alliés ferment ainsi leur Ville
Au Vaincu, qui chez eux cherche en vain quelqu'asyle,
Veut-il entrer, il voit hausser le Pont-levis;
On l'eût baissé, s'il eût battu les Ennemis.

## FABLE XCVII.

*Jupiter & les Animaux.*

De tous les Animaux Jupiter vit la race,
Le Singe y vint qui fit une laide grimace,
Et parmi tant d'enfans de Bêtes & d'Oiseaux
Ne trouva que les siens de beaux.

JUpiter dit un jour : Que tous les Animaux comparoissent devant moi. Je veux entendre leurs plaintes ; & les imperfections qu'ils

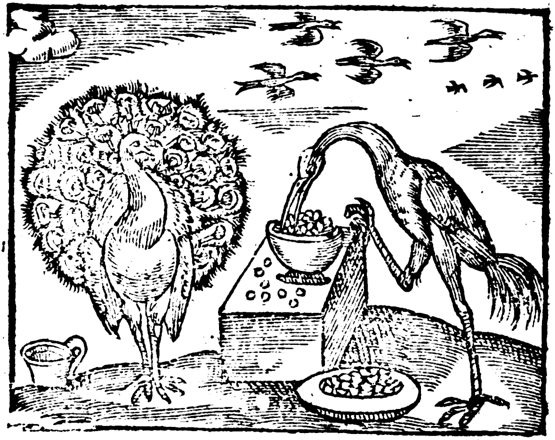
Digitized by Google

voudront que je réforme en eux, je les réformerai. Ceux-ci obéirent & comparurent. Alors le Dieu, qui comptoit trouver parmi eux grand nombre de Mécontens, crut que l'Eléphant alloit se plaindre de sa queue, le Chameau de ses oreilles, au moins l'Ours de sa masse informe. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étoient tous si satisfaits de leurs formes, qu'ils lui sçavoient même mauvais gré de ce qu'il avoit pu les soupçonner de mécontentement sur cet article! L'on glosa bien sur ses Voisins. On ajouta à celui-ci, on retrancha de cet autre; mais chacun en particulier soutint qu'à son égard, il n'y avoit rien à corriger. Le Singe même remercia fierement Jupiter, & se crut tout aussi-bien taillé qu'il pouvoit l'être.

Hommes, ainsi nous sommes faits;
Mécontens du Voisin, de nous très-satisfaits:
Nous voyons d'un œil net tous les défauts des autres;
Et nous sommes, hélas! aveugles pour les nôtres.

Digitized by Google

# FABLE XCVIII.



## *Le Paon & la Grue.*

Le Paon ſoupoit avec la Grue,
Et comme il ſe vantoit pendant tout le repas,
Elle lui répondit, ſans en paroître émue,
Vous le portez bien haut, mais vous volez bien bas.

UN jour le Paon traita la Grue avec profuſion. Comme la bonne chere commençoit à l'échauffer, il ſe mit à diſcourir de ce qui le diſtinguoit des autres Oiſeaux. Enſuite pour montrer à ſon amie quels avantages il avoit ſur elle, il étala ſa queue, & lui en fit remarquer toute la bigarrure. Voiſin, dit la Grue piquée de la vanité de ſon

Digitized by Google

Hôte, je conviens avec vous que mon plumage est en beauté fort au-dessous du vôtre; mais quand je fais réflexion, que tandis que vous ne volez qu'avec peine sur le toit d'une Maison, je m'éleve, moi, au-dessus des Nues, je m'en console, je vous jure, fort aisément.

Ceci nous dit qu'un Sot ne trouva pas son compte,
A vouloir sous ses pieds ranger l'Homme d'esprit,
Tel vanta devant lui son argent, son crédit,
Qui payé d'un bon mot, se tut couvert de honte.

Digitized by Google

# FABLE XCIX.

## *Le Tigre & le Loup.*

Le Tigre allant tout seul à la chasse autrefois
Reçut un coup de fleche; & la chasse finie,
Le Loup faisant le doux, lui dit en fin matois,
Il auroit mieux valu chasser en compagnie.

LE Tigre assembla les Animaux de son voisinage, puis il se mit à leur tête, & marcha contre les Chasseurs, dans le dessein de tirer raison des insultes que ces derniers leur faisoient tous les jours. Lorsqu'il se vit avec sa troupe, en leur présence : Mes amis, dit-il aux Animaux, je veux ici me distinguer, & aller moi seul attaquer nos Ennemis. Je me sens assez fort pour leur donner la chasse

ſans votre aide ; ainſi gardez-vous bien de me ſuivre, & demeurez-là, je vous prie. Le Loup lui remontra qu'il s'alloit perdre mal-à-propos, & qu'il ne pouvoit pas être lui seul plus fort que les Chaſſeurs ; au lieu que s'ils alloient tous enſemble fondre ſur eux, ils les mettroient aiſément en pieces. Malgré ces remontrances, l'autre s'en fit accroire, & courut droit aux Chaſſeurs. Ceux-ci ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils firent pleuvoir ſur lui une grêle de Fleches, l'une deſquelles l'atteignit & lui fit une plaie fort profonde. Alors il fut obligé de tourner le dos, & de retourner tout confus vers le Loup, qui blâma bien plus la témérité du Tigre, qu'il ne plaignit ſon malheur.

Chez le ſage Soldat ce qu'on nomme courage,
N'eſt dans l'Ecervelé qu'une indiſcrette rage :
Ne portez donc jamais la valeur à l'excès ;
Rarement Téméraire eut un heureux ſuccès.

Digitized by Google

# FABLE C.

## *Le Sapin & le Buisson.*

Le Buisson se fâcha de l'orgueil du Sapin,
Et son humilité s'en étant indignée,
Plus bas que moi, dit il, je te puis voir enfin,
Si le Bucheron vient avecque sa Cognée.

LE Sapin insultoit au Buisson. Vil Avorton de la nature, lui crioit-il, vois jusqu'où je porte ma tête : considere quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non-seulement je puis fournir des mâts aux Vaisseaux, mais encore des poutres aux Palais & aux Temples. D'ailleurs, à quels usa-

Digitized by Google

ges ne ſuis-je point propre ? Mais toi chétif Arbriſſeau, élevé tout au plus à quatre pieds du Champ où je te vois ſécher, quelle utilité peut-on tirer de toi ? Nulle, repliqua le Buiſſon ; mais ce qui m'en conſole, c'eſt que je crains un peu moins que toi cet Homme qui vient droit à nous. C'étoit un Bucheron. Celui-ci fit bientôt changer de langage au Sapin. En effet, il ſe ſervit ſi bien de ſa Cognée contre lui, qu'il le ſapa en très-peu de temps par le pied, & le renverſa par terre. Cela fait, il ſe retira ſans toucher au Buiſſon, dont il ne pouvoit tirer aucun uſage.

Tandis que le Buiſſon échappe,
Le Sapin tombe aux pieds de l'Homme qui le ſape.
Par un nouvel exemple, Eſope nous inſtruit,
Que le petit ſe ſauve où le Puiſſant périt.

Digitized by Google

# FABLE CI.

## *Le Pêcheur & le petit Poisson.*

Un Pêcheur sentit bien en retirant sa Ligne
Qu'elle ne pesoit guere ; & c'étoit mauvais signe :
Un si petit Poisson ne lui fit pas grand bien :
Mais il faut mieux avoir peu de chose que rien.

UN Pêcheur jetta sa Ligne dans une Riviere, & y prit un petit Poisson. Celui-ci lui représenta sa petitesse, & le pria de le lâcher, sur le serment qu'il lui faisoit de revenir plus gros, quelques semaines après, mordre son hameçon. C'étoit chose qui devoit,

Digitized by Google

disoit-il, lui tourner à profit, puisqu'il y pourroit trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne sçais pas, lui répondit l'autre, si tu serois assez sot pour me tenir parole; mais je sçais bien, moi, que je ne le suis pas assez pour m'y fier, & pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir.

Si petite que soit l'Aubaine,
Garde-toi de lâcher une prise certaine;
Car qui la laisse, s'en repent:
Mieux vaut denier venu, que trésor qu'on attend.

Digitized by Google

## FABLE CII.

*L'Aigle & l'Escarbot.*

L'Aigle prit le Lapin ; l'Escarbot son compere
Intercéda pour lui, touché de sa misere :
L'Aigle ne laissa pas pourtant de le manger,
L'autre cassa ses œufs, afin de s'en venger.

L'Aigle enlevoit un Lapin, sans se mettre en peine des cris d'un Escarbot. Celui-ci intercédoit pour son Voisin, & supplioit l'Oiseau de donner la vie au Lapin ; mais l'Aigle, sans avoir égard aux prieres du Bestion, mit l'autre en pieces. Il ne tarda guere à s'en repentir ; car quelques jours après, voici que l'Escarbot qui avoit pris le temps que l'Aigle s'étoit écarté de son Nid, y vole, culbute tous

tous les œufs, fracasse les uns, fait faire le saut aux autres, & par la destruction entiere du Nid, venge la mort de son Ami.

Trop compter sur sa force, est un trait d'imprudence;
Le plus petit peut nuire, & le grand qui l'offense,
Ne le fait jamais sans danger;
Il n'est rien d'impossible à qui veut se venger.

## FABLE CIII.

*Le jeune Homme & le Voleur.*

O malheur! dit quelqu'un, ma cruche étoit d'or mat,
Elle est au fond d'un Puits: un Larron se dépouille,
Y descend; & tandis qu'il fouille & qu'il refouille,
L'autre prend ses habits, & laisse là le fat.

UN jeune Homme assis sur le bord d'un Puits se reposoit. Un Voleur parut, &



Digitized by Google

vint droit à lui, dans le dessein de le dépouiller. Le premier reconnut la mauvaise intention de l'autre, & se mit à pleurer. Alors le Voleur lui demanda quelle étoit la cause de son affliction ? Hélas ! répondit le jeune Homme, je viens de laisser tomber au fond de ce Puits, une cruche d'or. Le Voleur quitta ses habits, & y descendit au plus vîte, pour en tirer ce que l'autre feignoit d'avoir perdu. Tandis qu'il y cherchoit, le jeune Homme ramassa les habits du Larron, les emporta, & se sauva.

Le Sot dans le péril voit tout fermé. L'Habile
Y voit, pour en sortir, plus d'un chemin facile;
Le sort, au dépourvu, rarement le surprit.
D'où ne le tire point sa présence d'esprit ?

Digitized by Google

# FABLE CIV.

*Le Lion & la Chevre.*

Le Lion qui voyoit la Chevre au haut d'un Mont,
Lui crioit d'un air doux, comme les Amans font,
Descendez, & venez paître ici l'herbe molle.
Elle n'y voulut pas venir sur sa parole.

UN Lion apperçut une Chevre qui paissoit sur le haut d'une Roche escarpée de tous côtés. Si-tôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyoit, étoit inaccessible : Ma Mie, lui cria-t-il d'une voix officieuse, que faites-vous là haut grimpée sur des Rochers, où vous ne pouvez brouter qu'une mousse fort insipide ? Vous feriez beaucoup mieux, ce me semble, de descendre dans la Prairie



Digitized by Google

où je pais ; l'Herbe y est tendre, & d'un goût exquis. Descendez, vous dis-je encore une fois. Ami, répondit la Chevre, c'est ce que je vais faire très-volontiers ; mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un souris moqueur, lorsque je ne t'y verrai plus.

Le Lion à la Chevre offre un bon pâturage ;
Mais en vain. Celle ci fut sage,
De ne se fier qu'à demi
Aux beaux discours d'un Ennemi.

Digitized by Google

# FABLE CV.

*La Corneille pressée de la soif.*

La Corneille avoit soif ; jusqu'au fond d'un vaisseau
Son bec n'atteignant pas, soudain elle s'écrie,
Mettons-y des cailloux pour faire monter l'eau ;
Tant la nécessité réveille l'industrie.

UNe Corneille fort altérée trouva de l'eau ; mais dans le fond d'un vase si creux & si étroit, que son bec n'y pouvoit atteindre. L'obstacle sembloit insurmontable ; cependant comme elle mouroit de soif, la nécessité où elle se trouvoit de se désaltérer, lui en fit trouver le moyen. Pour cet effet, elle amassa nombre de petits cailloux, les porta l'un après l'autre dans son bec, &

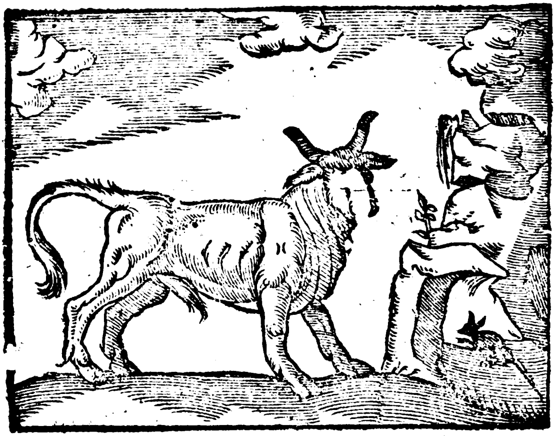


Digitized by Google

les laissa tomber au fond du Vase. Par cet expédient l'eau y monta avec le temps, & si haut, que la Corneille but enfin tout à son aise.

Le Vase étoit profond ; & pourtant l'on y puise
De l'eau que l'on ne doit qu'à sa subtilité.
Croyez après cela que notre esprit s'aiguise,
Et devient inventif par la nécessité.

## FABLE CVI.



*Le Taureau & le Rat.*

Le Rat mordit au pied le Taureau qui fut tendre ;
En si grande colere il ne s'étoit point mis :
Cependant sa fureur ne sçut à qui s'en prendre.
Dans le monde il n'est point de petits Ennemis.

UN Taureau étoit couché sur la litiere. En ruminant, il réfléchissoit sur sa force.

Digitized by Google

Otez l'Eléphant & le Lion, disoit-il en lui-même, je suis sans contredit le plus fort & le plus redoutable de tous les Animaux. Hors ces deux-là, de tous les autres, quels qu'ils soient, je n'en crains aucun. Pendant qu'il s'en faisoit ainsi accroire, un Rat sortit d'un des trous de l'Etable, & vint brusquement lui mordre le pied, puis courut regagner l'endroit d'où il étoit sorti. Alors le Taureau qui avoit ressenti une douleur si vive, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en mugir, changea de langage, & désespéré de se voir exposé aux insultes d'un Rat, le mit au rang des Animaux qu'il avoit à craindre.

Qui l'auroit cru, qu'un Rat eût pu, d'une morsure,
Blesser au vif cet Animal?
De ceci que conclure?
Qu'un petit Ennemi peut faire bien du mal.

## FABLE CVII.

A la vieille Souris disoit sa jeune Fille,
Je hais le petit Coq, j'aime le petit Chat:
Le Chat, répond sa Mere: Ah! c'est un Scélérat;
Mais le Coq n'a point fait de mal à ta famille.

UN Souriceau racontoit à sa Mere tout ce qui lui étoit arrivé dans un voyage, dont il étoit de retour. Un jour, lui disoit-il, la curiosité me prit d'entrer dans une basse-cour, & là j'y trouvai un Animal qui m'étoit inconnu, mais dont le minois me plut infiniment. L'air doux, la contenance modeste,

le regard gracieux; au reste, la peau marquetée, longue queue, & fait à peu près comme la nôtre; voilà ce qui le rendoit tout-à-fait plaisant à voir. Pour moi j'en fus si charmé, que déjà je l'abordois pour faire connoissance avec lui, lorsque certain Oiseau farouche, turbulent, & qui portoit sur sa tête je ne sçais quel morceau de chair tout déchiqueté, m'effraya tellement par ses cris perçans, que j'en pris la fuite d'épouvante. Mon Fils, lui dit la Mere, remercie les Dieux qui t'ont sauvé dans cette rencontre du plus grand danger que tu puisses jamais courir. L'Animal qui t'a semblé si doux, c'est un Chat; l'Oiseau turbulent, c'est un Coq. Ce dernier ne nous veut aucun mal, mais l'autre ne pense qu'à nous détruire. Reconnois donc maintenant quelle étoit ton imprudence, de courir te livrer toi-même à ton plus cruel ennemi.

Ne vous fiez point trop à mine radoucie;
Et ne jugez des gens sur la physionomie.
Plus d'un Tartuf ici l'a bonne; & cependant
Sot qui lui confieroit sa femme ou son argent.

# FABLE CVIII.

*Le Laboureur & le Taureau.*

Un Laboureur pourvu d'un Taureau fort méchant,
S'avisa de scier ses cornes sur le champ :
Bien loin que ses fureurs en soient pacifiées,
Il en fut plus méchant, quand on les eut sciées.

UN Laboureur s'avisa de scier les cornes à un Taureau qui les lui présentoit à tous momens; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le Taureau, qui se désespéroit d'avoir perdu le moyen de lui nuire, frappoit la terre avec ses pieds, & de telle furie, que le Laboureur étoit offusqué de la poussiere qui s'en élevoit. Hélas! disoit l'Homme, de quoi m'a servi la précaution que j'ai prise? Ce



Digitized by Google

méchant Animal me fait maintenant plus de peine avec ses pieds, qu'il ne m'en faisoit ces jours passés avec sa tête.

Pour domter ce Taureau, l'Homme fit ce qu'il put.
Il y perdit son temps. Ainsi l'on a beau faire,
Jamais on ne réforme un mauvais caractere.
Le méchant est toujours, & sera ce qu'il fut.

## FABLE CIX.

*La Chatte métamorphosée en Femme.*

Un Homme aimoit sa Chatte, & de crainte du blâme
Vénus à sa priere en composa sa Femme;
Elle friande & vive, oubliant le Mari,
Courut à la Souri.

UN Homme aima sa Chatte, & si éperdument, qu'il pria Vénus de la métamor-

Digitized by Google

phoser en Femme. La Déesse en rit, & d'abord n'en voulut rien faire. Cependant l'Homme redouble ses prieres, ne sort des Autels, pleure, crie; en un mot, se désespere. Que la Chatte soit donc telle qu'on la souhaite, dit Vénus. Et cela dit, l'Animal se dresse sur ses pieds, alonge, croît & devient une beauté parfaite. Le Galant exaucé, la caresse, l'embrasse, & s'imagine que sans penser à ce qu'elle fut, elle ne va plus s'occuper que de lui; mais il s'en flatte bien mal-à-propos. Pendant qu'il la tient entre ses bras, une Souris paroît, & la Femme saute hors de son lit pour courir après elle, plus attentive mille fois à la poursuivre, qu'à répondre aux caresses de son Mari.

On dissimule en vain. Voit-on ce qui nous touche,
Le cœur, pour se montrer, est bientôt sur la bouche.
Transformez un Rimeur en ce qu'il vous plaira,
Qu'on lui parle de Vers, il se découvrira.



Digitized by Google

## FABLE CX.

*Le Fermier & l'Oie.*

Un Homme avoit une Oie, & c'étoit son trésor:
Car elle lui pondoit tous les jours un œuf d'or;
La croyant pleine d'œufs, le fou s'impatiente,
La tue, & d'un seul coup perd le fonds & la rente.

UNe Oie pondoit chaque jour un œuf d'or à son Maître. Celui-ci s'imagina que l'Oiseau en étoit tout plein. Dans cette pensée, il le prend, le tue, & lui ouvre le corps: Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il n'y trouva rien de ce qu'il y cherchoit!

Pour vouloir trop avoir, on perd tout. Je l'ai dit.
Je le répete encor. Mais qui peut d'un Avare
Assouvir ici-bas la passion bizarre?
Quel Trésor, quel Pérou jamais le satisfit?

Digitized by Google

## FABLE CXI.

*Le Léopard & le Renard.*

Le Léopard tenoit au Renard ce langage :
Lequel, à votre avis, est le plus beau de nous ?
De la beauté sur moi vous avez l'avantage;
Mais lui dit le Renard, j'ai plus d'esprit que vous.

LE Léopard prétendoit avoir de grands avantages sur le Renard. Remarque bien, lui disoit-il, la beauté de ma Peau, vois comme elle est luisante, tachetée & mouchetée. Ami, de bonne foi, penses-tu que de la tienne à la mienne il puisse y avoir l'ombre de comparaison ? J'en vois si peu, repartit le Renard, que je t'avouerai franchement, que je me croirois fort au-dessous de toi, si je ne

Digitized by Google

ſçavois que les Connoiſſeurs font un peu plus de cas de l'eſprit que de la peau.

Le Renard eut raiſon. Son ſentiment décide
Un point que le beau Sexe a ſouvent conteſté.
Mieux vaut l'Eſprit que la Beauté.
L'un a plus de brillant, l'autre plus de ſolide.

## FABLE CXII.

*Les deux Médecins & le Malade.*

Un de ces Médecins, qui font tant de viſites,
Au Malade giſſant, diſoit toujours, Tant-mieux:
Et le Malade fait à ce ſtyle ennuyeux,
Diſoit: Mes héritiers penſent comme vous dites.

UN Malade rendoit compte à deux Médecins qui le viſitoient, des différens ſymptomes de ſon mal. A chaque choſe qu'il ex-

Digitized by Google

posoit, l'un des Docteurs répondoit toujours: Tant-mieux, & l'autre toujours: Tant-pis. Le Malade bien entendu, nos deux Médecins opinerent sur la maladie, & le sentiment de l'un fut tout opposé à celui de l'autre. L'embarras pour le Moribond fut de choisir. Le choix étoit des plus difficiles. Les deux avis étoient soutenus de part & d'autre avec opiniâtreté, & ne manquoient pas de raisons, sinon solides, au moins très-spécieuses, d'ailleurs bien énoncées. Parmi ces contrariétés le Malade suoit, & ne sçavoit quel parti prendre. A la fin pourtant il le prit au hasard, & s'en tint à l'avis du Médecin Tant-pis; puis il suivit exactement l'ordonnance du Docteur, prit ses remedes, & mourut; les Médecins tiroient deux avantages de sa mort. Tant-pis disoit qu'il l'avoit bien prévu, tandis que Tant-mieux publioit qu'infailliblement le Malade seroit sorti d'affaire, s'il n'eût pas voulu se gouverner à sa tête.

Malade, profitez d'un avis salutaire.
Prétendez-vous guérir? que Tant-mieux, ni Tant-pis
N'entrent jamais chez vous. C'est du sage Moliere,
Qui bien les connoissoit, que je tiens cet avis.

Digitized by Google

# FABLE CXIII.

*Le Charbonnier & le Teinturier.*

Le Charbonnier pressoit le Foulon à toute heure
De venir avec lui partager sa demeure,
Car ils étoient tous deux amis & grands cousins;
Mais, lui dit le Foulon, tu noircis tes voisins.

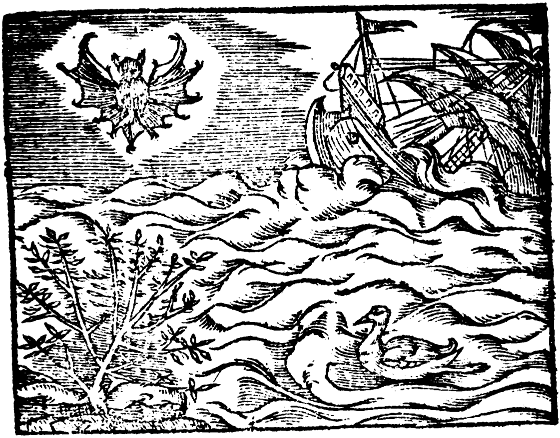
COmpere, disoit un Charbonnier à son Ami le Teinturier, ma Maison est des plus commodes, croyez-moi, venez-y loger; foi d'Ami, vous y serez à merveille. Je le crois, repliqua l'autre en le remerciant de son offre. Oui, chez toi je serai fort bien; mais dans un Logis où ton Charbon ne pourra

Digitized by Google

noircir mes étoffes, je serai, ce me semble, encore mieux.

Charbonnier pour Voisin ne me plaît nullement,
Moins encor l'Ecolier, le Reclus & le Grand.
S'en écarter, c'est être sage.
Tels Voisins n'ont jamais causé que du dommage.

## FABLE CXIV.



*Le Buisson, le Plongeon & la Chauve-souris.*

Le Buisson ruiné de bien & de crédit,
Semble se prendre à tout des pertes qu'il a faites.
Le Plongeon dans la Mer cherche ce qu'il perdit,
Et la Chauve-souris se cache pour ses dettes.

LE Buisson, le Plongeon & la Chauve-souris s'associerent ensemble pour négocier. Le Buisson contribua d'une robe, & la

Digitized by Google

mit ſur un Vaiſſeau, qui partoit pour les Indes. Le Plongeon y porta un lingot d'or pour ſa part, & la Chauve-ſouris quelqu'argent qu'elle avoit emprunté, pour la ſienne. Quelque temps après le Vaiſſeau mit à la voile, & ne fut pas plutôt hors du Port, qu'il fut accueilli d'un Ouragan, & périt avec tout ce qu'il portoit. De là vient que le Plongeon ſe tient toujours ſur les bords de la Mer, dans l'eſpérance qu'elle rendra ſon or; que la Chauve-ſouris n'oſe ſe montrer de jour, de peur de rencontrer ſes Créanciers; & que le Buiſſon, qui s'imagine à tous momens revoir ſa robe, accroche celle de tous les paſſans.

Ces fous dans le ſouci paſſent toute leur vie.
Que conclure de leur folie?
Qu'ici-bas l'intérêt eſt le premier reſſort;
Et que l'Homme par lui ſe meut juſqu'à la mort.

Digitized by Google

# FABLE CXV.

*Les deux Hommes & l'Asne.*

Deux Hommes disputoient pour un Asne perdu,
A se l'approprier, & l'un & l'autre bute.
Il m'appartient, dit l'un ; l'autre dit : Il m'est dû.
L'Ane en se dérobant emporta la dispute.

UN Asne s'étoit égaré ; deux Hommes le trouverent, & ce fut à qui s'en saisiroit. Comme l'un prétendoit l'avoir, aussi l'autre ; & le plus fort l'emportera, se dirent-ils. Et tous deux dans l'instant se donnerent des coups de poings l'un contre l'autre. Ils se battoient fort mal-à-propos ; car pendant qu'ils se terrassent, le Baudet se tire à quartier, se sauve, & de

Digitized by Google

cette maniere accorde net les deux Combattans.

Pour un Gallion pris, deux Corsaires se battent ;
Et tandis que tous deux se flattent
D'en faire leur profit,
Le Navire s'évade & le combat finit.

## FABLE CXVI.

*Le Loup & le Chien maigre.*

Sous la patte d'un Loup plutôt friand qu'avide,
Un Chien dit : Attendez, je suis maigre & suis vuide.
Je m'en vais à la noce, & j'en reviendrai gras ;
Le Loup y consentit, le Chien ne revint pas.

UN jour un Loup rencontra un Chien d'assez bonne taille, mais si maigre, qu'il n'avoit que les os & la peau. Comme

Digitized by Google

il alloit le mettre en pieces : Eh ! Seigneur lui dit le Chien, qu'allez-vous faire ? Ne voyez-vous pas bien que je suis présentement dans un tel état, que je ne vaux pas un coup de dent ? Mais croyez-moi, souffrez que je retourne au Logis. J'aurai soin, je vous jure, de m'y bien nourrir, & s'il vous prend envie d'y venir dans quelque temps, vous m'y trouverez si gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas, pour en faire un incomparablement meilleur. Le Loup le crut, & le lâcha. Quelques jours après il court au Logis du Chien, l'apperçoit au travers des barreaux de la porte, & le presse de sortir pour lui tenir parole. Vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le Chien ; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me sens pas fort d'humeur à vous contenter. L'autre entendit à demi mot Il baissa l'oreille, & rebroussant chemin, jura qu'il ne laisseroit jamais échapper ce qu'il tiendroit.

Ne lâche point ta prise.  
Prends le Chien tel qu'il est. Attendre qu'il soit gras,  
C'est faire une sottise.  
Un que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras.

Digitized by Google

## FABLE CXVII.

*Le Singe & son Fils.*

Embrassant ses Petits, le Singe s'en défait
Par une tendresse maudite.
A force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait,
L'on en étouffe le mérite.

UN Singe étoit fou de l'un de ses petits, jour & nuit il le baisoit, l'embrassoit & le serroit. Cette folle tendresse fut bientôt funeste au petit Singe; car un jour que son Pere le tenoit entre ses bras, il fit, en l'y pressant, un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine & l'étouffa.

Ce point est important. Pensez-y, tendres Peres,
N'ayez pour vos enfans que les soins nécessaires.
En prendre trop de soin, les aimer à l'excès,
C'est les perdre. Avec eux ménagez vos bienfaits.

Digitized by Google

## FABLE CXVIII.

### *L'Assassin qui se noie.*

Un Meurtrier fuyant son Juge & son Bourreau,
Evite cent périls, nul Prévôt ne l'attrape.
A la fin il se noie en passant un ruisseau,
Tant il est mal-aisé qu'un Meurtrier échappe.

LE Prévôt poursuivit un Assassin. Celui-ci fuyoit, & de telle vîtesse, que l'autre ne put l'atteindre, & se retira. Alors le Scélérat s'imagina qu'il n'avoit plus rien à craindre, & crut que son crime demeureroit impuni; mais le Ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il étoit entré, sans en connoître la profondeur, il perd pied, & s'y noie.

Tremblez, Méchans, tremblez. Votre perte est certaine;
Soustrait à la Justice humaine
Un coupable en vain fuit,
Quand par-tout pour le perdre un Dieu vengeur le suit.

Digitized by Google

## FABLE CXIX.

### *Les Bœufs & l'Essieu.*

Deux Bœufs patiens & doux,
Tiroient un Chariot fort pesant & fort large;
L'Essieu crioit; les Bœufs lui dirent: Qu'avez-vous?
A peine soufflons-nous, nous qui traînons la charge.

DEux Bœufs attelés à un Chariot fort chargé, ne le tiroient qu'avec peine. Cependant l'Essieu crioit, & de telle sorte, que les Bœufs étourdis du bruit qu'il faisoit, s'arrêterent, & se retournerent vers lui. Importun, lui dirent-ils, eh! qu'as-tu donc tant à crier, toi qui ne fatigues presque point, tandis que nous ne nous plaignons seulement pas, nous qui suons à tirer tout le fardeau?

Impudens nécessaires,
Qui portez, criez vous, tout le poids des affaires,
Lirez-vous donc ceci sans fruit?
Ou faites plus d'ouvrage, ou faites moins de bruit.

FABLE

## FABLE CXX.

*Le Coq & le Renard.*

Le Renard dit au Coq : Une paix éternelle
Eſt concluë entre nous, viens. Oui, deux Lévriers
Viennent, répond le Coq, m'en dire la nouvelle ;
Le Renard n'oſa pas attendre les Couriers.

UN Coq ſe tenoit ſur un Chêne fort élevé. Un Renard qui ne pouvoit l'y atteindre, courut au pied de l'Arbre : Ami, cria-t-il à l'autre, bonne nouvelle. Hier la Paix fut ſignée entre les tiens & les nôtres. Sans rancune donc, je te prie ; & puiſque dorénavant nous devons tous nous entr'aimer comme Freres, commençons par nous réconcilier. Viens donc, mon cher, deſcends



Digitized by Google

que je t'embraſſe. Ami, repartit le Coq, tu ne ſçaurois croire combien cette nouvelle me réjouit. Je la crois certaine; car, ſi je ne me trompe, je vois là-bas deux Couriers qui viennent nous en apporter la nouvelle. Demeure donc, je te prie; & ſi-tôt qu'ils ſeront arrivés, je deſcendrai pour nous en réjouir tous quatre enſemble. Ces Couriers étoient deux Lévriers. Le Renard ne jugea pas à propos de les attendre, & gagna pays. Et le Coq ſe mit à rire à gorge déployée.

Ce Coq eût mal fait de deſcendre.
Il vous dit, qu'on ne doit jamais
Prêter l'oreille à qui ne nous parle de Paix
Que pour mieux nous ſurprendre.



Digitized by Google

## FABLE CXXI.

### *La Rose & les Fleurs.*

Toutes les Fleurs disoient à la Rose nouvelle,
Vous l'emportez sur nous par un commun aveu :
Il est vrai, repartit la Rose, je suis belle,
Mais, hélas ! que je dure peu.

LEs Fleurs contemploient la Rose, & trouvoient dans ses nuances un éclat si vif, qu'elles lui cédoient, presque sans envie, le prix de la beauté. Non, lui disoient-elles tout d'une voix, notre coloris n'est ni si rare ni si beau. Nous n'exhalons point une odeur si douce. Triomphez, belle Rose : Vous méritez seule les caresses des Zéphyrs. Fleurs, dit la Rose en soupirant, lorsqu'un seul jour me voit naître & mourir, que me sert-il d'être si belle ? Hélas ! je voudrois l'être moins, & durer, comme vous, davantage.

D'un avantage vain, Sexe trop entêté,
Chérissez un peu moins votre frêle beauté.
Reconnoissez ici, que c'est bien peu de chose ;
Et pour elle craignez le destin de la Rose.



Digitized by Google

## FABLE CXXII.

### *Le Cygne & la Grue.*

La Grue interrogeoit le Cygne, dont le chant
Bien plus qu'à l'ordinaire étoit doux & touchant :
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue ?
C'est que je vais mourir, dit le Cygne à la Grue.

LE Cygne à l'extrémité chantoit. Je ne vois pas, lui disoit la Grue, quel sujet vous avez de vous réjouir dans l'état où vous êtes. Je sens que je vais mourir, repliqua le Cygne. Ai-je tort de marquer de la joie, quand je me vois sur le point d'être délivré de tous mes maux ?

Le Cygne sur sa fin ne chantoit pas à tort.
A vivre on souffre tant, que quoi que l'on en die,
Le plus beau jour de notre vie
Ne faut pas, tel qu'il soit, celui de notre mort.

## FABLE CXXIII.

### *La Canne & le Barbet.*

Ce Barbet en veut à ces Cannes,
Mais par elles il est instruit,
Qu'il est par fois des vœux aussi vains que profanes,
Et qu'on ne force pas toujours ce qu'on poursuit.

UN Barbet poursuivoit une Canne. Celle-ci, pour se sauver, se jette dans un Etang. L'autre s'y lance, & nage après elle. Comme il la suit, & de si près, qu'il ouvre déjà la geule pour la prendre, la Canne fait

Digitized by Google

le plongeon, s'enfonce, & disparoît. Ainsi le Chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyoit la tenir.

Le Barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne comptez sur un bien, que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche Héritiere:
Le Contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

---

## FABLE CXXIV.

### *L'Homme décoëffé.*

Un Galant étoit chauve, & comme en pleine fête
Sa perruque en tombant l'alloit défigurer,
Pourquoi ces faux cheveux tiendroient-ils à ma tête;
Dit-il, puisqu'à leur tête ils n'ont sçu demeurer?

UN Homme chauve se vit obligé de couvrir sa tête de cheveux empruntés. Un jour comme il dansoit en bonne Compagnie, il donna en sautant un tel branle à son corps, que sa fausse chevelure en tomba par terre. Chacun se mit à rire. Messieurs, dit le Danseur, dans le dessein de faire cesser la risée par quelque bon mot: Vous ne devez pas être surpris que ces cheveux n'aient pu tenir sur la tête d'autrui, lorsqu'ils n'ont pu rester sur la leur propre.

En pareille aventure, un Sot n'eût sçu que dire.
Toujours d'un mauvais pas l'Homme d'esprit se tire.
Manque-t-il, d'un bon mot il sçait tout réparer;
Et sa faute souvent ne sert qu'à l'honorer.



Digitized by Google

## FABLE CXXV.

### *Les Voyageurs & le Plane.*

Sous un Plane en Eté deux Voyageurs bien las,
A qui pour leur repos la place sembloit bonne,
Trouvoient l'Arbre stérile ; & l'Arbre dit : Ingrats ;
Ne comptez-vous pour rien l'ombre que je vous donne ?

VErs le milieu d'un des plus chauds jours de la Canicule, deux Voyageurs prenoient les frais à l'ombre d'un Plane. Ils s'y étoient retirés, pour se mettre à l'abri du Soleil. Comme ils en considéroient les branches, sans y apperçevoir de fruit : Voilà, se disoient-ils l'un à l'autre, un méchant Arbre ; s'il m'appartenoit, puisqu'il n'est bon à rien, je le ferois abattre, & jetter au feu tout présentement. Ingrats, leur dit l'Arbre, n'est-ce donc rien que cette ombre que mon feuillage produit, & qui vous garantit si à propos des rayons que vous fuyez ?

Des Chefs-d'œuvre du Ciel, Critiques insensés,
Ceci s'adresse à vous. L'Insecte & le Reptile
Servent plus que vous ne pensez.
Le Ciron, ici-bas, n'est pas même inutile :
De leurs propriétés nul n'apperçoit l'effet.
D'accord : mais Dieu sçait bien l'usage qu'il en fait.

Digitized by Google

# FABLE CXXVI.

*Le Pêcheur & les Poissons.*

Un Pêcheur en pêchant s'adonnoit aux chansons,
Puis jettant son filet : Ces bizarres Poissons
De ma Flûte, dit-il, nullement ne s'émeuvent,
Et si-tôt qu'ils s'ont pris, ils dansent tant qu'ils peuvent.

UN Pêcheur assis sur le bord d'une Riviere, jouoit de la Flûte. Il pensoit que les Poissons charmés de ses accords, approcheroient de la Rive, & si proche, qu'il pourroit les prendre à la main ; mais il eut beau en jouër, pas un ne vint. Alors le Pêcheur prit ses filets, & les jetta dans la Riviere. Aussi-tôt les Poissons entrerent en foule. Poissons, leur dit l'autre en les tirant de ses



Digitized by Google

rets, je m'étois imaginé que vous aimiez la Musique; mais je me suis bien apperçu qu'avec vous on trouvoit mieux son compte à se servir de filets que de Flûtes.

Douceur a rarement attiré des Rebelles.
A leur devoir en vain, Prince, tu les rappelles :
On est sourd à la Flûte : Amene le Canon,
Bientôt tu les auras à ta discrétion.

---

## FABLE CXXVII.
### *Le Crocodile & le Renard.*

Le Crocodile noble, & d'une humeur hautaine,
Vantoit de sa Maison les titres anciens :
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine,
A sçavoir où j'irai, qu'à sçavoir d'où je viens.

LE Crocodile méprisoit le Renard, & ne lui parloit que de sa noble extraction. Faquin, lui disoit-il d'un ton arrogant, je te trouve bien hardi d'oser te faufiler avec moi. Sçais-tu bien que je suis? Sçais-tu que ma noblesse est presque aussi ancienne que le Monde? Et comment pourrez-vous me prouver cela, repliqua l'autre fort surpris? Très-aisément, reprit le Crocodile. Apprends que dans la Guerre des Géans, quelques-uns d'entre les Dieux prirent la fuite, & vinrent, transformés en Crocodiles, se cacher au fond du Nil. C'est de ceux-là dont je descends en droite ligne. Mais toi, misérable, d'où viens-tu? En vérité, repartit le Renard, c'est ce que je ne sçais point, & ce que je

Digitized by Google

n'ai jamais sçu. Croyez, Seigneur Crocodile, que je suis beaucoup plus en peine de sçavoir où je vais, que d'apprendre d'où je viens.

Moins d'orgueil, noble Fat. Ce petit, dont tu ris,
N'a jamais mérité tes insolens mépris.
A quoi bon, vicieux, lui tant vanter ta race ?
S'il a de la Vertu, quel qu'il soit, il t'efface.

## FABLE CXXVIII.

*Le Vœu du Malade.*

Un homme étant malade, & ne possédant rien,
Fait vœu d'offrir cent Bœufs, en cas qu'il en guérisse :
Sa femme dit : Comment fournir au sacrifice ?
Ma femme, à cela près, dit-il, portons-nous bien.

UN Laboureur dangereusement malade, voua cent Bœufs à Esculape. Il les lui dévoit immoler, bien bien entendu, lorsqu'il

feroit guéri. Cent Bœufs, s'écria sa Femme! Vous n'y pensez pas, mon Fils; eh! grands Dieux, où les prendre, quand je n'en vois pas un seul dans notre Etable? Taisez-vous, lui répondit le Malade, si j'en reviens, il faudra bien que le bon Esculape se contente, s'il lui plaît, de notre Veau.

Dans l'orage, il n'est vœu qui coûte au passager.
Les Dieux peuvent tout prendre. Est-on hors de danger?
A-t-on gagné le Port? sot qui tiendroit parole.
Encor, Dieu sçait quel Veau, si le Prêtre l'immole.

## FABLE CXXIX.

### *Les Pêcheurs.*

Le filet pesoit fort, chaque Pêcheur tiroit,
Mais ce poids ne venoit que d'une grosse pierre,
Et de peu de poissons que ce filet enserre.
En ce monde on n'a pas tout ce que l'on voudroit.

DEs Pêcheurs tiroient leurs filets hors de l'eau; comme ils les sentoient plus pesans que de coutume, ils en concevoient bonne espérance. La Pêche, se disoient-ils les uns aux autres, sera sans doute des meilleures; & Dieu sçait quels Poissons nous allons voir dans nos rets. Leur joie fut courte; car lorsqu'après beaucoup de fatigue, ils eurent vu le fond de leurs filets, ils n'y trouverent qu'un gros caillou, que le courant de la Riviere y avoit amené.

Un fils, son Pere mort, trouva certains papiers
Entourés, sous la clef, de triple couverture,
Et les crut bons Contrats. On en fit l'ouverture;
Voici ce que c'étoit: de vieux Calendriers.

Digitized by Google

# FABLE CXXX.

## *Les Grenouilles.*

D'un Marais desséché, les tristes Habitantes
Voulant choisir un Puits ; une des plus prudentes,
Qui pour leur sûreté trouvoit ce lieu suspect,
Dit : que deviendrons-nous si le Puits devient sec ?

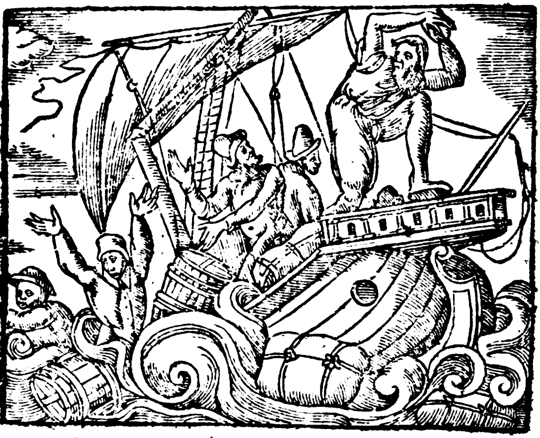
LEs Grenouilles virent dans le fort de l'Eté leur Marais à sec. Où nous retirerons-nous, s'écrierent-elles alors ? Dans ce Puits que vous voyez tout proche de vous, dit une des plus jeunes. L'eau l'emplit jusqu'à deux doigts du bord ; ainsi il nous sera très-aisé d'y entrer. Fort bien, repliqua une des plus vieilles. Mais quand l'eau viendra à baisser, & que nous nous trouverons au fond de ce Puits à vingt pieds au moins de son ouverture, en sortirons-nous aussi aisément que nous y serons entrées ?

Réfléchissez, pesez l'entreprise conçue.
Considérez sur-tout quelle en sera l'issue.
Il est bon de penser comment l'on entrera.
Mieux encor de sçavoir par où l'on sortira.



Digitized by Google

# FABLE CXXXI.



*Les deux Ennemis.*

Dans un même Vaisseau, près de faire naufrage,
Deux ennemis étoient sur le point de mourir,
Et chacun se disoit en soi-même : Courage,
Je m'en vais me noyer, mais l'autre va périr.

DEux hommes qui se haïssoient mortellement, s'étoient embarqués sur le même Vaisseau. Comme il cingloit à pleines voiles, une tempête s'éleva, & si grande, que le Navire, battu des Vents, & fracassé par les vagues, s'entre-ouvrit. Dans cette extrémité, les deux Passagers, que l'eau commençoit à gagner, se consoloient, quoiqu'ils se vissent sur le point d'être submergés. Si je

péris, disoient-ils l'un & l'autre au fond du cœur, mon Ennemi périt aussi.

Telle est du cœur humain l'injuste cruauté.
Dans l'orage on voudroit que tout fût agité.
Souffre-t-on, l'on voudroit voir souffrir tous les autres.
Leurs disgraces, leurs maux nous consolent des nôtres.

## FABLE CXXXII.

*Le Lion, l'Ours & le Renard.*

Tandis que contre un Ours un grand Lion se bat,
Un Renard se saisit du prix de leur combat.
Nous n'avons bien souvent d'intérêt que le nôtre,
Et nous nous tourmentons pour le profit d'un autre.

LE Lion & l'Ours s'entre-déchiroient, & cela pour quelques rayons de Miel qu'ils avoient trouvé dans le creux d'un Chêne. Chacun deux prétendoit en faire son profit,

Digitized by Google

sans le partager avec son Compagnon. Ils eussent beaucoup mieux fait d'en faire deux parts ; car tandis qu'ils s'acharnent l'un sur l'autre, un Renard se glisse sans bruit près du Miel, le lape, & se sauve.

Ainsi débats souvent finissent entre Princes.
Tandis que pour quelques Provinces
Ces deux-ci sont aux mains, un tiers prend les enjeux ;
Et par ce moyen net les accorde tous deux.

## FABLE CXXXIII.

### *L'Astrologue.*

Un jour une personne aux Astres bien instruite
Regardoit vers le Ciel, & tomba lourdement.
Tel donne des leçons sur la bonne conduite
Qui s'égare lui-même, & bronche à tout moment.

UN Astrologue contemploit les Astres en marchant : il eût beaucoup mieux fait de regarder à ses pieds ; car tandis qu'il leve les yeux, & les tient toujours fixés vers le Ciel, voici que sans voir un Puits qu'on avoit creusé sur son chemin, il en approche, & de si près, qu'il s'y précipite, & s'y noie.

Avis à vous, Sçavans en inutilités ;
Mais sur le nécessaire, Esprits fort hébêtés.
Tel voit ce qui se passe autour d'une Planete,
Qui chez lui ne voit rien, même avec sa Lunette.

Digitized by Google

## FABLE CXXXIV.

### *Le Dauphin & le Thon.*

Un Dauphin pourſuivoit un Thon, quand ſur les bords
Ils ſont jettés tous deux, froiſſés & demi-morts:
Nous voilà, dit le Thon, aſſez mal, ce me ſemble;
Mais quel plaiſir pour moi, que nous mourions enſemble!

UN Dauphin pourſuivoit un Thon, dans le deſſein de ſe venger de quelqu'offenſe qu'il en avoit reçue. Ce dernier gagne le Rivage, l'autre l'y ſuit. Et le Thon pour échapper, ſauta ſur le ſable, & le Dauphin s'y lança avec lui. Mais voici que froiſſés de leur chûte, ils y demeurerent tous deux étendus. Cependant l'air de la Terre agit ſur eux. Ils s'affoibliſſent hors de leur Elément, & meurent, non ſans s'être repentis de n'avoir conſulté que leur reſſentiment.

Le Dauphin tranſporté d'une indiſcrette rage,
Périt avec le Thon, jetté ſur le rivage.
Plus d'un vindicatif achete, ainſi que lui,
A ſes propres dépens, le dommage d'autrui.

Digitized by Google

## FABLE CXXXV.

### *Le Fossoyeur & le Médecin.*

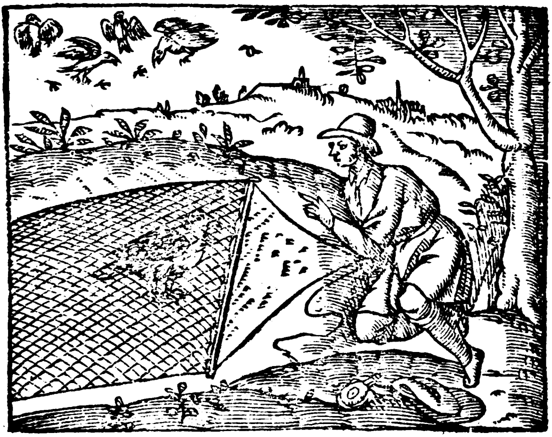
C'est dommage d'un tel, mais je me persuade
Qu'il ne pouvoit guérir, tant il étoit mal-sain;
Voilà ce qu'à peu près un fort bon Médecin
Disoit au Fossoyeur enterrant son Malade.

Un Fossoyeur enterroit son Voisin. Comme il achevoit de combler la fosse, il apperçut le Médecin qui avoit traité le Défunt pendant sa maladie. Je vous croyois si habile, lui dit-il, que je m'étois imaginé que vous tireriez votre Malade d'affaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, repliqua le Docteur; mais cet Homme étoit mal-sain. Et s'il ne l'avoit pas été, repartit le Fossoyeur en secouant la tête, auroit-il eu besoin de vous?

De tous nos Charlatans excuse illégitime.
Le Malade meurt-il, il étoit cacochyme.
La Nature l'a-t-elle, en dépit d'eux, guéri,
Il seroit, vous dit-on, sans nous déjà pourri.

Digitized by Google

# FABLE CXXXVI.



*L'Oiſeleur & la Vipere.*

L'Oiſeleur ſe trouva ſurpris
Etant piqué de la Vipere:
Hélas, dit-il, quelle miſere!
Je voulois prendre, & je ſuis pris.

Un Oiſeleur cherchoit à prendre des Oiſeaux. Comme il ſe baiſſoit pour tendre ſes réſeaux, une Vipere le piqua au pied. Ah! s'écria l'Homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrois-je être ſurpris qu'on cherche à m'ôter la vie, tandis que je ne penſe, moi, qu'à la ravir aux autres?

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc ſur ce point
L'avis que le Sage vous donne.
Hommes, ſi vous voulez qu'on ne vous nuiſe point,
Ne nuiſez à perſonne.

Digitized by Google

## FABLE CXXXVII.

*L'Asne qui change de Maître.*

Un Asne malheureux autant qu'on le peut être,
Servit un Corroyeur qui fut son dernier Maître :
Et sous la cruauté de ce Tyran nouveau,
Eut lieu ; plus que jamais, de craindre pour sa peau.

L'Asne d'un Jardinier se lassa de se lever devant le point du jour, pour porter des Herbes au Marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un Maître chez qui il pût, disoit-il, au moins dormir. Soit, dit le Maître des Dieux ; & cela dit, voilà le Baudet chez un Charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours qu'il regretta le Jardinier. Encore, disoit-il, chez lui j'attrapois de temps en temps à la dérobée quelques feuilles de chou ; mais ici que

Digitized by Google

peut-on gagner à porter du Charbon? des coups, & rien davantage. Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un Corroyeur, & le Baudet, qui n'y pouvoit souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeoit, crioit plus fort que jamais, & demanda pour la troisieme fois un autre Maître. Alors le Dieu lui dit: Si tu avois été sage, tu serois resté chez le premier. Quand je t'en donnerois un nouveau, tu n'en serois pas plus content que des autres. Ainsi reste où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre.

Ce Baudet inconstant change, & n'y gagne point.
Un Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut le satisfaire.
Mécontent de son sort, par-tout on l'entend braire.
Que d'Hommes ici-bas sont Asnes sur ce point!

## FABLE CXXXVIII.

### *Le Lion & la Grenouille.*

Au bruit d'une Grenouille un Lion qui repose
Se leve, & se reproche à soi-même, ayant vu
Que c'étoit si peu de chose,
La honte de s'en être ému.

UN Lion se coucha sur les bords d'un Marais, & s'y assoupit. Comme il y dormoit d'un sommeil profond, une Grenouille se mit à croasser. A ce bruit, l'autre s'éveille; & comme il croit que quelque puissant animal vient l'attaquer, il se leve, &

Digitized by Google

regarde de tous côtés. Mais quel eſt ſon étonnement, lorſqu'il apperçoit celle qui l'avoit ſi fort épouvanté !

Un Lion, la terreur des bois,
Troublé par la Grenouille, en redoute la voix.
Braves, que ceci vous apprenne,
Qu'un rien peut quelquefois effrayer un Turenne.

---

## FABLE CXXXIX.

### *Le More.*

Un Homme paſſe & les nuits & les jours
A teindre un More, il y perd ſa teinture.
Ce qu'une fois nous ſommes par Nature,
L'art n'y fait rien, nous le ſommes toujours.

UN Homme ſe mit en tête de blanchir un More; il le baignoit, lavoit & frottoit, mais ce fut temps perdu. Le More bien décraſſé parut encore plus noir qu'il n'étoit auparavant.

Vous n'effacerez point ces impreſſions vives
Que Nature en nous fit. Vous me lavez en vain,
Maîtres, & vous perdez le temps & vos leſſives.
Je ſerois toujours noir, ſi je ſuis Africain.

Digitized by Google

## FABLE CXL.

### *Le Marchand & la Mer.*

Un Marchand échappé d'un naufrage funeste,
Voyoit la Mer tranquille, & disoit : Flots ingrats,
Vous voudriez encore avoir ce qui me reste,
Mais je ne me rembarque pas.

UN Marchand chargea un Vaisseau de Marchandises, & partit pour les Indes. Lorsqu'il mit à la voile, le Vent étoit favorable & la Mer tranquille : mais à peine eut-il perdu le Port de vue, que le Vent changea tout à coup ; la Mer éleva ses vagues, poussa le Navire sur un Banc de sable, & l'y fit échouer. Le Marchand vit périr toutes ses Marchandises, & ne se sauva qu'avec peine sur quelques débris du Vaisseau. Quelques jours après, comme il se promenoit sur le rivage, où il avoit abordé, il vit la Mer calme, & qui sembloit lui dire de se rembarquer de nouveau. Perfide Mer, s'écria-t-il, c'est en vain que par une feinte tranquillité tu cherches à m'attirer. S'y fie qui voudra ; quant à moi, qui n'ai point encore oublié de quelle maniere tu m'as traité ces jours passés, je ne suis pas d'humeur à me fier une seconde fois à qui vient de me donner des preuves de son infidélité.

Instruit par son malheur le Marchand devint sage.
L'imitons-nous? A peine échappés du naufrage,
Sur la rive on nous voit bientôt tout oublier,
Cent fois battu des Vents, cent fois les défier.

Digitized by Google

# FABLE CXLI.

*Les deux Coqs & le Faucon.*

Deux Coqs étant rivaux se battoient de bon cœur ;
Le Faucon tout à coup vint saisir le vainqueur,
Qui faisoit trop de bruit à cause de sa gloire,
Et laissa le vaincu jouir de la victoire.

DEux Coqs se battirent à outrance, & cela pour l'amour d'une Poule qui les avoit rendus Rivaux. Le vaincu prit la fuite & se retira dans un coin de la basse-cour, pendant que le vainqueur montoit sur le haut du poulailler, pour y chanter sa victoire. Celui-ci ne s'en réjouit pas long-temps : car tandis qu'en battant des ailes, il ne pensoit qu'à y faire éclater sa joie, le Faucon qui l'a-

Digitized by Google

voit aisément découvert sur le haut de ce toit, vint fondre sur lui & le mit en pieces.

Ce fier Coq ne jouit qu'un moment de sa gloire.
Trop pleins de vos exploits, pensez à vous, Guerriers :
Croyez, vous qui chantez un peu trop haut Victoire,
Qu'un revers imprévu peut flétrir vos lauriers.

## FABLE CXLII.

*Le Castor & les Chasseurs.*

Le Castor malheureux qui n'avoit point d'appui,
Et que tant de Chasseurs pressoient à toute outrance,
Retrancha de son corps, & s'ôta par prudence
La chose pour laquelle ils couroient après lui.

DEs Chasseurs poursuivoient un Castor dans le dessein de tirer profit de certaine partie de son corps. Ils avoient coutume d'en

Digitized by Google

employer la chair comme un remede souverain contre plusieurs maux : le Castor, qui sçavoit leur intention, n'eut pas plutôt reconnu qu'il ne pouvoit leur échapper, qu'il la prit à belles dents, & se la retrancha. Alors les Chasseurs satisfaits d'avoir ce qu'ils cherchoient, cesserent de le poursuire, & se retirerent. Ainsi le Castor, qui fort sagement jugea à propos de se défaire d'une partie qu'il ne pouvoit conserver sans perdre le tout, se sauva par son jugement.

De tout bien qui lui nuit le Sage se décharge ;
Avec des yeux d'envie un Grand voit-il ta Charge,
Cours la lui vendre, & sans tarder.
Tu te perdrois à la garder.

---

## FABLE CXLIII.

### *Le Berger & le Chien.*

Un Berger nourrissoit son Chien de Brebis mortes ;
Et comme la plus grasse approchoit du trépas,
De l'air, dit-il au Chien, dont tu te déconfortes,
Tu craindrois volontiers qu'elle ne mourût pas.

UN Berger avoit donné plusieurs fois à son Chien les Brebis qui mouroient chez lui de maladie. Un jour une des plus grasses de son troupeau tomba malade, alors le Chien parut plus triste que de coutume. Le Berger lui en demanda la cause, sur quoi l'autre lui répondit, qu'il ne pouvoit, sans s'affliger, voir la meilleure Brebis du Troupeau en danger de périr. Tu me portes bien

la

Digitized by Google

la mine, lui repartit l'Homme, de penser beaucoup plus à ton intérêt qu'au mien. Tu as beau dissimuler, va, je suis bien persuadé que tu ne t'attristes de la maladie de ma Brebis, que parce que tu crains qu'en réchappant, elle ne t'échappe.

Concluons de ceci, qu'il faut se méfier
De la douleur d'un Héritier.
Ce Neveu quand il pleure, & peut-être de joie;
Craint-il de perdre un Oncle, ou de manquer sa proie?

## FABLE CXLIV.

### *L'Avare & le Passant.*

L'Avare avec son cœur enterra son Trésor:
On le vole, Ah! dit-il, je suis à la besace.
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place;
Elle vous servira tout autant que votre Or.

UN Avare enfouit son Trésor dans un Champ; mais il ne put le faire si secretement, qu'un Voisin ne s'en apperçût. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or & l'emporte. Le lendemain l'Avare revient rendre visite à son Trésor. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il n'en trouva que le gîte! Un Dieu même ne l'exprimeroit pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux, en un mot, se déseſpere. A ses cris un Passant accourt. Qu'a-



Digitized by Google

vez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous désoler de la sorte? Ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie, s'écria l'Avare: mon Trésor que j'avois enterré près de cette pierre. Sans vous donner la peine de le porter si loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous; vous auriez pu en tirer à toute heure, & plus commodément, l'or dont vous auriez eu besoin. En tirer mon or, s'écria l'Avare! O Ciel! je n'étois pas si fou. Hélas! je n'y touchois jamais. Si vous n'y touchiez point, repliqua le Passant, pourquoi vous tant affliger? Eh, mon Ami! mettez la pierre à la place du Trésor, elle vous y servira tout autant.

Le conseil étoit bon. Mais tel est de l'Avare
L'entêtement bizarre.
Affamé, demi-nu, quand on regorge d'Or,
On se plaît à languir près de son cher Trésor.

Digitized by Google

# FABLE CXLV.

*Le Cerf & le Faon.*

Le Faon, du Cerf son pere, exaltoit les mérites,
Qu'il étoit grand & fort, mieux armé que le Chien.
Mon fils, je suis d'accord de tout ce que vous dites;
Mais du côté du cœur, cela ne vas pas bien.

LE Faon soutenoit à son Pere, que la Nature lui avoit donné de si grands avantages sur le Chien, qu'il n'avoit aucun lieu de le craindre. Si jamais, disoit-il au Cerf, nous en venons aux prises le Chien & moi, comptez que je n'aurai pas de peine à le battre; car outre que je suis plus haut, & par conséquent plus fort que lui, je vois ma tête armée d'un bois que la sienne n'a point. Mon fils, repartit l'autre, donnez-vous bien de



Digitized by Google

garde de l'attaquer, la partie ne feroit pas égale. Si les Dieux lui ont refusé le bois qu'ils vous ont donné, ils lui ont fait présent d'un cœur que vous n'avez point.

Les armes au Poltron donnent peu d'avantage.
Le cœur mieux que le fer sçait défendre un Guerrier.
Armé de pied en cap, s'il manque de courage,
Sa cuirasse ne peut l'empêcher de plier.

## FABLE CXLVI.

*Le Renard & le Sanglier.*

Pourquoi, dit le Renard au Sanglier, sans cesse
T'aiguises tu les dents, lorsque rien te presse?
Attendrai-je, dit l'autre, à me les aiguiser
Quand il sera temps d'en user?

UN Sanglier aiguisoit ses défenses contre le tronc d'un Arbre. A quoi bon, lui dit

Digitized by Google

un Renard, te préparer au combat, quand tu ne vois ni Chien ni Chasseur ? Hé! dois-je attendre, repliqua l'autre, que je les aie en queue pour songer à tenir mes armes en état, quand ils ne me donneront pas le temps d'y penser ?

Ce Camp retranché, si l'assiette en est forte,
Rends-la plus forte encor. Mais tout est coi. N'importe,
Quand l'Ennemi viendra t'enlever ton Quartier,
Il ne sera pas temps de te fortifier.

## FABLE CXLVII.

### *Le Savetier Médecin.*

Un pauvre Savetier qui n'étoit qu'une bête,
Devint Médecin riche, & des plus enviés;
Et tel imprudemment lui confia sa tête,
Qui n'auroit pas voulu lui confier ses pieds.

UN Savetier des plus ignorans dans son Métier, trouva si peu son compte au profit qui lui en revenoit, qu'il lui prit fantaisie d'en changer. Un jour il se mit en tête d'être Médecin, & le fut, au moins on le crut tel. Quelques termes de l'Art qu'il apprit, son effronterie & son babil joints à l'ignorance de ses Voisins, eurent bientôt fait d'un Artisan très-mal-adroit, un fort habile Charlatan. Il publià par-tout que la vertu de ses remedes étoit infaillible, & chacun le crut sur sa parole. Un de ses Voisins pourtant, moins dupe que les autres, s'en moqua, voici



Digitized by Google

comment. Il se dit attaqué d'un grand mal de tête, & mande le Docteur. Celui-ci vient, & raisonne fort au long sur le prétendu mal; ensuite il assure le Malade qu'il l'en délivrera, & en peu de temps, pourvu qu'il veuille s'abandonner à ses soins. Pauvre ignorant, repartit le Voisin, en éclatant de rire, & comment pourrois-je me résoudre à te livrer ma tête, quand je ne voudrois pas seulement te confier mes pieds?

Esope a beau prêcher, malgré maint Apologue,
Médecins ici-bas auront toujours la vogue.
Jusqu'au tombeau, l'Ignorant les croira;
Et jamais sans séné le Sçavant ne mourra.

Digitized by Google

# FABLE CXLVIII.

*Les Lievres & les Grenouilles.*

Saisis d'une frayeur qui leur causoit la fievre,
Les Lievres se jettant dans une mare tous,
Aux Grenouilles font peur : Courage, dit un Lievre,
Il est des Animaux plus timides que nous.

DEs Lievres fuyoient tout éperdus ; rien ne les y obligeoit. Le bruit des feuilles que le vent agitoit dans la Forêt, leur ombre peut-être les épouvantoit. Comme ils passoient près d'un Marais, ils apperçurent des Grenouilles, qui tout effrayées du bruit qu'ils faisoient en fuyant, se plongeoient au fond de l'eau. Oh ! oh ! dit un d'entr'eux, qu'est-ce que ceci ? Vraiment nous portons ici la ter-



Digitized by Google

reur, Amis, reprenons courage, & rebrouſſons chemin; nous ſommes plus redoutables que nous ne penſions.

Fiers de porter la peur aux bords du Marécage,
Les Lievres raſſurés ſe crurent du courage.
D'un plus Poltron que ſoi, qu'un Poltron ſoit vainqueur;
Le Therſite en tremblant ſe croit Homme de cœur.

## FABLE CXLIX.

### *Le Trompette.*

Un Trompette ſonnant la charge en un combat,
Fut pris : Pardon, dit-il, je ne ſuis point Soldat,
Et je n'ai de ma main tué pas un des vôtres.
Non, mais c'eſt toi qui fais entre-tuer les autres.

Un Trompette après avoir ſonné la charge, fut pris par les Ennemis. Comme un d'entr'eux levoit le bras pour le percer de ſon épée : Quartier, s'écria le Priſonnier. Conſidérez que je ne me ſuis ſervi que de ma Trompette, & qu'ainſi je n'ai pu ni tuer ni bleſſer aucun des vôtres. Tu n'en mérites pas moins la mort, repliqua l'autre, en lui plongeant l'épée dans le ventre : Méchant, qui ne tue jamais, il eſt vrai, mais qui excite les autres à s'entre-tuer.

Le malheureux Trompette a beau crier merci :
Il meurt percé de coups, malgré ce qu'il oppoſe.
Juges trop indulgens, apprenez de ceci,
Qu'on doit punir du mal & l'Auteur & la cauſe.

Digitized by Google

# FABLE CL.

*Le Laboureur & ses Chiens.*

Un Laboureur preſſé d'une faim continue,
Mangea juſques aux Bœufs qui traînoient ſa charrue ;
Et ſes Chiens dirent : Sauvons-nous,
Sinon il nous mangera tous.

UN Laboureur dételа les Bœufs de ſa charrue dans un temps de famine, & les tua, dans la vue de s'en nourrir lui & ſa Famille. Ses Chiens qui s'en apperçurent, ſortirent auſſi-tôt du Logis, & gagnerent pays. Sauvons-nous, ſe diſoient-ils les uns aux autres. Si cet Homme tue des Animaux dont il a ſi grand beſoin pour ſon labourage, que ne nous



Digitized by Google

fera-t-il point à nous, qui ne lui sommes pas, à beaucoup près, si nécessaires ?

Les Chiens eurent bon nez. L'Homme avoit résolu
Très-sûrement de s'en défaire.
Qui consume le nécessaire,
N'épargne pas le superflu.

## FABLE CLI.

*Le Lion, le Renard & l'Asne.*

Le Lion, le Renard & l'Asne d'une bande
Chassoient; l'Asne des parts s'appliqua la plus grande.
Il périt. Le Renard, sage aux dépens d'autrui,
Donna tout au Lion, ne gardant rien pour lui.

UN jour le Lion, le Renard & l'Asne chasserent ensemble, & prirent une Biche. Celle-ci ne fut pas plutôt par terre, que

Digitized by Google

l'Asne la dépéça. Les parts faites, il se jetta le premier sur la plus grosse des trois, & s'en saisit. Cette indiscrétion déplut au Lion, & à tel point, qu'il se lança sur le Baudet, & l'étrangla. Alors le Renard qui appréhendoit le même traitement, se garda bien de prendre la part qui lui appartenoit; au contraire, il la joignit à celle du Lion & de l'Asne, & les lui céda toutes trois. A ce trait d'honnêteté, le Lion qui un moment auparavant étoit sur le point de faire au Renard ce qu'il avoit fait à l'autre, se radoucit. Il fit plus, comme il étoit content d'avoir la Biche toute entiere, il le remercia de sa courtoisie. Ainsi le Renard se tira, par son habileté, d'un danger où l'Asne s'étoit perdu par son imprudence.

Courtisans, c'est à vous que ce discours s'adresse.
Imitez du Renard la politique adresse.
Avec plus fort que vous, ne tirez au bâton;
Et quels que soient vos droits, cédez tout au Lion.



Digitized by Google

## FABLE CLII.

*La Vieille & sa Servante.*

Du Coq une Servante abrégea le destin,
Croyant qu'elle pourroit s'en lever moins matin,
Ce fut encore pis, car après cette perte,
Sa Maîtresse inquiete en fut bien plus alerte.

UNe Vieille n'avoit pas plutôt entendu le chant de son Coq, que tous les matins elle alloit une heure avant le point du jour éveiller sa Servante. Alors il falloit se lever pour prendre ensuite une Quenouille, qu'on ne quittoit que long-temps après le coucher du Soleil. Celle-ci, qui séchoit de fatigue & d'insomnie, prit un jour le Coq & le tua, dans la pensée qu'elle dormiroit tout à son aise, si-tôt que sa Maîtresse auroit perdu son Réveil-

Digitized by Google

le-matin ; mais le contraire arriva. Le Coq mort, la Vieille, qui n'entendoit plus de chant qui la réglât, étoit toute la nuit sur pied ; & couroit éveiller sa Servante, lorsqu'à peine celle-ci avoit eu le temps de se coucher.

Expédient cru bón souvent gâte une affaire.
Ceci fait, on croyoit amender son destin
Se lever plus tard : au contraire,
Le Coq mort, on se leve encore plus matin.

Digitized by Google

## FABLE CLIII.

*Le Cheval & l'Asne.*

L'Asne qui se croyoit malheureux sur la terre,
Du Cheval envia la noblesse & les dons:
Mais quand il s'apperçut qu'il alloit à la Guerre,
Il dit: Fi de la gloire, & vivent les chardons.

UN Cheval couvert d'une riche Housse, alloit trouver son Maître à la Guerre. Un Asne le vit passer; alors il ne put s'empêcher de soupirer, d'envier le bonheur de l'autre. Suis-moi, lui dit le Cheval qui s'en étoit apperçu, & tu partageras la gloire dont je vais me couvrir. Le Baudet ne se le fit pas dire deux fois & le suivit. Il arrive au Camp; & d'abord Soldat, armes, pavillons, le bruit des tambours, le son des trompettes, tout

lui en plaît, tout le fait treſſaillir d'aiſe. Mais quelques jours après, lorſqu'il vit le Cheval obligé de porter ſon Maître dans la mêlée, au riſque de mille coups, il ſentit diminuer ſa joie, & penſa à ce qu'il avoit quitté. Un moment après il baiſſa les oreilles, & tourna le dos. Puis, malgré tout ce que l'autre lui put dire pour l'engager à reſter, il courut au grand trop reprendre le chemin du Moulin.

Bientôt l'on ſe repent de ſes vœux indiſcrets.
Chez la Gloire, de loin tout eſt beau; mais de près,
Peſez bien le Pour & le Contre,
Vous ferez moins de cas des lauriers qu'on vous montre.

Digitized by Google

# FABLE CLIV.

*Le Laboureur & la Cicogne.*

A de méchans Oiseaux le Laboureur subtil
Trouva dans ses filets une Cicogne unie,
Qui lui criant merci : Tu mourras, lui dit-il,
Il ne faut pas hanter mauvaise compagnie.

UN Laboureur tendit ses Réseaux ; une Cicogne & quelques Oiseaux de proie s'y abattirent. Alors l'homme les prit, & tua les derniers. Comme il se mettoit en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontroit, qu'elle n'étoit ni méchante ni complice des brigandages que ceux parmi lesquels elle se trouvoit prise, avoient exercés ; & partant, que c'étoit une injustice criante, de vouloir, en la confondant avec eux, lui fai-

Digitized by Google

re le même traitement qui leur avoit été fait. Tu mourras, repartit l'Oiseleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en si mauvaise compagnie? Cela dit, il lui tord le cou.

C'est ainsi que surpris parmi des Scélérats,
Vous aurez beau crier, que de leurs injustices
Vous n'êtes point l'Auteur : on ne vous croira pas.
Les hanter, c'est se mettre au rang de leurs complices.

## FABLE CLV.

*Le Paon & la Pie.*

Le Paon est élu Roi, comme un fort bel Oiseau;
La Pie en murmure & s'irrite
Qu'on ait peu d'égards au mérite :
Est-il sûr qu'on soit bon, parce que l'on est beau?

UN jour les Oiseaux s'assemblerent, à dessein de nommer entr'eux un Roi, qui

Digitized by Google

fût capable de les gouverner. Chaque Oiseau, pour se concilier les suffrages de l'Assemblée, fit valoir tout autant qu'il le put, les avantages qu'il avoit reçus de la Nature. L'Aigle parla de sa force, le Coq de son courage, le Perroquet de sa mémoire, & la Pie de son esprit. Mais ce fut en vain que les uns & les autres vanterent à la Diete leurs bonnes qualités. On n'y fit pas la moindre attention, au contraire, le récit qu'ils en firent ennuya. Là-dessus le Paon vint à son tour étaler sa belle queue. Dès qu'il parut, les Oiseaux charmés de la bigarrure de son plumage, lui donnerent leurs voix; de sorte que sans vouloir écouter les remontrances de la Pie, qui soutenoit que ce Paon n'avoit point d'autre mérite que celui de sa queue, ils lui rendirent hommage; & sur le champ le proclamerent Roi.

La Pie à fort bon droit siffloit un choix peu sage.
C'est l'esprit qui gouverne, & non pas le visage.
Chez un Prince éclairé la beauté sied fort bien:
Mais dans qui n'est que beau, qu'on la compte pour rien.

## FABLE CLVI.

### *Le Dauphin qui porte un Singe.*

Le Dauphin sur son dos portoit le Singe à nage,
Et reconnut au premier mot
Qu'il n'étoit pas un Homme, & que c'étoit un sot,
Ainsi ne voulut pas s'en charger davantage.

UN Dauphin côtoyoit de fort près, en nageant, le rivage de la Mer. Bon, dit

Digitized by Google

un Singe qui l'apperçut, voici un moyen pour voir la pleine Mer tout à mon aise. Je ne l'ai jamais vue, & ainsi il faut que je me contente. Cela dit, il s'approche du Rivage, ensuite il s'élance, & retombe sur le dos du Poisson. Celui-ci qui aime l'Homme, crut qu'il en portoit un, & mena le Singe assez loin. Là-dessus ce dernier charmé de voguer sur l'Océan, jette un cri de joie. A ce cri, l'autre leve la tête, envisage le Singe, & le reconnoît. Le Dauphin fit sauter sa charge en l'air d'un coup de sa queue, & se replonge aussi-tôt au fond de la Mer.

Ignorant, fourni d'impudence,  
De loin semble tout autre. On le prône, on l'avance.  
Mais a-t-on de plus près manié son esprit,  
On le remet où on le prit.

Digitized by Google

## FABLE CLVII.

*Le Berger & le Louveteau.*

Parmi tous ses Mâtins, pour son propre dommage,
Un Berger laissa croître un Louveteau fort doux.
Il n'est ni prudent, ni sage
De mettre la Brebis à la garde des Loups.

UN Berger trouva un Louveteau que la Louve avoit abandonné, il le prit & l'emporta dans sa Cabane ; là il le nourrit, & l'éleva parmi les Chiens qui gardoient son Troupeau. Il auroit beaucoup mieux fait de l'assommer ; car le Louveteau, qui d'abord n'avoit fait aucun mal tant qu'il s'étoit senti foible, ne fut pas plutôt Loup, qu'après avoir étranglé les Chiens, pendant que le Berger

Digitized by Google

dormoit, il courut se jetter sur les Brebis, & les mit toutes en pieces.

N'élevez point de Loup, ni même de Renard ;
Car pendant que le temps s'écoule,
Il croît, puis un beau jour vous croque mainte Poule,
Commines dit qu'un Grand en convint, mais trop tard.

## FABLE CLVIII.

### *Le Serpent conduit par la Queue.*

Le Serpent vit sa Queue & sa Tête en querelle,
Car la Queue à son tour voulut aller devant.
Mais s'en acquittant mal : O Tête, lui dit-elle,
Menez-nous, je vous prie, ainsi qu'auparavant !

UN jour le Serpent vit sa Queue s'élever contre sa Tête. Quel orgueil ! disoit la premiere à l'autre, de s'imaginer, comme vous faites, que je ne pourrois pas vous mener aussi bien que vous me menez, comme si mon jugement étoit fort inférieur au vôtre : Il y a assez de temps, ce me semble, que je vous suis, suivez-moi maintenant à votre tour, & vous verrez si tout n'en ira pas beaucoup mieux. Cela dit, elle tire la Tête & rebrousse chemin ; heurte tout ce qui se trouve sur son passage ; ici se froisse contre une pierre ; là trouve des ronces qui la déchirent ; puis un peu plus loin va se jetter dans un trou. Elle n'eut pas fait vingt pas, que tout le Ser-

Digitized by Google

pent fut en très-mauvais état. Alors elle se laissa gouverner, & convint, en suivant la Tête comme à l'ordinaire, que tout étoit bien mieux conduit par elle que par la Queue.

Citoyen, qui sentez votre Sot d'une lieue;
Qui taxez le Conseil: feriez ceci, cela,
Toujours mieux que la Tête: Apprenez, folle Queue;
Que c'est ainsi jadis que celle-ci parla.

## FABLE CLIX.

### *Jupiter, Apollon & Momus.*

Jupiter se vanta de tirer aussi droit
Qu'Apollon, qui pour l'Arc étoit bien plus adroit.
Ah! s'écria Momus, qui n'épargnoit personne,
Que l'un tire, & que l'autre tonne.

PRêtez-moi pour un moment votre Arc, dit un jour Jupiter à Apollon, je veux vous montrer que j'en sçais tirer, & même plus juste que vous. Voyez-vous ce Chêne planté sur la cime de l'Olympe? je veux que la fleche que je vais décocher, aille droit au milieu du tronc de l'Arbre. Cela fait, vous tâcherez d'en faire autant; & qu'après cela Momus nomme le plus adroit de nous deux. Disant cela, il prend l'Arc d'Apollon, & le bande. Le trait part, mais au lieu d'aller droit, il s'écarte, rase le visage du Juge, &

Digitized by Google

va ſe briſer contre des Rochers, à cent pas à côté du but. Maître des Dieux, dit Momus, en ſe levant tout effrayé du danger qu'il venoit de courir, j'ignore ſi les coups d'Apollon ſont plus juſtes ; mais ce que je ſçais de certain, c'eſt qu'ils ne m'ont jamais donné la peur que le vôtre vient de me cauſer. Ainſi, croyez-moi, reprenez votre foudre, & vous, Seigneur Apollon, votre Arc, & tout n'en ſera que mieux. Cela dit, ſans vouloir ni s'expliquer davantage, ni prendre garde au coup de l'autre, il ſe retira ; & de cette maniere laiſſa, par ménagement pour Jupiter, la gageure indéciſe.

On ne fait pas tout bien. Que ce Rimeur nous drape.
Que l'autre conte. Là, qu'une Scene nous frappe.
Pour vous, touchez la Lyre. Une Ode vous ſied bien :
Mais, de par tous les Dieux, laiſſez-là le Troyen.

Digitized by Google

## FABLE CLX.

*Le Bœuf & la Vache.*

Une Vache railloit avec peu de justice
Un Bœuf qu'à la charrue elle voyoit tirer.
Mais comme on la menoit un jour au Sacrifice:
Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vais labourer.

UN Bœuf suoit à tirer la Charrue sur un terrain fort pierreux. Une Vache en rioit. Pauvre malheureux, lui crioit-elle, je ne doute point que tu n'envies cent fois le jour mon sort. Avoue que tu voudrois te voir nourri & chéri comme je le suis, sans essuyer la moindre fatigue. Comme elle parloit, un Sacrificateur arrive, & lui fait prendre le chemin du Temple pour la conduire à l'Autel, & là l'immoler à son Dieu Orgueilleuse,

Digitized by Google

gueilleuse, lui dit alors le Bœuf, ton sort te semble-t-il maintenant si digne d'envie ? Il est vrai, que je viens de souhaiter d'être à ta place; mais confesse à ton tour, que tu voudrois bien te voir à présent à la mienne.

Qui drape-t-on ici ? Ce Faquin qui me raille,
Lorsque par un Edit
Thémis va le livrer sans bien & sans crédit,
Aux outrages de la canaille.

## FABLE CLXI.

### *Le Renard qui a perdu sa Queue.*

Le Renard écourté ne se pouvoit tenir
De dire qu'une Queue étoit fort incommode,
Alléguant qu'il falloit faire venir la mode
De n'avoir plus jamais de Queue à l'avenir.

UN Renard tomba dans un piege, & s'en retira, mais ce ne fut qu'après y avoir laissé sa Queue pour gage. Il en étoit au désespoir; car quel moyen de se montrer aux autres ainsi écourté, sans exciter leurs risées ? Pour s'en garantir, que fait-il ? il se met en tête d'avoir des Compagnons; ensuite il assemble les Renards, leur conseille en ami, disoit-il, de se défaire de leurs Queues, elles embarrassoient beaucoup plus qu'elles n'ornoient; ce n'étoit qu'un poids fort superflu. En un mot, une Queue ne servoit, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le remontrer, on le hua dans toute l'assemblée. Ami, lui dit un vieux Renard, j'ignore ce qu'on pourroit ga-



Digitized by Google

gner à se passer d'une Queue ; mais ce que je sçais certainement, c'est que tu ne m'en aurois jamais fait observer l'inutilité, si tu avois encore la tienne.

Ici que de Renards à légere cervelle
Voudroient que chacun fût taillé sur leur modele !
Celui qui ne voit point, voudroit que nul ne vît.
Le Sot, que dans le monde il ne fût point d'esprit.

## FABLE CLXII.

### *Le Vigneron & ses Enfans.*

Un Vigneton mourant dit qu'un Trésor insigne
Etoit pour ses enfans dans le fond de sa vigne :
A force d'y fouiller, sans y trouver de l'or,
Il en vint des raisins, & ce fut le Trésor.

UN Vigneron se sentit proche de sa fin. Alors il appella ses Enfans : Mes Enfans, leur dit-il, je ne veux point mourir sans vous révéler un secret que je vous ai tenu caché jusqu'à présent, pour certaines raisons. Apprenez que j'ai enfoui un trésor dans ma Vigne : Lorsque je ne serai plus, & que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, ne manquez pas d'y fouiller, & vous l'y trouverez. Le bon Homme mort, les Enfans coururent à la Vigne, & retournerent le Champ de l'un à l'autre bout; mais ils eurent beau fouiller & refouiller, ils n'y trouverent rien de ce que le Pere leur avoit fait espérer. Alors ils crurent qu'il les avoit trompés : mais ils reconnurent bientôt qu'il ne leur avoit rien dit que de véritable. Le Champ

Digitized by Google

ainsi retourné, devint si fécond, que la Vigne leur rapporta, pendant plusieurs années, le triple de ce qu'elle avoit accoutumé de produire.

Un mortel ne fit pas cet Apologue insigne.
C'est d'un Dieu qu'il nous vient : du moins je l'en crois
 digne.
Que chacun sur l'airain le grave en lettre d'or.
Le travail, nous dit-il, est pour l'Homme un Trésor.

---

## FABLE CLXIII.

### *Les deux Chiens.*

Un Chien en trouve un autre, & lui dit : Où vas-tu ?
A la Noce, viens-y, tu ne sçaurois mieux faire :
Il y fut ; mais, hélas ! il en revint battu,
 Pestant contre la bonne chere.

DEux Chiens gardoient au Logis. L'un tout joyeux dit à l'autre : Frere, je viens d'apprendre que notre Maître se marie dans sa maison des Champs. Or, tu sçais qu'il n'est point de Noces sans festin ; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, & la chere que nous y ferons, Dieu le sçait. Cela dit, ils partent, & prennent si mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains Marécages, & ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cette état, ils arrivent au lieu de la Noce. Ils comptoient sur un grand accueil de la part des Conviés ; mais fort mal-à-propos. Dès qu'ils parurent, chacun s'écria



Digitized by Google

contre leur mal-propreté. A peine étoient-ils entrés dans la Salle du Festin, qu'on les en chassa, l'un à coups de pied, l'autre à coups de bâton. Tout se passa de sorte, que nos deux Chiens crottés s'en retournerent fatigués, affamés & battus.

Du succès d'un projet qui de nous peut répondre ?
Où l'on croyoit gagner, souvent l'on a perdu.
L'Espagnol dit : Tel est sorti pour tondre,
Qui lui-même à grands pas s'en retourne tondu.

## FABLE CLXIV.

### *La Mule.*

Une Mule étant grasse, & faisant bonne chere,
Se vantoit qu'elle étoit la fille d'un Cheval ;
Mais quand elle fut maigre, & qu'on la traita mal,
Elle eut quelque soupçon qu'un Asne étoit son Pere.

UNe Mule grasse & rebondie ne faisoit que parler dans sa jeunesse de sa Mere la Jument ; mais elle changea de langage, lorsqu'elle se vit dans sa vieillesse réduite à porter la farine au Moulin. Alors elle se ressouvint de l'Asne, & confessa de bonne foi qu'il étoit son Pere.

C'est ainsi qu'aujourd'hui dans la prospérité
Un Faquin s'ennoblit, qui dès demain peut être
Corrigé par l'adversité,
Cessera de se méconnoître.

Digitized by Google

# FABLE CLXV.

*Le jeune Homme & la Fortune.*

Un Homme au bord d'un puits se trouvant endormi,
La Fortune l'éveille, & lui dit : Mon ami,
Tu n'aurois pas manqué d'accuser la Fortune,
Si tu fusses tombé, c'est la plainte commune.

UN jeune Homme s'étoit couché sur le bord d'un Puits : Pendant qu'il y dormoit, la Fortune passa. Celle-ci n'eut pas plutôt reconnu le danger où l'autre étoit, qu'elle courut à lui, & le tira par le bras. Mon fils, lui dit-elle en l'éveillant, si vous étiez tombé dans ce Puits, on n'auroit pas manqué de m'en imputer la faute. Cepen-



Digitized by Google

dant je vous laiſſe à penſer ſi c'eût été la mienne ou la vôtre.

La Fortune eut raiſon. Tombe-t-on lourdement,
C'eſt ſur elle que l'on s'excuſe ;
C'eſt toujours ſon aveuglement,
Jamais le nôtre qu'on accuſe.

## FABLE CLXVI.

### *Le jeune Homme & l'Hirondelle.*

L'Hirondelle amenoit le beau temps avec elle ;
Un jeune débauché la voyant arriver,
Vendit le ſeul habit qu'il avoit pour l'hiver :
Le froid vint, il périt avecque l'Hirondelle.

UNe Hirondelle ſe hâta un peu trop de repaſſer les Mers, & vint quelques jours avant l'arrivée du Printemps, revoir le Pays d'où elle s'étoit retirée aux approches de l'Hiver. Un jeune Homme la vit arriver dans un jour aſſez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'Avant-Couriere de la belle Saiſon : Plus de froid ; ainſi je puis me paſſer de cette robe, qui commence à me peſer ſur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, & diſſipa par de folles dépenſes l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guere à s'en repentir ; car quelques jours après le froid revint, & ſi rude, que le jeune Homme en fut ſaiſi, faute de robe, & mourut auſſi-bien que l'Hirondelle, dont l'augure lui avoit été ſi funeſte.

Ce jeune Homme paya bien cher ſon imprudence,
Lorſqu'il ſe vit au froid expoſé demi-nu.
Hommes, réfléchiſſez ſur ſon extravagance ;
Souvent un bien nous fuit, quand on le croit venu.

Digitized by Google

# FABLE CLXVII.

## *L'Astrologue volé.*

Un Fourbe prédisoit au milieu d'une Place :
Quelqu'un vint qui lui dit : Vous pénétrez fort bien
L'Avenir, & sçavez fort mal ce qui se passe,
Les Voleurs sont chez vous qui ne vous laissent rien.

UN Voleur entra dans la maison d'un Astrologue. Cependant celui-ci se donnoit en pleine Place pour un Prophete des plus clair-voyans dans l'Avenir. Comme il s'y vantoit d'avoir acquis par l'inspection des Astres, la connoissance de tout ce qui devoit arriver dans les Siecles les plus reculés, un des assistans qui avoit apperçu le Voleur, l'interrompit. Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu sçais l'Avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne sçais pas même le présent ? Car enfin, mon Ami, si tu le sçavois, tu courrois au plus vîte chez toi en chasser le Voleur que je viens d'y voir entrer.

Ce Fou qui suit ici les Astres dans leur route,
Voit clair au Firmament, & chez lui ne voit goutte :
Riez de ce Rêveur, & croyez que son Art,
S'il eût quelque succès, ne les dut qu'au Hasard.



Digitized by Google

## FABLE CLXVIII.

### *Jupiter & les Besaces.*

On dit que Jupiter, comme un joug assez doux,
A posé de sa main deux Besaces sur nous:
Devant est celle où sont tous les défauts des autres,
Et derriere il a mis celle où sont tous les nôtres.

APrès que les Hommes eurent été formés, Jupiter s'apperçut qu'ils avoient des défauts si grands, qu'ils ne pourroient eux-mêmes les souffrir, s'il ne leur en ôtoit la connoissance. Il jugea donc à propos de les éloigner de leur vue; & pour cet effet, il prit tous ces défauts, & en emplit plusieurs Besaces; puis il les distribua, donna à chacun la sienne, & la lui mit sur le dos, de telle maniere que les défauts d'autrui pendoient dans la poche de devant, & ceux du Porteur dans celle de derriere.

C'est ainsi qu'ici-bas le Sot encor la porte;
Le Sage agit d'une autre sorte,
Il la retourne, & met ses défauts devant lui,
Tandis que sur son dos il jette ceux d'autrui.

## FABLE CLXIX.

### *La Poule trop grasse.*

Une Poule faisoit chaque jour un œuf frais,
Vivant du peu de grain qu'une Poule ramasse;
Et quand pour la nourrir on se fut mis en frais,
Elle ne pondit plus à force d'être grasse.

UNe Poule pondoit tous les jours un œuf à son Maître. Elle m'en pondra deux, disoit celui-ci en lui-même, si je lui donne

double nourriture. Là-dessus le voilà qui lui jette & rejette du grain d'heure en heure & en abondance. Mais qu'arriva-t-il ? La Poule, à force d'être bien nourrie, devint si grasse, que bientôt elle pondit moins, & enfin ne pondit plus.

Disette doit tenir un Auteur en haleine ;
On y gagne, dit-on : Desséchez donc ma Veine,
Et faites jeûner le Sçavant ;
Mais n'engraissez pas l'Ignorant.

## FABLE CLXX.

### *Jupiter & la Tortue.*

Des Bêtes Jupiter vit la race confuse,
La Tortue arrivant trop tard, mal-à-propos,
Du soin de sa maison composa son excuse,
Et Jupiter lui mit sa maison sur le dos.

Un jour Jupiter manda les Animaux. Il vouloit, pour se récréer, les voir tous ensemble, & en considérer la diversité. Ceux-ci obéirent, & accoururent à grande hâte. La Tortue seule se fit attendre, & si long-temps, qu'on crut qu'elle ne viendroit pas. Elle arriva pourtant, mais la derniere ; & sur ce qu'on s'en plaignoit, elle voulut représenter qu'avant que de partir, il lui avoit fallu transporter sa Maison en lieu de sûreté, ce qui lui avoit fait, disoit-elle, perdre beaucoup de temps. Mais l'excuse fut si peu goûtée, qu'on ne lui donna pas le temps de la faire valoir. A peine eut-elle commencé à parler de sa Maison, que Jupiter



Digitized by Google

qui vouloit être obéi, & sans délai, la lui mit sur le dos. De là vient qu'en punition de sa faute, elle la porte encore aujourd'hui.

Au fond, tout bien pesé, la Tortue eut raison
De penser en partant à cacher sa Maison.
Et pourtant Jupiter veut que son Toit la couvre.
Dès qu'on vous a mandés, Petits, courez au Louvre.

## FABLE CLXXI.

### *La Biche & la Vigne.*

Une Vigne tenoit une Biche à couvert,
Qui ne se rendant pas de son asyle digne,
Se met à la ronger, fait du bruit, & se perd
Par son ingratitude à l'égard de la Vigne.

DES Chasseurs poursuivoient une Biche : Celle-ci se sauva dans une Vigne & s'y cacha si bien sous le pampre, que les Chasseurs qui l'avoient perdue de vue, rebrousserent chemin. Cependant la Biche qui se croyoit hors de danger, rongeoit les ceps qui la couvroient. Ce fut pour son malheur : car dès qu'elle les eut dépouillés de leurs feuilles, elle parut tellement à découvert, que les Chasseurs l'apperçurent en se retirant. Alors ils retournerent sur leurs pas, atteignirent la Biche, & la tuerent.

Perdre son Bienfaicteur, c'est se perdre soi-même;
Ingrats, convenez-en : L'imprudence est extrême,
De vouloir briser son appui,
Tandis que l'on ne peut se soutenir sans lui.

Digitized by Google

## FABLE CLXXII.

### *Le Laboureur & le Renard.*

Un Laboureur jaloux de la moiſſon d'autrui,
Prend un Renard, y lie un flambeau qu'il allume,
Chez ſon voiſin le pouſſe; il retourne chez lui;
Et ſa propre moiſſon par ſon art ſe conſume.

UN Laboureur enſemença ſes Terres, & tout y crût à merveille. Comme il étoit à la veille de couper ſes grains : Je t'empêcherai bien de ſerrer ta récolte, dit en lui-même un de ſes Voiſins qui le haïſſoit. Cela dit, il allume un flambeau, & l'attache à la queue d'un Renard qu'il avoit pris dans un terrier aux environs de ſon Champ. Enſuite il le traîne près de celui de l'autre, le pouſſe vers un Guéret tout couvert de bleds, & le lâche. Il penſoit par ce moyen réduire ſes bleds en cendre, mais voici ce qui arriva. Le Renard, au lieu d'aller en avant, rebrouſſa chemin pour retourner à ſon terrier, & comme il ne pouvoit le gagner, ſans paſſer ſur le Champ de celui qui cherchoit à ſe venger, il ſe lança tout au travers des bleds de ce dernier, & y mit le feu. Ainſi tout le mal tomba ſur le méchant Laboureur, qui vit tous ſes grains conſumés par ſon propre artifice.

Contre votre Ennemi vous armez un Voiſin;
Et votre imprudence eſt extrême,
Quand le Renard contre vous-même
Peut tourner le flambeau qu'il prit de votre main.

## FABLE CLXXIII.

### *Le Palfrenier & le Cheval.*

Jour & nuit réglément un Palfrenier pille
La moitié de l'avoine au Cheval qu'il étrille:
Le Cheval cependant sembloit dire à part soi,
Tu mérites bien mieux d'être étrillé que moi.

UN Seigneur eut besoin aux Champs d'un Cheval qu'il avoit laissé à la Ville, & manda à son Palfrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il étoit. Celui-ci, l'ordre reçu, partit avec le Cheval. Comme ils passoient tous deux aux travers du Pré de leur Maître, l'Homme s'apperçut que l'autre baissoit la tête & y broutoit à la dérobée quelque peu d'herbe. Larron, lui dit-il, en le frappant rudement, ne sçais tu pas bien que cette herbe appartient à notre Maître, & que d'en prendre, comme tu fais, c'est lui faire du tort ? Mais toi-même, repartit le Cheval, qui ne me donne jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achete, ignores-tu que cette avoine lui appartient; & que d'en dérober l'autre moitié, comme c'est ta coutume, pendant que je maigris à vue d'œil, faute de nourriture, c'est lui faire un tort bien plus considérable que celui que tu me reproches ? Cesse donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui sois fidele, commence par m'en donner le premier l'exemple.

Ce que dit le Cheval, plus d'un Commis, peut-être,
L'a dans le fond du cœur souvent dit à son Maître:
Si j'ai fait au Fisc quelque tort,
Ce qu'on lui prend chez vous me semble un peu plus fort.

Digitized by Google

# FABLE CLXXIV.

*La Corneille & les Oiseaux.*

La Corneille étala toute sa pauvreté,
Après qu'elle eut rendu son plumage emprunté.
N'en est il pas ainsi de la plupart des Belles,
Lorsque vous leur ôtez tout ce qui n'est pas d'elles ?

LA Corneille fournit un jour ses ailes de plumes qu'elle avoit ramassées dans divers Nids d'Oiseaux, & vint en faire parade devant ces derniers. Ceux-ci furent d'abord charmés de la bigarrure de son plumage ; mais dès qu'ils l'eurent considérée de plus près, chacun s'apperçut de la ruse. Et les Oiseaux tout indignés tomberent aussi-tôt sur elle, & lui arracherent à grands coups de

Digitized by Google

bec, non seulement les plumes qui leur appartenoient, mais encore les siennes propres. La Corneille ainsi déplumée se trouva si hideuse, qu'elle courut se cacher, & n'osa plus se montrer, même devant les Corneilles.

Avis à vous, Chercheurs de plumes,
Plagiaires Auteurs; combien de gros Volumes
Fondroient chez vous en moins de rien,
Si chacun y venoit revendiquer le sien?

## FABLE CLXXV.

### *Le Fermier & le Cygne.*

Un Cygne qui connut que son Maître peu fin,
S'en alloit le tuer, le prenant pour une Oie,
Se sauva par le chant qui présage sa fin:
Et son funeste cri devint un cri de joie.

UN Fermier tenoit un Cygne, & croyoit tenir une Oie. Comme il alloit lui couper la gorge, le Cygne chanta; & l'Homme qui le reconnut à la voix, retira aussi-tôt le couteau. Cygne, lui dit-il en le caressant, aux Dieux ne plaise que j'ôte la vie à qui chante si bien.

Ainsi l'Homme d'esprit qu'on n'a point entendu,
Se voit avec le Sot quelquefois confondu,
Mais ouvre-t-il la bouche, un seul mot le désigne,
Et qui d'abord fut Oie, est bientôt un vrai Cygne.

Digitized by Google

## FABLE CLXXVI.

### *La Poule & le Chat.*

La Poule indiſpoſée alloit traînant les ailes,
Le Chat trop curieux d'en ſçavoir des nouvelles,
S'approche; elle lui dit, pour finir l'entretien,
Si vous-vous en allez, je me porterai bien.

UNe Poule avalla par mégarde quelqu'inſecte venimeux, & en tomba malade. Comme elle n'alloit qu'en traînant l'aile, un Chat l'aborda : Ma Fille, lui dit-il d'un ton officieux, n'y auroit-il pas moyen de vous ſoulager? Oui, repartit la Poule, il en eſt un des plus sûrs, il ne tiendra qu'à toi de l'employer. Et ce moyen quel eſt-il, ma chere, reprit le Chat? C'eſt, répondit l'autre, de vouloir bien te tirer à quartier, & le plus loin qu'il te ſera poſſible.

La Poule près du Chat, n'eut pas tort de ſe plaindre;
Toujours près du méchant l'on a ſujet de craindre;
L'on eſt fort redevable à ſon honnêteté;
Mais ſon éloignement fait notre sûreté.

Digitized by Google

# FABLE CLXXVII.

*Le Chasseur & le Berger.*

N'as-tu pas vu le Lion, dit un Veneur timide
Au Berger qui le crut un des plus résolus ?
Oui, répond le Berger, je serai votre guide,
Suivez-moi : Non, dit-il, je ne le cherche plus.

UN Chasseur alloit & revenoit d'un air empressé deçà, delà, tantôt dans la Forêt, puis dans la Plaine. Que cherchez-vous, lui dit un Berger qui le voyoit s'agiter ? Un Lion, répondit l'autre, qui m'a dévoré ces jours passés un de mes meilleurs Chiens. Que je le trouve, & je lui apprendrai à qui il se joue. Suivez-moi, reprit le Berger, & je vous montrerai la Caverne où il se retire. Ami, lui repartit l'autre, en changeant de

Digitized by Google

couleur, outre qu'il est un peu tard, je me sens à présent trop fatigué pour pouvoir m'y rendre aujourd'hui; mais compte que je reviendrai demain avant le point du jour te prier de m'y conduire. Ce jour venu, le Berger l'attendit & l'attend encore.

Que l'ennemi soit loin, l'on brûle de combattre,
On le cherche; & Dieu sçait si l'on compte le battre:
On court; mais le voit-on, l'on s'en revient sans bruit,
Dire au camp, qu'on l'auroit bien frotté, sans la nuit.

## FABLE CLXXVIII.

### *L'Asne chargé d'Eponges.*

L'Asne chargé de Sel dans un Fleuve se plonge,
Et se sent soulagé, parce que le Sel fond.
Une autre fois le même étant chargé d'Eponge,
Se laisse choir dans l'eau, mais il demeure au fond.

UN Asne chargé de Sel se plongea dans une Riviere, & si avant, que tout son Sel s'y fondit. Quelques jours après, comme il repassoit chargé d'Eponges près du même Gué, il courut s'y jetter, dans la pensée que le poids de sa charge y diminueroit, comme il avoit diminué la premire fois; mais le contraire arriva. L'eau emplit les Eponges, & de telle sorte, qu'elles s'enflerent. Alors la charge devint si pesante, que le Baudet qui ne pouvoit plus la soutenir, culbuta dans le Fleuve, & s'y noya.

Princes, selon les temps, variez vos mesures,
Et pesez sagement toutes les conjonctures;
Tel moyen aujourd'hui vous tire d'embarras,
Qui vous feroit demain perdre tous vos Etats.

Digitized by Google

## FABLE CLXXIX.

### *L'Aigle percé d'une Fleche.*

L'Aigle à sa mort se plaint d'avoir contribué,
Ayant fourni la plume au trait qui l'a tué.
On souffre bien de l'amertume
A périr par sa propre plume.

UN Aigle s'arracha quelques plumes, & les laissa tomber à terre. Un Chasseur les ramassa, ensuite il les ajusta au bout d'une fleche, & de cette même fleche perça l'Aigle. Hélas ! disoit l'Oiseau, comme il étoit sur le point d'expirer, je mourrois avec moins de regret, si je n'avois été moi-même, par mon imprudence, la premiere cause de ma mort.

L'Aigle mal-à-propos travaille à se détruire.
Hommes, soyez moins fous,
Pesez tout ce qui peut vous nuire ;
Et ne fournissez point des armes contre vous.

Digitized by Google

# FABLE CLXXX.

*Le Milan.*

Autrefois le Milan chantoit contre le Cygne ;
Mais comme le Cheval ayant voulu hennir,
Il en a corrompu sa mélodie insigne,
Sans qu'au hennissement il ait sçu parvenir.

LE Milan eut autrefois la voix fort différente de celle qu'il a maintenant. Voici par quelle aventure, d'agréable qu'elle étoit, elle devint, par l'imprudence de cet Oiseau, très-déplaisante. Un jour il entendit un Cheval qui hennissoit : alors il se mit en tête de hennir comme lui ; mais quelque peine qu'il se donnât pour y parvenir, il n'en put jamais venir à bout. Le mal fut qu'à force de vouloir contrefaire la voix du Cheval, il

Digitized by Google

gâta la ſienne, & s'enroua ſi fort, qu'il ne fit plus entendre qu'un cri rauque & effrayant.

Satisfaits des préſens que vous a fait le Ciel,
Ne ſortez point du naturel.
Hé, ſans porter envie aux qualités des autres,
Ridicules Milans, contentez-vous des vôtres!

## FABLE CLXXXI.

### *Le Lion & les Chaſſeurs.*

Aux autres Animaux le Lion en furie
D'un trait venu de loin étant frappé, s'écrie:
Comment venir aux mains avec nos agreſſeurs,
Si contre nous ils ont de pareils précurſeurs?

UN Lion ſe mit à la tête de quelques Animaux, & marcha contre les Chaſſeurs, à deſſein de les combattre. À ſon approche, ceux-ci décocherent leurs traits contre lui, & le bleſſerent d'un coup de fleche. Ami, dit le Lion, dès qu'il eut reconnu que la plaie étoit profonde, retirons-nous. Si nos Ennemis nous portent de loin de tels coups, quels ſeront ceux qu'ils nous porteront de près?

Fuis: Mais que dis-je? Hélas! la fuite eſt inutile;
Ce méchant te nuira de loin comme de près:
En quels lieux, & ſous quel aſyle
Ta vertu pourroit-elle échapper à ſes traits?

Digitized by Google

## FABLE CLXXXII.

*Le Lion, le Sanglier & les Vautours.*

Un Sanglier au combat étoit opiniâtre,
Et d'un puiſſant Lion il ſoutenoit l'effort :
Des Vautours affamés les regardoient ſe battre,
Attendans pour dîner que l'un des deux fût mort.

LE Lion & le Sanglier acharnés l'un ſur l'autre s'entre-déchiroient. Cependant des Vautours regardoient attentivement le combat, & ſe diſoient les uns aux autres : Camarades, à bien juger des choſes, il n'y a ici qu'à gagner pour nous. Ces Animaux-ci ne quitteront point priſe, que l'un des deux ne ſoit par terre. Ainſi, ou Lion, ou Sanglier, voici de la proie qui ne peut nous manquer. Ils n'y comptoient pas à tort : car ils l'eurent en effet, & même plus groſſe qu'ils ne penſoient. Le Sanglier fut étranglé

fur l'heure par le Lion ; & celui-ci, que l'autre avoit percé d'un coup de fes défenfes, mourut quelques jours après de fa bleffure; de forte que les Vautours profiterent de l'un & de l'autre.

Damon plaide Alidor, Dieu veuille qu'ils perfiftent,
Difent certains Vautours, C'eft par-là que fubfiftent
Le Procureur & le Sergent :
Nos deux fous font aux mains, comptons fur leur argent.

## FABLE CLXXXIII.

### *L'Afne qui porte une Idole.*

Un Afne alloit chargé d'une Idole de bois :
Comme il voit à genoux des gens de toutes fortes,
Prenant pour lui ces vœux ; il ouit une voix
Qui lui dit : Ces vœux-là font pour ce que tu portes.

UN Afne chargé d'une Idole paffoit au travers d'une foule d'hommes, & ceux-ci fe profternerent à grande hâte devant l'effigie du Dieu qu'ils adoroient. Cependant l'Afne, qui s'attribuoit ces honneurs, marchoit, en fe carrant d'un pas grave, levoit la tête & dreffoit fes oreilles tant qu'il pouvoit. Quelqu'un s'en apperçut, & lui cria : Maître Baudet, qui croyez ici mériter nos hommages, attendez qu'on vous ait déchargé de l'Idole que vous portez, & le bâton vous fera connoître fi c'eft vous ou lui que nous honorons.

Quand je m'empreffe autour d'un Grand,
Je vois à fes côtés s'enfler un Courtifan :
Viendrois-je rendre hommage au dernier? Dieu m'en garde :
Ce n'eft pas le Baudet, mais le Dieu qu'on regarde.

Digitized by Google

## FABLE CLXXXIV.

*Les Loups & les Brebis.*

Aux Brebis une fois disoient les Loups subtils,
Chassez tous ces Mâtins, à quoi vous servent-ils ?
Les Brebis obéirent,
Et les Brebis périrent.

UN jour les Loups dirent aux Brebis : Amies, en vérité nous ne sçaurions concevoir comment vous pouvez supporter les mauvais traitemens que vos Chiens vous font à chaque moment. De bonne foi, à quoi vous servent ces Brutaux à la queue de votre troupeau ? A vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mordre, & à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarrassez-vous-en, & sur l'heure ; car enfin, que craignez-vous ?

Digitized by Google

N'êtes-vous pas assez fortes pour vous défendre seules, contre quiconque voudroit vous nuire ? Sur ces discours, les Brebis se crurent en effet fort redoutables, & dans cette pensée, l'on courut aussi-tôt congédier les Chiens ; mais on ne tarda guere à s'en repentir. Les Loups n'eurent pas plutôt vu les Chiens éloignés, qu'ils se jetterent sur les Brebis, & les étranglerent toutes.

Chassez-moi ces Soldats, vous dit un Loup habile ;
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile :
As-tu par son conseil chassé la Garnison ?
Le Loup est le premier à brûler la Maison.

---

## FABLE CLXXXV.

### *Le Fleuve & la Source.*

Un Fleuve orgueilleux en sa course,
Sembloit insulter à sa Source ;
Et la Source sembloit répondre : Ingrat, hé bien !
Que serois-tu sans moi, qui ne suis presque rien ?

UN Fleuve s'élevoit contre sa Source : Considere, lui disoit-il, ce Lit large & profond : Vois de combien de Ruisseaux, de combien de Rivieres mes eaux sont grossies. Graces au Ciel, me voilà Fleuve. Mais toi, chétive Source, qu'es-tu ? Un maigre filet d'eau qu'un rayon de Soleil tariroit, si la Roche dont tu sors ne t'en mettoit à l'abri. Insolent, repartit la Source, il te sied bien

bien vraiment de me mépriser, toi, qui sans moi, serois encore dans le néant.

Fleuves grossis de nos Rivieres,
Partisans, écoutez cette Source en courroux;
Vous qu'on voit insulter au Chaume de vos Peres:
Parlez, riches Faquins, sans eux que seriez-vous?

---

## FABLE CLXXXVI.

### *La Femme qui tonde sa Brebis.*

La Brebis que tondoit sa Maîtresse inhumaine,
Disoit de temps en temps, se sentant écorcher;
Si vous voulez ma vie, appellez le Boucher;
Appellez le Tondeur, si vous voulez ma laine.

UNe Eemme tondoit sa Brebis, ou pour mieux dire, l'écorchoit, tant elle s'y prenoit mal. Cependant la Brebis lui crioit: Et de grace, si vous voulez avoir ma Peau, mandez le Boucher; mais si vous n'en voulez qu'à ma Laine, faites venir le Tondeur.

On avoit sujet de crier.
Dans le Métier d'autrui nul n'est bon Ouvrier;
Que chacun donc toujours renfermé dans sa Sphere,
Ne se mêle jamais que de ce qu'il sçait faire.



Digitized by Google

## FABLE CLXXXVII.

*Le Bouvier & la Chevre.*

Un Bouvier rompt la corne à sa Chevre, & le traître
La priant de ne point en parler à leur Maître :
Eh, lui dit-elle, pauvre Sot !
Le verra-t-il pas bien, quand je n'en dirois mot ?

UN Bouvier frappa une Chevre à la tête, & si rudement, qu'il lui rompit une de ses cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, & pria la Chevre de n'en point parler au Maître du Troupeau. Hé, pauvre Sot ! repliqua l'autre, quand je serois assez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne ?

C'est en vain que le Sot veut couvrir sa bévue,
Dans le temps qu'elle est claire, & frappe notre vue :
Sans y perdre son temps, il seroit beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

Digitized by Google

## FABLE CLXXXVIII.

### *Le Pilote.*

Un Pilote disoit : Le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance, & toujours on doit faire
Comme si la tempête avoit à revenir.

LE Vent étoit favorable, & la Mer tranquille, & cependant un Pilote y visitoit son Vaisseau, plaçoit son ancre, préparoit ses cordages, alloit deçà, delà autour de ses voiles, & prenoit garde à tout. Un de ses Passagers s'en étonna. Patron, lui dit-il, à quoi bon vous empresser si fort ? A voir cette agitation, qui ne croiroit que nous serions à la veille de périr ? Et cependant la Mer & le Vent tout nous rit. Que craignez-vous ? Rien pour le présent, répondit le sage Pilote ; mais pour l'avenir, je crains toujours. Lorsque nous y penserons le moins, une tempête peut s'élever. Où en serions-nous, je vous prie, si elle venoit nous surprendre au dépourvu ?

Ce Pilote avisé, qui dans le calme veille,
Et du flot inconstant craint la malignité,
Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adversité,
Craindre quand tout nous rit ; c'est ce qu'il nous
conseille.



Digitized by Google

# FABLE CLXXXIX.

## *Le Corroyeur & le Financier.*

Le délicat Voiſin d'un puant Corroyeur
Plaida pour l'éloigner, & gagna ſon affaire ;
Pendant qu'à déloger le Corroyeur differre,
Le Voiſin s'accoutume à la mauvaiſe odeur.

UN Corroyeur vint ſe loger proche d'un Financier. Celui-ci qui ne pouvoit ſupporter la mauvaiſe odeur des Peaux de ſon Voiſin, lui intenta Procès, & voulut l'obliger à s'éloigner de ſon voiſinage. L'autre ſe défendit, appella de vingt Sentences, chicana; en un mot, il fit ſi bien, que l'affaire traîna en longueur. Cependant le Financier s'accoutuma à l'odeur, & ſi bien, qu'après avoir regretté l'argent qu'il avoit conſumé mal-à-propos à plaider, il ſouffrit ſon Voiſin, & ne s'en plaignit plus.

Bientôt le délicat Plaideur
Des Peaux de ſon Voiſin ne ſentit plus l'odeur :
Que conclure de là ? Que ce qui ſemble rude,
Devient, avec le temps, plus doux par l'habitude.

Digitized by Google

## FABLE CXC.

### *Le jeune Homme & ſa Maîtreſſe.*

Un Galant s'en alloit plumé par ſa Maîtreſſe,
Qui dit à ſa Voiſine en la tirant à part :
Je ne pleure pas ſon départ,
Je pleure ſon manteau qu'à regret je lui laiſſe.

UN jeune Cavalier accourut au Logis d'une Femme qu'il aimoit éperdument. Si tôt qu'il y fut entré, il quitta ſon Manteau, puis il ſe mit à parler de ſon amour, & paſſa ainſi la journée avec ſa Belle. Le ſoir, comme il ſe retiroit, l'autre lui fit entendre qu'elle avoit beſoin de quelqu'argent, pour faire certaines emplettes : le Galant lui ouvrit ſa bourſe, auſſitôt on la lui prit toute entiere. Un moment après, la Dame eût ſi grande envie de la Bague qu'il portoit au doigt, qu'elle la lui demanda & l'eut. Alors le Cavalier qui n'avoit plus rien à donner, remit ſon Manteau ſur ſes épaules, prit congé d'elle & ſortit. Cependant la Belle fondoit en larmes, & ſe déſeſpéroit. A ſes cris une de ſes Voiſines qui avoit remarqué le départ du jeune Homme, accourut, & crut la conſoler, en lui diſant que ſon Amant ne tarderoit guere à revenir. Eh, ma chere ! s'écria l'autre toute déſolée, ce n'eſt pas ſa perſonne que je regrette, c'eſt ce Manteau que je lui vois remporter.

L'Amant eût-il laiſſé Pourpoint, Veſte & Manteau,
La Coquette eût pleuré, même en prenant ſa Peau :
Belle a beau recevoir, main pleine elle s'afflige,
Plus elle obtient, plus elle exige.



Digitized by Google

# FABLE CXCI.

## *Le Chien du Maréchal.*

Le Chien d'un Maréchal dormoit près de l'Enclume,
Comme il auroit pu faire abymé dans la plume :
A l'heure du repas il étoit diligent,
Et s'éveilloit au bruit qu'on faisoit en mangeant.

LE Chien d'un Maréchal avoit coutume de s'endormir au pied de l'Enclume de son Maître. Celui-ci avoit beau y battre & rebattre son fer à grands coups de Marteau, jamais le Chien ne s'en éveilloit. Tout au contraire, le Maréchal avoit-il quitté son ouvrage, & commencé à prendre son repas, le Chien, au seul bruit qu'on faisoit en mangeant, étoit d'abord sur pied, & couroit vîte à la table.

Vous avez beau crier, lorsqu'à vous écouter
Je n'ai nul intérêt, mes oreilles se bouchent,
Je suis sourd au Marteau ; mais vous pouvez compter,
Que j'entends, & fort clair, quand les choses me touchent.

# FABLE CXCII.

## *La jeune Veuve.*

Un jeune Homme bien fait par moi t'est préparé,
Dit un Pere à sa fille, au deuil qui la consomme,
Pleurant son Epoux mort : quand elle eut bien pleuré,
A la fin elle dit : Mon Pere, & le jeune Homme !

UNe jeune Femme vit mourir son Epoux, & en parut inconsolable. Comme elle se désoloit, son Pere, homme de sens, l'aborda, & feignit qu'un de ses Voisins la demandoit en

Digitized by Google

Mariage. Il le lui repréſenta jeune, bien fait, ſpirituel : en un mot, ſi propre à lui faire oublier celui qu'elle venoit de perdre, qu'elle ouvrit l'oreille, écouta & pleura moins. Bientôt elle ne pleura plus. Enfin, comme elle vit que ſon Pere, content de la voir moins affligée, ſe retiroit, en gardant le ſilence ſur l'article qui l'avoit conſolée : Et ce jeune Homme ſi accompli que vous me deſtiniez pour Epoux, dit-elle avec dépit, vous ne m'en parlez plus, mon Pere.

Qu'au nom d'un autre Epoux, la Belle ouvrant l'oreille,
Perde le ſouvenir de ſon premier Mari,
Et ceſſe de pleurer : Ce n'eſt grande merveille ;
Il n'eſt Veuve en ces lieux, qui dans tel cas n'eût ri.

## FABLE CXCIII.

### *Le Berger & la Brebis.*

Je vous donne ma laine, & vous donne mon lait,
Diſoit à ſon Paſteur la Brebis : Hé, pécore !
Je pourrois vous tuer, cependant l'ai-je fait ?
J'ai beau payer, dit-elle, hélas ! je dois encore.

UN Berger, ſa Houlette à la main, en frappoit rudement une de ſes Brebis. Je vous donne de la Laine & du Lait, s'écrioit celle-ci. Quand je ne vous fais que du bien, Ingrat, avez-vous bien le cœur de ne me faire que du mal ? Ingrate vous-même, repartit le Berger d'un ton hautain, vous qui

ne me tenez point compte de la vie que ma bonté vous laisse ; quand il ne tient qu'à moi de vous l'ôter à chaque instant.

Sacrifiez-vous pour un Grand,
N'épargnez ni vos biens, ni même votre sang ;
Quoi que vous ayiez fait, hélas! Brebis, peut-être
Vous devrez, en comptant, encore à votre Maître.

## FABLE CXCIV.

### *L'Aigle & la Pie.*

La Pie alloit entrer au service de l'Aigle,
Mais sa langue empêcha qu'elle n'en vînt à bout.
Encore que chez soi l'on vive dans la regle,
Il n'est pas bon qu'on sçache tout.

LEs Oiseaux n'eurent pas plutôt chargé l'Aigle du soin de les gouverner, que celui ci leur fit entendre qu'il avoit besoin de quelqu'un d'entr'eux sur qui il pût se décharger d'une partie du fardeau qu'il avoit à porter. Sur quoi la Pie sortit des rangs de l'Assemblée, & vint lui faire offre de ses services. Elle représenta, qu'outre qu'elle avoit le corps léger & dispos pour exécuter promptement les ordres dont on la chargeroit, elle avoit avec une mémoire très-heureuse, un esprit subtil & pénétrant, d'ailleurs, qu'elle étoit adroite, vigilante, laborieuse, & cela sans compter mille autres bonnes qualités : elle alloit en faire le détail, lorsque l'Aigle l'in-

Digitized by Google

terrompit. Avec tant de perfections, lui dit-il, vous feriez assez mon fait, mais le mal est que vous me semblez un peu trop babillarde. Cela dit, comme il craignoit que la Pie n'allât divulguer, lorsqu'elle seroit à la Cour, tout ce qui s'y passeroit de secret, il la remercia, & sur le champ la renvoya.

Courtisan indiscret
N'est point le fait des Grands, chez eux plus d'une chose
Demande le secret :
Au Temple, bouche ouverte, à la Cour, bouche close.



Digitized by Google

# FABLE CXCV.

*Le Mourant & ſa Femme.*

Pour ſon Epoux mourant une Femme éperdue
Veut mourir ; la Mort vient, & la Femme pâlit :
C'eſt pour lui, non pour moi, que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant, le voilà dans ſon lit.

UN Malade tiroit à ſa fin ; cependant ſa Femme s'en déſeſpéroit. O Mort ! s'écrioit-elle toute en larmes, viens finir ma douleur ; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuſe, ſi contente de m'ôter la vie, tu voulois épargner celle de mon Epoux ! O Mort ! rediſoit-elle, que tu tardes à venir : Parois, je t'attends, je te ſouhaite, je te veux. Me voilà, dit la Mort, en ſe montrant. Que ſouhaites-tu de moi ? Hélas ! répondit

Digitized by Google

la Femme, toute effrayée de la voir si proche d'elle, que sans prolonger les douleurs de ce Malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa langueur.

C'est de grand cœur, dit-on dans le premier transport,
Qu'on voudroit vous sauver aux dépens de sa mort;
Mais est-on pris au mot, de près voit-on la vie,
Le tranchant de sa faux en fait passer l'envie.

## FABLE CXCVI.

### *Le Voleur & le pauvre Homme.*

Un pauvre Homme apperçut dans sa chambre la nuit
Un Voleur, qui croyoit trouver là quelque somme:
Il fit un cri si grand, que le Voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre Homme.

UN Voleur entra pendant la nuit dans la Chambre d'un pauvre Homme: au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, l'autre qui dormoit, s'éveilla, & jetta, d'épouvante, un tel cri, que toute la Maison en retentit. Le Voleur qui ne s'y attendoit pas, en fut lui-même si effrayé, que sans penser au Manteau qu'il cherchoit, il jetta celui qui étoit sur ses épaules, pour fuir plus vîte, & sortit du Logis. Ainsi la perte tomba sur celui qui croyoit gagner, & le gain sur celui qui comptoit perdre.

Larrons au cri d'un seul, trembloient du temps d'Esope;
Mais comptez qu'aujourd'hui tels ne sont en Europe:
Thémis, pour certains cas, en a vu dans ses fers,
Qui riroient, en prenant, des cris de l'Univers.



Digitized by Google

# FABLE CXCVII.

## *L'Homme qui ne tient compte du Trésor.*

Quelqu'un trouve un Trésor, & fier de sa richesse,
Le fat ne daignant pas se charger de tant d'or;
Un autre s'en chargea, qui partit de vîtesse,
Et ne dédaigna pas d'emporter ce Trésor.

UN Homme fort opulent trouva dans son chemin un Trésor. Comme tout lui rioit alors, & qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il dût jamais avoir besoin de ce qu'il voyoit sous sa main, il ne daigna pas se baisser pour le prendre, & passa. Quelque temps après un Vaisseau qu'il avoit chargé de ses meilleurs Effets, périt avec tout ce qu'il portoit, tandis

Digitized by Google

qu'un Marchand faisoit banqueroute & lui emportoit une somme considérable. Ensuite le feu prit à son Logis, & le consuma entierement, avec tous les meubles; puis il perdit un Procès, qui acheva de le ruiner. Alors il se ressouvint de ce qu'il avoit rejetté, & courut à l'endroit où il l'avoit laissé, mais il n'en étoit plus temps. Comme il n'étoit qu'à vingt pas du gîte, un Passant moins dégoûté, qui avoit découvert le Trésor, l'emportoit, & couroit de toute sa force.

Ce qu'on a rejetté, souvent on le regrette:
Ce parti qu'on vous offre, acceptez-le, Coquette,
Si vous le rebutez, certain temps peut venir,
Où vous direz, trop tard, je voudrois le tenir.

Digitized by Google

## FABLE CXCVIII.

*Le Lievre & la Perdrix.*

D'un Lievre pris une Perdrix se moque,
Puis elle est prise, & l'Epervier la croque.
Il est cruel & dangereux
De se railler des malheureux.

UN Lievre se trouva pris dans les lacets d'un Chasseur : Pendant qu'il s'y débattoit, mais en vain, pour s'en débarrasser, une Perdrix l'apperçut. L'Ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, & que sont donc devenus ces pieds dont tu me vantois tant la vîtesse ? L'occasion de s'en servir est si belle, garde-toi bien de la manquer Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre sauts. C'est ainsi qu'elle le railloit ;

Digitized by Google

mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille ; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du Lievre, un Epervier la découvre, fond sur elle, & l'enleve.

Rire du Malheureux & de son infortune,
Chez les cruels Humains c'est chose fort commune :
On ne rit pas toujours : Tel l'insulte aujourd'hui,
Qui dans deux jours sera plus à plaindre que lui.

## FABLE CXCIX.

### *Le Vieillard qui se marie à contre-temps.*

Assez bizarrement un jeune Homme en usa.
De Femme se passant tant qu'il en eut affaire :
Devenu vieux, il s'avisa
D'en prendre une, & n'en sçut que faire.

UN Homme ne songea point à se marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penser. Pendant qu'il pouvoit plaire, personne ne lui plut ; mais lorsque devenu vieux, il se vit, par le nombre de ses ans, à charge à toutes les Femmes, il voulut en prendre une. Enfin, comme il étoit presque décrépit, il fit choix d'une jeune beauté. Le Barbon fit si bien valoir ses grands biens, & fit à la Belle des avantages si considérables, qu'il la fit consentir à lui donner la main & l'épousa : mais il ne tarda guere à s'en repentir. A peine eut-il prononcé le *Oui*, qu'il reconnut la faute qu'il venoit de faire. Hélas ! s'écrioit-il tout glacé, devois-je m'embarrasser d'une chose qui m'est à présent si inutile, moi qui

Digitized by Google

n'ai jamais voulu m'en charger dans un temps où elle me convenoit ?

Ou n'épousez jamais, ou dans votre Printemps ;
Quand malgré vous l'Amour vous trouble,
Faites-en la folie ; elle deviendroit double,
Si vous alliez, Barbons, la faire à contre-temps.

## FABLE CC.

### *Le Lion amoureux.*

D'une Fille un Lion fut un des Prétendans,
Pour elle il radoucit sa mine formidable,
Jusqu'à se faire ôter les ongles & les dents ;
Et n'étant plus à craindre, il devint méprisable.

UN Lion devint amoureux de la Fille d'un Chasseur, & ce fut si éperdument, qu'il courut chez le Pere, & la lui demanda en Mariage. Celui-ci, qui ne pouvoit s'accommoder d'un Gendre si terrible, la lui eût refusée net, s'il eût osé ; mais comme il le craignoit, il eut recours à la ruse. Comptez sur ma Fille, dit-il au Lion, je vous l'accorde ; mais avant que d'en approcher, songez que vous ne sçauriez lui marquer votre tendresse, qu'elle ne soit en danger d'être blessée, ou par vos dents ou par vos ongles. Ainsi, Seigneur Lion, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'après vous avoir limé les unes, on vous rogne encore les autres. Vos caresses en seront moins dangereuses, & par conséquent plus agréables. Le Lion, que l'amour aveugloit, consentit à tout ; & sans

Digitized by Google

penser qu'il alloit se mettre à la merci de son Ennemi, se laissa désarmer. Dès qu'il le fut, les Chiens, le Chasseur, & la Fille même se jetterent sur lui, & le mirent en pieces.

Le Lion amoureux perdit ongles & dents,
Et vit ses Ennemis accabler sa foiblesse.
Hommes, quand vous aimez, êtes-vous plus prudents?
Où ne vous réduit point une aveugle tendresse!

## FABLE CCI.

### *Le Sçavant & le Sot.*

Pouvez-vous tant aimer la retraite & l'étude?
Dit le Sot au Sçavant, qui d'un ton de mépris
Lui répond: Quand tu viens troubler ma solitude,
Tu m'en fais d'autant mieux reconnoître le prix.

UN Philosophe méditoit dans son Cabinet. Un Sot l'y trouva seul, & en fut tout surpris. La raison, lui dit-il, qui vous peut porter à tant aimer la retraite? Je ne la concevrois pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrois en moins d'un instant, repartit l'autre en lui tournant le dos, si tu sçavois ce que ta présence, & celle de tous tes pareils, me fait souffrir.

Le Sçavant a toujours semblé trop solitaire;
Cessez de le blâmer, ridicule Vulgaire:
Il le seroit bien moins, s'il étoit moins de Sots;
Et s'il étoit un bien plus doux que le repos.

Digitized by Google

# FABLE CCII.

## *Le Souhait de l'Envieux.*

L'Oracle avoit prédit que ce que l'un voudroit,
L'autre l'auroit au double ; & par un vœu barbare
L'Envieux demanda qu'on lui crevât l'œil droit,
Afin que l'on crevât les deux yeux à l'Avare.

L'Envieux & l'Avare, tous deux prosternés aux pieds de Jupiter, le conjuroient de leur marquer sa bonté par quelque bienfait. Le Dieu qui pensoit plutôt à les punir qu'à les récompenser, y réussit par cette adresse. Parle le premier, dit-il à l'Envieux, & sois sûr d'obtenir sur le champ ce que tu me demanderas ; mais en même temps compte que ce que je te donnerai, celui-ci l'aura au double. Explique-toi donc : Que veux-tu ? Que vous me creviez un œil, dit l'Envieux, qui ne put jamais se résoudre à faire un souhait qui doublât le profit de son Compagnon. Ainsi le Dieu qui se vit en droit de faire d'un seul coup un Borgne & un Aveugle, les punit l'un par l'autre. L'Envieux se consola, parce que, disoit-il, il avoit eu du moins le plaisir, en perdant son œil, d'en faire perdre deux à l'Avare.

Celui-ci pour troubler les plaisirs de l'Avare,
L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre ;
Mais il ne perd qu'un œil ; & plus d'un Envieux,
Pour vous en ôter un, en voudroit perdre deux.

Digitized by Google

## FABLE CCIII.

### *L'Homme qui souffle le froid & le chaud.*

Un Vilageois traita son Hôte comme il faut,
Qui soufloit dans ses doigts, & dessus son potage :
Dieu me garde, dit-il, d'écouter davantage
Une bouche qui souffle & le froid & le chaud.

AU fort de l'Hiver un Passant transi de froid, entra chez un Bucheron, & lui demanda le couvert. Aussi-tôt celui-ci le fit entrer dans sa Cabane, & là l'accueillit de son mieux. D'abord il alluma un grand feu, puis il dressa sa table, & lui servit un potage des plus chauds. Pendant qu'il alloit & venoit, il s'apperçut que le Passant souffloit sur ses doigts. Alors il lui demanda ce que cela signifioit. Que j'ai grand froid aux doigts, répondit l'autre, & qu'en soufflant dessus, comme vous voyez, je les réchauffe. Un moment après il fit la même chose sur le potage. Est-ce pour le réchauffer que vous soufflez encore, dit l'Hôte ? Tout au contraire, lui repartit-on, c'est pour le refroidir. Cela étant, reprit le Bucheron tout surpris, aux Dieux ne plaise que je souffre plus long-temps chez moi un Homme qui d'une même bouche souffle le froid & le chaud. Cela dit, il le mit hors de sa Cabane, & en referma la porte au plus vîte.

A la Cour, au Barreau souffle tel est d'usage ;
Plus d'un Rimeur encor le reçut en partage,
Tel me chante au matin, qui me drape le soir ;
Lorsque l'Ode a dit, *Blanc*, l'Epigramme dit, *Noir*.

# FABLE CCIV.

## *Les Passagers & le Pilote.*

Un Vaisseau périssoit, & comme en ce naufrage
Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageoient cria : Ne laissons pas,
En faisant bien des vœux, de remuer les bras.

UN Vaisseau poussé par la tempête vint échouer sur la Côte, & là s'entr'ouvrit. Comme il étoit sur le point d'être submergé par les vagues, les Passagers qui s'y étoient embarqués, jettoient de grands cris, & se désespéroient. Ils auroient pu songer à chercher les moyens de se sauver ; mais la peur les troubloit à tel point, qu'ils ne pensoient, les mains levées vers le Ciel, qu'à implorer

Digitized by Google

le secours des Dieux. Cependant le Pilote leur crioit en quittant ses habits : Amis, s'il est bon de montrer ses bras à Jupiter, il ne l'est pas moins, dans le péril où nous sommes, de les tendre à la Mer. Cela dit, il s'y jette, & fait si bien, qu'à force de nager il gagne la Côte : il ne s'y fut pas plutôt sauvé, qu'il vit la Mer engloutir, avec le Vaisseau, ceux qui n'avoient eu d'autre ressource que celle de leurs vœux.

Profitez de ceci, vous dont la nonchalance
Attend, les bras croisés, tout de la Providence :
Des vagues, en nageant, celui ci se tira;
Aide-toi, dit le Ciel, & le Ciel t'aidera.

---

## FABLE CCV.

### *La mauvaise Voisine.*

Avecque ses Voisins une Femme en querelle
Crioit, sans qu'un moment on pût vivre avec elle;
Hélas! dit le Mari, voyez donc où j'en suis;
Moi qui passe avec elle & les jours & les nuits.

UNe Femme acariâtre cherchoit à tous momens querelle à ses Voisins, & toujours mal-à-propos. Ceux-ci s'en plaignoient à son Mari. Oh ! la méchante Femme, lui disoient-ils, elle ne fait que gronder, crier, tempêter, & cela tant que le jour dure. Eh, le moyen qu'on puisse vivre avec cette Mégere ! Eh, le moyen, repliqua le Mari, que j'y puisse vivre, moi qui me vois obligé de

Digitized by Google

passer avec elle non-seulement les jours, mais encore les nuits !

Le Ciel vous garde, Epoux, d'une Femme qui crie
Toujours mal-à-propos ;
Et croyez qu'aux Enfers il n'est point de Furie
Près de qui l'on ne fût beaucoup plus en repos.

## FABLE CCVI.

*Le Pêcheur & les Poissons.*

Quelquefois la Grandeur incommode les Grands.
Un Pêcheur avoit pris des Poissons différens :
A travers le filet tous les menus passerent,
Au lieu que tous les gros dedans s'embarrasserent.

UN Pêcheur n'eut pas plutôt jetté ses filets dans la Mer, que les Poissons gros & petits y entrerent en foule. Dès qu'ils s'y

Digitized by Google

virent pris, ils chercherent à s'en retirer; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Les petits passerent fort aisément au travers des mailles, dont les ouvertures se trouvoient encore trop larges pour eux; mais les gros n'en purent faire autant. Comme ils ne trouvoient par-tout que des issues trop étroites, ils resterent au fond des rets à la merci du Pêcheur, qui les y prit tous.

Aux Gros comme aux Menus le filet est ouvert;
Grandeur donc ici-bas nuit plus qu'elle ne sert:
Sans embarras nos Gens en fuite,
Je me sauve où le Chef périt avec sa suite.

Digitized by Google

# FABLE CCVII.

*Le Loup & la Brebis.*

Le Loup mordu du Chien dit au Mouton: De grace,
J'ai soif, apporte-moi de l'eau dans une tasse:
Mais quand j'aurai, dit l'autre, eu soin de ta boisson,
Peut-être voudras-tu manger ton Echanson.

UN Loup que des Chiens avoient long-temps poursuivi, se trouva si recru de lassitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque distance d'un Ruisseau, où une Brebis se désaltéroit. Comme il mouroit de soif & de faim, & que les forces lui manquoient à tel point, qu'il ne pouvoit passer outre pour chercher ce qui lui étoit nécessaire, il appella la Brebis, & la pria de lui apporter à boire. Son dessein étoit de la croquer dès qu'il auroit

roit bu; & par ce moyen de mettre remede à tout. Mais celle-ci qui s'en doutoit, se garda bien de sortir de l'endroit où elle étoit. Ami, lui cria-t-elle, je te secourois, tout Loup que tu es, très-volontiers; mais comme tu me parois avoir autant besoin de chair que d'eau, je pense que je ferai beaucoup mieux de m'éloigner de toi, que de m'en approcher. Cela dit, elle se retira à grande hâte, & laissa le Loup crier tout autant qu'il lui plut.

Tenez-vous loin du Loup; souvent on se compose:
On vous mande; l'on a, dit-on, besoin de vous;
Mais êtes-vous entré, l'on ferme les verrous,
Pour parler d'autre chose.

## FABLE CCVIII.

### *Les deux Chiens qui crevent à force de boire.*

Au fond d'un Fleuve étoit un gros morceau de pain,
Chaque Chien affamé pour l'attraper s'abreuve,
Et par-là s'efforçans à tarir l'Eau du Fleuve,
Tous creverent de boire, & moururent de faim.

DEux Chiens passoient le long d'un Fleuve; comme ils le regardoient, ils y apperçurent une piece de chair qui flottoit assez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, & pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me semble sûr. Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois, & la Rive où nous



Digitized by Google

ſommes, nous pouvons boire. Or, ſi-tôt que nous l'aurons bue, tu conçois bien qu'il faut que l'endroit où ce friand morceau flotte, reſte à ſec, & ainſi il nous ſera fort aiſé d'arriver juſqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper. Et cela dit, ils en burent tous deux de telle ſorte, qu'à force de ce gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, & creverent ſur la place.

Que fort mal-à-propos on ſe perd à vouloir
Se livrer ſans meſure à la fureur d'avoir;
Ces fous en fourniſſent la preuve:
Conquérans, c'eſt pour vous qu'ils crevent dans ce Fleuve.

## FABLE CCIX.

### *Le Lion & la Mouche.*

Une Mouche au combat un Lion provoqua,
Sa force en vint à bout, tant elle le piqua;
Et cette même force à ce point témoignée,
Ne ſçut rompre un filet tendu par l'Araignée.

UNe Mouche défia un Lion au combat, & le vainquit; elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits; entra dans ſes oreilles, enſuite au fond de ſes naſeaux: en un mot, le harcela tant, que de rage de ne pouvoir ſe mettre à couvert des inſultes d'un inſecte, il ſe déchira lui-même. Voilà donc la Mouche qui triom-

Digitized by Google

phe, bourdonne, & s'éleve en l'air. Mais comme elle volle de côté & d'autre pour annoncer sa victoire, l'Etourdie va se jetter dans une toile d'Araignée, & y reste. Hélas ! disoit-elle, en voyant accourir son Ennemi, faut il que je périsse sous les pattes d'une Araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un Lion ?

Tel a franchi cent Mers, qui dans un filet d'eau
Va se perdre, en voulant traverser un Ruisseau :
On forcera ce Fort, puis contre une Bicoque
On échouera, si l'on la bloque.

## FABLE CCX.

### *La Taupe & sa Fille.*

La Taupe faisant vanité
De voir clair ; sa Mere l'écoute,
Qui lui répond : En vérité,
Ma Fille, vous ne voyez goutte.

UN Laboureur poursuivoit une Taupe, dans le dessein de la tuer : Celle ci, qui faute d'yeux, avoit peine à se conduire, fuyoit vers son trou du mieux qu'elle pouvoit. Ma Mere, lui cria sa Fille, il est impossible que vous vous sauviez, si quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc, & je vous menerai droit où vous voulez aller. Eh ! ma Fille, repliqua l'autre, comment pourrois-je



Digitized by Google

te prendre pour guide, quand je sçais que tu ne vois pas toi même plus clair que moi?

C'est ainsi que souvent qui ne voit rien chez lui,
S'imagine tout voir dans la Maison d'autrui:
Tel veut me démêler d'épineuses affaires,
Qui vient, à son égard, d'embrouiller les plus claires.

## FABLE CCXI.

*Le Renard & le Bouc.*

Tous deux au fond d'un Puits taciturnes & mornes,
De s'assister l'un l'autre avoient pris le parti:
Pour sortir, le Renard se haussant sur ses cornes,
Fit les cornes au Bouc après qu'il fut sorti.

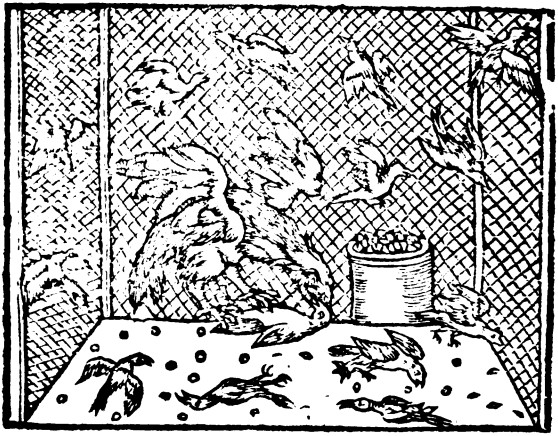
LE Renard & le Bouc voyageoient ensemble. Un jour qu'ils étoient fort pressés de la soif, ils trouverent un Puits; alors ils

Digitized by Google

y descendirent, & s'y désaltérerent. La difficulté fut d'en sortir. Le Puits étoit assez profond, & le Bouc ne sçavoit qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le Renard, il nous est fort aisé de nous tirer tous deux d'ici; il ne faut pour cela que te dresser sur les pieds de derriere, ensuite appuyer ceux de devant au mur, & te hausser le plus que tu pourras. Je commencerai par grimper le long de ton échine, puis du haut de tes cornes, je me lancerai fort aisément sur le bord de ce Puits; après quoi je t'aiderai de maniere que tu pourras en sortir à ton tour. Le Bouc approuva l'expédient, & fit si bien, que le Renard sortit; mais celui-ci ne se vit pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, & de l'avertir en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible.

Il ne le paya pas même d'un *grand merci.*
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi:
Dans le Puits beaux discours tant qu'on est nécessaire,
Mais mon Traité signé, le tien c'est ton affaire.

# FABLE CCXII.



*Le Milan & les petits Oiseaux.*

Le Milan une fois voulut payer sa fête,
Tous les petits Oiseaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'assistance étoit prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

UN jour le Milan invita les petits Oiseaux à se trouver chez lui au Festin qu'il leur y avoit, disoit-il, préparé, pour solemniser le jour de sa Fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, & se mirent ainsi follement à la merci du Milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vus arrivés, qu'il fondit sur eux, & les croqua tous l'un après l'autre.

L'orsqu'à quelque Festin l'Ennemi te convie,
Prends soin de le payer d'un *je vous remercie :*
Peut-être est-il de bonne foi,
Mais ne t'y pas trouver c'est le plus sûr pour toi.

Digitized by Google

# FABLE CCXIII.

## *L'Homme, le Cheval & le Cerf.*

Le Cheval eſt vaincu par le Cerf; & ſoudain
L'Homme qu'imprudemment à ſon aide il appelle,
Lui met, pour le venger, & la ſelle & le frein,
Il eut toujours depuis & le frein & la ſelle.

UN jour le Cheval irrité de ce que le Cerf étoit venu troubler ſon eau, ſe battit contre lui, mais avec déſavantage. Comme il en étoit au déſeſpoir, il eut recours à l'Homme, & lui demanda ſon aſſiſtance. Celui-ci lui promit de le venger, pourvu qu'il voulût permettre qu'on lui mît un mors dans la bouche, & cela, diſoit-on, pour le pouſſer ou l'arrêter



Digitized by Google

à propos. Le Cheval s'y ſoumit très-volontiers. Alors l'autre le monta ; puis il pourſuivit le Cerf, l'atteignit, & le tua. Cela fait, le Cheval le remercia, & voulut ſe retirer ; mais l'Homme qui en avoit reconnu l'utilité, ſe garda bien d'y conſentir. Aux Dieux ne plaiſe, lui dit-il, que je laiſſe jamais partir un Animal, dont je puis tirer de ſi bons ſervices ! Cela dit, il ſe ſervit ſi bien du frein qu'il lui avoit mis, qu'il le força, malgré qu'il en eût, à prendre le chemin du Logis. Ainſi le Cheval, pour s'être trop abandonné à ſon reſſentiment, ſe vit enfin réduit à dépendre de celui dont il avoit imploré ſi follement le ſecours.

Vuide ſeul tes débats : Qui vient te ſecourir,
N'en veut d'abord qu'au Cerf, & cherche à te ſervir :
Le Cerf mort, ton Pays tente ; l'Homme regarde,
Trouve le Cheval, & ſi bon, qu'il le garde.

Digitized by Google

# FABLE CCXIV.

*Le Renard & le Loup.*

Le Loup dit au Renard : Comment se peut-il faire
Que tu sois dans ce Puits ? C'est une longue affaire,
Dit l'autre ; à m'en tirer fais d'utiles efforts ;
Je te conterai tout quand je serai dehors.

UN Renard sortit de son Terrier pendant la nuit, & se mit aux Champs pour chercher proie. Comme il rodoit autour d'une Métairie, il tomba dans un Puits qu'on avoit creusé aux environs. Sur ces entrefaites, un Loup vint à passer : Camarade ; lui cria le Renard, eh, de grace, viens m'aider au plus vîte à me retirer d'ici ! Patience, répondit le Loup d'un ton posé. Je meurs d'envie



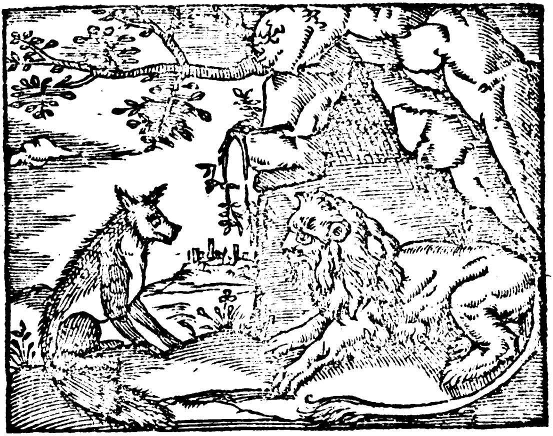
Digitized by Google

de sçavoir par quelle aventure tu te trouves engagé au fond de ce Puits. Fais-moi, je te prie, du tout le détail le plus exact que tu pourras. Hé! mon Ami, lui dit l'autre, quand tu m'auras tiré hors d'ici, je te satisferai ta curiosité. Est-il temps de me demander un récit, quand tu vois que je me noie?

Avis à vous, maudite Engeance,  
Qui peuplez d'Importuns les trois quarts de la France;  
Ennuyeux discoureurs, durs fléaux du bon sens,  
Nous étourdirez-vous toujours à contre-temps?

Digitized by Google

# FABLE CCXV.



*Le Lion malade & le Renard.*

Près du Lion mal-ſain les Animaux ſe tiennent
Tous, hormis le Renard : Pour moi je n'y vais pas :
De ceux qui s'en vont là, dit-il, je vois les pas,
Et ne vois point les pas de ceux qui en reviennent.

LE Lion malade dépêchoit de toutes parts des Couriers aux Animaux, & invitoit chacun d'eux à venir adoucir par ſa préſence l'ennui que ſa langueur lui cauſoit. Et ceux-ci accoururent auſſi-tôt à grande hâte à la Caverne du Lion, qui les étrangloit à meſure qu'ils arrivoient. Le Renard ſeul ne jugea pas à propos de ſe mettre en chemin ; & voici la raiſon qu'il en rendit au Singe, qui étoit venu, & plus d'une fois, le prier de la part du Lion,



Digitized by Google

de venir rendre à celui-ci ses devoirs, comme tous les autres l'avoient fait. J'ai, dit-il, *observé* avec soin les traces des Animaux qui sont venus rendre visite au Lion. Toutes me marquent bien qu'ils y sont entrés; mais pas une ne me fait connoître qu'ils en soient sortis.

Cela dit, il tient ferme,
Des plus belles raisons ont eut beau se munir,
Il ne branloit non plus qu'un Terme,
Ce Renard ne partoit que sûr de revenir.

## FABLE CCXVI.

### *Le Singe & le Chat.*

Du Singe ici l'adresse éclate,
Mais celle du Chat paroît peu,
Quand il donne à l'autre sa patte
Pour tirer les Marrons du feu.

LE Singe & le Chat méditoient au coin du feu, comme ils s'y prendroient pour en tirer des Marrons qui y rôtissoient. Frere, dit le premier à l'autre, ces Marrons que tu vois, il nous les faut avoir à tel prix que ce puisse être; & pour cela, comme je te crois la patte plus adroite que la mienne, tu n'as qu'à t'en servir, écarter tant soit peu cette cendre, & nous les amener ici. L'autre approuve l'expédient, range d'abord les charbons, puis la cendre, porte & reporte sa patte au milieu du feu, en tire un, deux, trois; & pendant qu'il se grille, le Singe les croque. Un Valet vient sur ces entrefaites

Digitized by Google

troubler la Fête, & les Galans prennent aussitôt la fuite. Ainsi le Chat eut toute la peine, & l'autre tout le profit.

Fais valoir, me dit-on, nos communs intérêts;
Débrouille cette Affaire, agis; & quant aux frais,
Avance-les encore. Ami, je crois t'entendre;
Tu veux pour ton profit, que j'écarte la cendre.

## FABLE CCXVII.

*Le Lion & les Taureaux.*

Contre quatre Taureaux unis & préparés.
Les forces du Lion ayant été frivoles,
Il les sépara tous par de belles paroles,
Et les déchira tous les ayant séparés.

QUatre Taureaux avoient coutume de paître toujours tous quatre ensemble; ils ne se quittoient jamais, vu la nécessité où

Digitized by Google

ils se trouvoient de se donner de garde d'un Lion, qui rodoit dans la Forêt voisine, & là n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Celui-ci qui les voyoit sur leurs gardes & toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruse; d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer, ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étoient: il ne l'eut pas plutôt fait, que les Taureaux, qui se crurent par cette retraite, hors de danger, se séparerent & s'écarterent dans la Prairie, qui deçà, qui delà. Le Lion revint aussi-tôt sur ces entrefaites, & fondit sur eux. Comme il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre tous quatre en pieces.

Les Taureaux séparés, le Lion les accable.
Voisin d'un Prince formidable,
C'est ainsi que vous périssez,
Dès que mal-à-propos vous vous désunissez.

## FABLE CCXVIII.

### *Le Hérisson & le Serpent.*

Le Serpent trop civil, par une grace extrême,
Reçoit le Hérisson, après il s'en repent:
Sortez d'ici, dit le Serpent;
L'autre, comme un Ingrat: Sortez d'ici vous-même.

UN Hérisson que des Chasseurs poursuivoient, se coula sous une Roche, où le Serpent se retiroit, & pria celui-ci de souffrir qu'il s'y cachât; ce qu'on lui accorda

Digitized by Google

très-volontiers. Les Chasseurs retirés, le Serpent qui se trouvoit fort incommodé des piquans du Hérisson, lui remontra qu'il pouvoit se retirer, sans péril, où bon lui sembleroit; ensuite il le pria de sortir de son trou. Moi sortir, repartit l'autre? les Dieux m'en gardent. Apprenez, insolent, que j'ai ici autant & plus de droit que vous. Comme celui-ci étoit le plus fort, il ne lui fut pas difficile de prouver net ce qu'il avançoit.

L'autre eût pu repliquer; mais s'il l'eût fait, sur l'heure
On vous l'auroit encor chassé de sa demeure;
Il se tut, & fit bien: Songez à l'imiter;
Raisons chez le Méchant ne font que l'irriter.

Digitized by Google

# FABLE CCXIX.

*La Montagne en travail.*

UNe Montagne en travail pouſſoit d'horribles mugiſſemens ; l'on y accourut de toutes parts, & chacun crut qu'elle alloit au moins produire quelque Monſtre d'une groſſeur énorme. Mais je laiſſe à penſer ſi l'on fut ſurpris, lorſqu'après les derniers efforts, la Montagne accoucha, (qui l'eût cru ?) d'une Souris.

Quand un Auteur vous dit : Mon Ouvrage s'imprime,
Eh, Dieu ſçait quel Ouvrage ! un Chef-d'œuvre ſublime,
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ſes Ecrits,
La Montagne en travail enfante une Souris.

Digitized by Google

# FABLE CCXX.

*Le Milan & sa Mere.*

LE Milan malade, & réduit à l'extrémité, disoit à sa Mere : Hélas ! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon Fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs Autels, dérober les Victimes qu'on leur y offroit en sacrifice.

Ne crois pas en mourant émouvoir par tes cris,
Ces Dieux que tant de fois ont bravé tes mépris ;
Rien ne les touche, impie : ils se bouchent l'oreille,
Et, se jouant de toi, te rendront la pareille.

Digitized by Google

# FABLE CCXXI.

*Le Cheval & le Lion.*

UN vieux Lion, ne pouvant plus chaſſer avec la même vîteſſe & le même ſuccès, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Médecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit à peu près la mauvaiſe intention du Lion, lui répondit qu'il ne ſe portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une Epine au pied, dont il ſe ſentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit ſur le champ à la lui tirer:

Digitized by Google

le Cheval accepta l'offre, & ſe mit en poſture. Quand le Lion ſe fut approché pour tirer l'Epine, le Cheval alongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, & ſe mit à fuir de toute ſa force, laiſſant le Lion dans un état pitoyable, & déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup.

Quand on ſe peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'Ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occaſion offerte,
Il eſt bien mal-aiſé de ne s'en ſervir pas.

Digitized by Google

# FABLE CCXXII.

*L'Asne & le Cheval.*

UN Homme avoit un Cheval & un Asne, & comme ils voyageoient ensemble, l'Asne qui étoit beaucoup chargé, pria le Cheval de le soulager, & de prendre une partie de son fardeau, s'il vouloit lui sauver la vie; mais le Cheval lui refusant ce service, l'Asne tomba, & mourut sous sa charge : ce que voyant le Maître, il écorcha l'Asne, & mit sur le Cheval toute sa charge avec sa peau; alors le Cheval s'écria, disant : O que je suis malheureux ! je n'ai pas

Digitized by Google

voulu prendre une partie de ſa charge, & maintenant il faut que je la porte toute entiere, & même ſa peau.

En ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir;
Si ton Voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe;
Que ne l'aſſiſtois-tu quand il étoit au Monde?

## FABLE CCXXIII.

### *Le Cerf.*

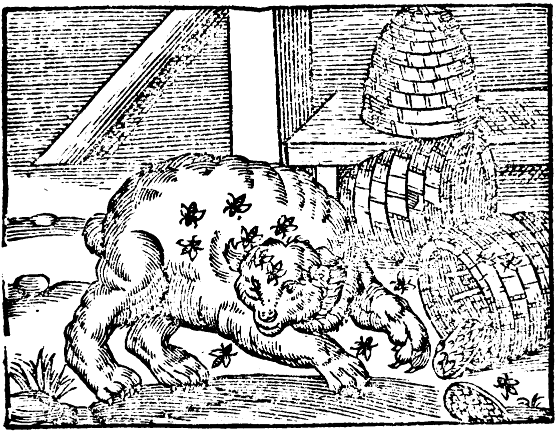
LE Cerf étant vivement preſſé par les Chaſſeurs, ſe ſauva dans l'Etable des Bœufs; mais l'un d'eux lui dit: que fais-tu, malheu-

Digitized by Google

reux? C'eſt t'expoſer à une mort certaine, que de te mettre ici à la merci des hommes. Pardonnez-moi, dit le Cerf, ſi vous ne dites mot, je pourrai peut-être me ſauver; cependant la nuit vint, & le Bouvier apporta des herbes pour repaître les Bœufs, & ne vit point le Cerf. Les Valets de la Maiſon, & le Métayer même entrerent, & ſortirent de l'Etable ſans l'appercevoir. Alors le Cerf ſe croyant être hors de danger, ſe mit à complimenter les Bœufs, & à les remercier de ce qu'ils l'avoient voulu cacher parmi eux: ils lui répondirent qu'ils deſiroient bien tous qu'il ſe pût ſauver; mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du Maître, car ſa vie ſeroit en grand danger. En même temps le Maître qui avoit ſoupé chez un de ſes amis, revint au Logis; comme il avoit remarqué depuis peu de jours, que ſes Bœufs devenoient maigres, il voulut voir comme on les traitoit. Entrant donc dans l'Etable, & s'approchant de la Crêche: D'où vient, dit-il à ſes gens, que ces pauvres Bœufs ont ſi peu à manger, & que leur Litiere eſt ſi mal-faite, avec ſi peu de paille? Enfin, comme il regardoit exactement de tous côtés, il apperçut le Cerf avec ſes grandes cornes; & appellant toute ſa Famille, commanda qu'on le tuât.

Digitized by Google

# FABLE CCXXIV.



*L'Ours & les Mouches à Miel.*

UN Ours pressé de la faim sortit du Bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des Ruches à Miel, il se mit à les lécher. Une Abeille sortit de la Ruche, & fit une piquure très douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les Ruches à Miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage, sortent en foule de leurs Ruches, s'acharnent sur l'Ours, & le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit

Digitized by Google

fait à leurs Ruches ; de ſorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de ſonger à la retraite, condamnant en lui-même ſa brutalité & ſon emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

Si quelqu'un oſe t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente;
Au lieu d'un Ennemi, l'on s'en attire trente,
Quand, ſans prévoir la ſuite, on cherche à ſe venger.

FABLE

Digitized by Google

# FABLE CCXXV.

*Le Cuisinier & le Chien.*

UN Chien étant entré dans la Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un Cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles : Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'a pas emporté le Cœur, au contraire,



Digitized by Google

tu m'en a donné. Les pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'Homme prend mieux ses précautions pour se garantir des disgraces qui le menacent.

FIN.

Digitized by Google

# TABLE
## DES CHAPITRES
### contenus dans la Vie d'Ésope.

CHAP. I. *DU Pays, de la Condition, de la Figure & de la vivacité d'esprit d'Esope,* page j
II. *L'innocence d'Esope injustement attaquée ; il se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues,* iv
III. *Par quelle aventure la liberté de la parole fut rendue à Esope,* vij
IV. *Esope est vendu en qualité d'Esclave,* ix
V. *L'adresse que fit paroître Esope dans les fardeaux dont il se chargeoit,* x
VI. *Esope est vendu une seconde fois,* xiij
VII. *Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa Femme,* xxij
VIII. *L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier,* xxvij
IX. *D'un seul Grain de Lentille qu'Esope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres aventures plaisantes,* xxxj
X. *Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même,* xxxiv
XI. *Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son Epouse par Esope,* xxxvj
XII. *De quelle adresse se servit Esope pour appaiser la Femme de Xantus, pour l'obliger à retourner avec son Mari,* xl
XIII. *Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités,* xliij
XIV. *Xantus ordonne de faire une second festin, qui ne fut encore servi qu'en Langues,* xlv

O 2

Digitized by Google

XV. *Esope amene à son Maître un Homme malhabile & indolent*, xlviij
XVI. *De la réponse qu'Esope fit à un Juge*, liij
XVII. *Ce que répondit Esope touchant les superfluités que la nature rejette*, lv
XVIII. *Xantus oubliant les bienfaits d'Esope, lui manque de parole*, lix
XIX. *Esope ne laisse entrer dans le logis qu'un seul des Conviés*, lxj
XX. *Du Trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus*, lxiv
XXI. *De quelle maniere Esope fut mis en liberté*, lxvij
XXII. *Du départ d'Esope, pour se rendre auprès de Crésus, Roi de Lydie*, lxxiij
XXIII. *En quel temps Esope écrivit ses Fables*, lxxv
XXIV. *Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages*, lxxvij
XXV. *Des préceptes qu'Esope donna à Ennus*, lxxxj
XXVI. *De quelle maniere Esope nourrit & dressa quatre petits Aiglons*, lxxxiv
XXVII. *Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphes*, xcj
XXVIII. *Esope est livré pour être précipité du haut d'un rocher*, xcv

---

## TABLE DES FABEES
contenues dans ce Volume.

FABLE I. *Le Coq & la Perle*, page 1
II. *Le Loup & l'Agneau*, 2
III. *La Grenouille, le Rat & le Milan*, 4
IV. *Le Cerf & la Brebis*, 5
V. *Le Chien & l'Ombre*, 7
VI. *Le Lion allant à la Chasse avec les Animaux*, 8

Digitized by Google

VII. *Le Loup & la Grue,* 10
VIII. *Le Laboureur & la Couleuvre,* 12
IX. *Le Sanglier & l'Asne,* 14
X. *Le Rat de Ville & le Rat des Champs,* 15
XI. *L'Aigle & la Corneille,* 17
XII. *Le Renard & le Corbeau,* 19
XIII. *Le Renard & l'Aigle,* 21
XIV. *Le Lion accablé de vieillesse,* 23
XV. *L'Asne & le petit Chien,* 24
XVI. *Le Lion & le Rat,* 26
XVII. *L'Hirondelle & les Oiseaux,* 27
XVIII. *Les Grenouilles qui demandent un Roi,* 29
XIX. *Les Colombes & le Milan,* 32
XX. *Le Voleur & le Chien,* 33
XXI. *La Truie & le Loup,* 34
XXII. *Le Chasseur & le Chien,* 35
XXIII. *Les Lievres,* 37
XXIV. *Le Chevreau & le Loup,* 39
XXV. *La Brebis & le Chien,* 40
XXVI. *Le Serpent & le Laboureur,* 42
XXVII. *Le Renard & la Cicogne,* 44
XXVIII. *Le Loup & le Busle,* 45
XXIX. *Le Geai paré des plumes du Paon,* 47
XXX. *La Mouche & le Chariot,* 49
XXXI. *La Mouche & la Fourmi,* 50
XXXII. *Le Singe & le Renard,* 52
XXXIII. *La Grenouille & le Bœuf,* 54
XXXIV. *La Chauve-Souris & les Oiseaux,* 55
XXXV. *La Colombe & l'Epervier,* 57
XXXVI. *Le Renard & le Loup,* 58
XXXVII. *Les Loups & les Brebis,* 60
XXXVIII. *Le Bucheron & la Forêt,* 62
XXXIX. *Le Renard & les Raisins,* 63
XL. *Le Loup & le Chien,* 65
XLI. *Les Membres & le Ventre,* 67
XLII. *Le Singe & le Renard,* 69
XLIII. *Le Cheval & l'Asne,* 70
XLIV. *Le Cerf regardant dans l'eau,* 72



Digitized by Google

XLV. *Le Serpent & la Lime,* 74
XLVI. *La Belette & le Renard,* 75
XLVII. *Le Paon & le Rossignol,* 77
XLVIII. *Le Bucheron & le Loup,* 79
XLIX. *Le Merle & l'Oiseleur,* 81
L. *Le Lion, l'Asne & le Coq,* 82
LI. *L'Asne malade,* 84
LII. *Le Chat & les Rats,* 86
LIII. *Le Lion & le Chevreau,* 88
LIV. *L'Homme & le Lion,* 89
LV. *L'Homme & la Puce,* 91
LVI. *La Perdrix & les Coqs,* 92
LVII. *La Cigale & la Fourmi,* 94
LVIII. *Le Mouton & le Corbeau,* 96
LIX. *Le Chêne & le Roseau,* 97
LX. *Le Mulet & le Loup,* 99
LXI. *Les Dragons,* 101
LXII. *La Tortue & le Lievre,* 102
LXIII. *Le Porc-épic & le Loup,* 104
LXIV. *Le Renard & le Coq,* 105
LXV. *Le Renard & le Chat,* 107
LXVI. *Le Coq & le Coq-d'Inde,* 109
LXVII. *Le Bœuf & le Chien,* 111
LXVIII. *Le Duc & les Oiseaux,* 112
LXIX. *Le Loup & les Chiens,* 114
LXX. *L'Aigle & le Corbeau,* 115
LXXI. *Le Chat & le Coq,* 117
LXXII. *La Poule & ses Poussins,* 119
LXXIII. *Le Singe & le Perroquet,* 120
LXXIV. *Le Loup, le Renard & le Singe,* 121
LXXV. *Le Renard & le Buisson,* 122
LXXVI. *L'Homme & l'Idole,* 123
LXXVII. *L'Homme & les deux Femmes,* 125
LXXVIII. *Le Pere de Famille & ses Enfans,* 126
LXXIX. *Le Berger menteur,* 128
LXXX. *Le Milan & le Rossignol,* 129
LXXXI. *Le Lion & le Renard,* 131
LXXXII. *La Fourmi, la Colombe & le Chas-*

Digitized by Google

*seur*, 133
LXXXIII. *La Mere & l'Enfant voleur*, 135
LXXXIV. *La Mouche*, 137
LXXXV. *Mercure & le Bucheron*, 138
LXXXVI. *La Mere & l'Enfant qui crie*, 140
LXXXVII. *La Tortue & l'Aigle*, 141
LXXXVIII. *L'Ecrevisse & sa Fille*, 143
LXXXIX. *L'Asne revêtu de la peau du Lion*, 144
XC. *La Grenouille & le Renard*, 146
XCI. *Le Chien qui porte un bâton au cou*, 148
XCII. *Le Chameau qui se plaint à Jupiter*, 149
XCIII. *Les deux Amis qui vendent la peau de l'Ours*, 151
XCIV. *Le Pot de fer & le Pot de terre*, 153
XCV. *Les Rats tenans Conseil*, 155
XCVI. *Le Taureau & le Bouc*, 157
XCVII. *Jupiter & les Animaux*, 158
XCVIII. *Le Paon & la Grue*, 160
XCIX. *Le Tigre & le Loup*, 162
C. *Le Sapin & le Buisson*, 164
CI. *Le Pêcheur & le petit Poisson*, 166
CII. *L'Aigle & l'Escarbot*, 168
CIII. *Le jeune Homme & le Voleur*, 169
CIV. *Le Lion & la Chevre*, 171
CV. *La Corneille pressée de la soif*, 173
CVI. *Le Taureau & le Rat*, 174
CVII. *Le Souriceau & sa Mere*, 175
CVIII. *Le Laboureur & le Taureau*, 177
CIX. *La Chatte métamorphosée en Femme*, 178
CX. *Le Fermier & l'Oie*, 180
CXI. *Le Léopard & le Renard*, 181
CXII. *Les deux Médecins & le Malade*, 182
CXIII. *Le Charbonnier & le Teinturier*, 184
CXIV. *Le Buisson, le Plongeon & la Chauve-Souris*, 185
CXV. *Les deux Hommes & l'Asne*, 187
CXVI. *Le Loup & le Chien maigre*, 188
CXVII. *Le Singe & son Fils*, 190
Digitized by Google

CXVIII. *L'Assassin qui se noie*, 191
CXIX. *Les Bœufs & l'Essieu*, 192
CXX. *Le Coq & le Renard*, 193
CXXI. *La Rose & les Fleurs*, 195
CXXII. *Le Cygne & la Grue*, 196
CXXIII. *La Canne & le Barbet*, ibid.
CXXIV. *L'Homme décoëffé*, 197
CXXV. *Les Voyageurs & le Plane*, 198
CXXVI. *Le Pêcheur & les Poissons*, 199
CXXVII. *Le Crocodile & le Renard*, 200
CXXVIII. *Le Vœu du Malade*, 201
CXXIX. *Les Pêcheurs*, 202
CXXX. *Les Grenouilles*, 203
CXXXI. *Les deux Ennemis*, 204
CXXXII. *Le Lion, l'Ours & le Renard*, 205
CXXXIII. *L'Astrologue*, 206
CXXXIV. *Le Dauphin & le Thon*, 207
CXXXV. *Le Fossoyeur & le Médecin*, 208
CXXXVI. *L'Oiseleur & la Vipere*, 209
CXXXVII. *L'Asne qui change de Maître*, 210
CXXXVIII. *Le Lion & la Grenouille*, 211
CXXXIX. *Le More*, 212
CXL. *Le Marchand & la Mer*, 213
CXLI. *Les deux Coqs & le Faucon*, 214
CXLII. *Le Castor & les Chasseurs*, 215
CXLIII. *Le Berger & le Chien*, 216
CXLIV. *L'Avare & le Passant*, 217
CXLV. *Le Cerf & le Faon*, 219
CXLVI. *Le Renard & le Sanglier*, 220
CXLVII. *Le Savetier Médecin*, 221
CXLVIII. *Les Lievres & les Grenouilles*, 223
CXLIX. *Le Trompette*, 224
CL. *Le Laboureur & ses Chiens*, 225
CLI. *Le Lion, le Renard & l'Asne*, 226
CLII. *La Vieille & sa Servante*, 228
CLIII. *Le Cheval & l'Asne*, 230
CLIV. *Le Laboureur & la Cicogne*, 232
CLV. *Le Paon & la Pié*, 233

Digitized by Google

CLVI. *Le Dauphin qui porte un Singe,* 234
CLVII. *Le Berger & le Louveteau,* 236
CLVIII. *Le Serpent conduit par la Queue,* 237
CLIX. *Jupiter, Apollon & Momus,* 238
CLX. *Le Bœuf & la Vache,* 240
CLXI. *Le Renard qui a perdu sa Queue,* 241
CLXII. *Le Vigneron & ses Enfans,* 242
CLXIII. *Les deux Chiens,* 243
CLXIV. *La Mule,* 244
CLXV. *Le jeune Homme & la Fortune,* 245
CLXVI. *Le jeune Homme & l'Hirondelle,* 246
CLXVII. *L'Astrologue volé,* 247
CLXVIII. *Jupiter & les Besaces,* 248
CLXIX. *La Poule trop grasse,* ibid.
CLXX. *Jupiter & la Tortue,* 249
CLXXI. *La Biche & la Vigne,* 250
CLXXII. *Le Laboureur & le Renard,* 251
CLXXIII. *Le Palfrenier & le Cheval,* 252
CLXXIV. *La Corneille & les Oiseaux,* 253
CLXXV. *Le Fermier & le Cygne,* 254
CLXXVI. *La Poule & le Chat,* 255
CLXXVII. *Le Chasseur & le Berger,* 256
CLXXVIII. *L'Asne chargé d'Eponges,* 257
CLXXIX. *L'Aigle percé d'une Fleche,* 258
CLXXX. *Le Milan,* 259
CLXXXI. *Le Lion & les Chasseurs,* 260
CLXXXII. *Le Lion, le Sanglier & les Vautours,* 261
CLXXXIII. *L'Asne qui porte une Idole,* 262
CLXXXIV. *Les Loups & les Brebis,* 263
CLXXXV. *Le Fleuve & la Source,* 264
CLXXXVI. *La Femme qui tond sa Brebis,* 265
CLXXXVII. *Le Bouvier & la Chevre,* 266
CLXXXVIII. *Le Pilote,* 267
CLXXXIX. *Le Corroyeur & le Financier,* 268
CXC. *Le jeune Homme & sa Maîtresse,* 269
CXCI. *Le Chien du Maréchal,* 270
CXCII. *La jeune Veuve,* ibid.
CXCIII. *Le Berger & la Brebis,* 271
Digitized by Google

CXCIV. *L'Aigle & la Pie*, 272
CXCV. *Le Mourant & sa Femme*, 274
CXCVI. *Le Voleur & le pauvre Homme*, 275
CXCVII. *L'Homme qui ne tient compte du Trésor*, 276
CXCVIII. *Le Lievre & la Perdrix*, 278
CXCIX. *Le Vieillard qui se marie à contre-temps*, 279
CC. *Le Lion amoureux*, 280
CCI. *Le Sçavant & le Sot*, 281
CCII. *Le Souhait de l'Envieux*, 282
CCIII. *L'Homme qui souffle le froid & le chaud*, 283
CCIV. *Les Passagers & le Pilote*, 284
CCV. *La mauvaise Voisine*, 285
CCVI. *Le Pêcheur & les Poissons*, 286
CCVII. *Le Loup & la Brebis*, 288
CCVIII. *Les deux Chiens qui crevent à force de boire*, 289
CCIX. *Le Lion & la Mouche*, 290
CCX. *La Taupe & sa Fille*, 291
CCXI. *Le Renard & le Bouc*, 292
CCXII. *Le Milan & les petits Oiseaux*, 294
CCXIII. *L'Homme, le Cheval & le Cerf*, 295
CCXIV. *Le Renard & le Loup*, 297
CCXV. *Le Lion malade & le Renard*, 299
CCXVI. *Le Singe & le Chat*, 300
CCXVII. *Le Lion & les Taureaux*, 301
CCXVIII. *Le Hérisson & le Serpent*, 302
CCXIX. *La Montagne en travail*, 304
CCXX. *Le Milan & sa Mere*, 305
CCXXI. *Le Cheval & le Lion*, 306
CCXXII. *L'Asne & le Cheval*, 308
CCXXIII. *Le Cerf*, 309
CCXXIV. *L'Ours & les Mouches à Miel*, 311
CCXXV. *Le Cuisinier & le Chien*, 313

Fin de la Table.

Digitized by Google

## PERMISSION SIMPLE.

*PIERRE-CHARLES-LAURENT DE VILLEDEUIL, Chevalier, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.*

VU l'Art. VII. de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: NOUS permettons au Sieur Lallemant à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *Les Fables d'Eſope miſes en françois, avec le Sens moral en quatre Vers, &c.* laquelle édition ſera tirée à 1200 exemplaires, & ſera abſolument conforme à celle de Rouen 1781; à la charge par ledit Sieur Lallemant d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin dudit Ouvrage, & de la faire enregiſtrer dans deux mois pour tout délai, ſur les regiſtres de la Chambre Syndicale de Rouen; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 10 Juin 1785.

DE VILLEDEUIL.

*PAR M. LE DIRECTEUR GÉNÉRAL.*

DE SANCY, Secretaire général.

*Regiſtré ſur le regiſtre de la Chambre Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Rouen, fol. 25, num. 171, conformément aux Réglemens de la Librairie. A Rouen, le 17 Juin 1785.* L. OURSEL, Syndic.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE DEC 22 '37

DUE APR 14 41

Digitized by Google